
0085087711007

# LES ROMANS DE LA FAMILLE.

LES ROMANS DE LA FAMILLE.



# ALBERTINE

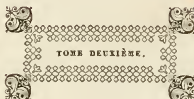
PAR

Michel Masson.



SECONDE PARTIE.






Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1838

## LE DÉPART.

# XI.

Lorsque la mère vit sa fille immobile, sans voix et privée de sentiment, son premier mouvement fut un mouvement de désespoir.

— Vous l'avez tuée, monsieur, s'écria-t-elle, vous l'avez tuée !...

Mais, aussitôt, effrayée elle-même de ce qu'elle venait de dire et s'empressant de démentir ses paroles, Albertine continua en s'adressant au coupable, que la honte, le repentir et la douleur semblaient avoir pétri-

fié : — Voyons, aidez-moi donc à la secourir, au moins, monsieur...

Puis, s'élançant en même temps que Lucien vers sa fille, et partagée entre ses terreurs maternelles et l'indignation, elle mêlait les reproches les plus amers aux recommandations les plus minutieuses, elle excitait, dirigeait les mouvements du jeune homme, tandis qu'elle-même prodiguait ses soins empressés à l'infortunée Nathalie, et trouvait dans son exaltation et sa tendresse la force de suffire à tout.

— Portons-la sur son lit, disait Albertine... Oh! oui, c'est horrible, ce que vous avez fait.

Bien! des ciseaux, disait-elle; c'est cela, merci; donnez, il faut que je coupe tous ces cordons... Abuser de l'hospitalité offerte de si bonne grâce! balbutiait-elle en promenant les ciseaux sur les lacets et dans les coutures. Ensuite, songeant que les vêtements de la pauvre fille gênaient sa respiration et devaient faire obstacle à son retour à la vie, elle murmura un ordre que Lucien ne put entendre, mais auquel l'instinct de la conservation de Nathalie le fit obéir. De l'eau

maintenant! de l'eau de Cologne, sur cette console; vite donc, vite! ajouta la mère, qui n'interrompait ses reproches que pour hâter le rétablissement de Nathalie. Mais à peine Lucien eut-il obéi, qu'elle poursuivit d'un ton de colère :

— Payer par un crime l'accueil le plus généreux! se faire aimer d'une pauvre jeune fille innocente, qui a eu foi en cet amour qu'elle croyait vrai et loyal! la perdre de gaieté de cœur, c'est lâche, monsieur, oui, c'est bien lâche!

A ces mots, le jeune créole voulut hasarder une excuse; mais Albertine, trop occupée du soin de secourir sa fille, pour laisser à Lucien le temps de répliquer, lui dit :

— Soutenez-la, que je puisse défaire sa robe qui la blesse.

Il souleva avec force et précaution l'enfant toujours évanouie, et tandis qu'il la maintenait ainsi, madame Dubreuil murmurait :

— Si j'étais son père, savez-vous qu'il me faudrait tout votre sang!.. Elle respire : merci, mon Dieu!... mais je ne suis qu'une pauvre femme, et je ne peux que vous maudire!... Elle revient à elle, n'est-ce pas?

dites-moi qu'elle revient à elle!... Monsieur de Roncy, votre conduite est celle d'un misérable!.. Qu'importe? elle vivra! oui, elle vivra, ma pauvre enfant! mais c'est pour le malheur qu'elle doit vivre maintenant! et c'est vous!... Oh! tenez, continua-t-elle avec une sorte de résolution énergique, je ne veux plus que vous restiez ici.... vous partirez aujourd'hui même... Elle ouvre les yeux, le Ciel soit béni! Partez, monsieur, partez avec le remords du mal que vous avez fait, avec la malédiction d'une mère!...

Nathalie, en effet, recouvrait ses sens peu à peu, et bientôt il ne lui resta de son évanouissement qu'une grande faiblesse. Lorsque Albertine vit que sa fille allait reprendre connaissance, elle se plaça entre le coupable et sa victime, afin de le dérober à la vue de celle-ci; puis elle montra du doigt la porte à Lucien. Le créole insistait pour demeurer encore; il voulait, avant de partir, demander pardon à celle qu'il aimait, à celle dont il avait causé la perte. Pour vaincre cette insistance, Albertine répéta le même geste impérieux qu'elle accompagna de ces paroles:

— Jamais, monsieur! vous ne la reverrez

jamais!... Sortez, et prenez garde qu'on ne vous voie descendre de cette chambre... songez aussi, qu'avant ce soir, il faut que vous ayez quitté cette maison.

Anéanti, écrasé, le jeune homme obéit. Nathalie, en ouvrant les yeux, ne trouva auprès d'elle que sa mère qui pleurait.

— C'est un rêve, un horrible rêve que j'ai fait, n'est-ce pas? J'avais cru le voir, lui, j'avais cru l'entendre... Et sais-tu ce qu'il disait?... Ah! c'est affreux... mais ce n'est pas vrai, il n'est pas venu, il n'a pas dit cela... J'étais folle; j'ai rêvé... mais rassure-moi donc, ma bonne mère!

— Tu n'as pas rêvé; tout cela est bien vrai, Nathalie; tout cela n'est que trop vrai, mon enfant, répondit madame Dubreuil, dont chaque parole se noyait dans un sanglot.

— Oh! alors il faut donc mourir! murmura la jeune fille.

— Non, il faut vivre, Nathalie!

Et Albertine essuya ses larmes comme pour donner à sa fille l'exemple du courage.

— Il faut vivre, reprit-elle, car tu es menacée du malheur d'être mère, et je t'ap-

prendrai, moi, par mon exemple, qu'une mère, même déshonorée, se doit avant tout à son enfant, et qu'elle n'a pas le droit de se laisser mourir.

Ce triste retour sur elle-même montrait à Albertine, plus difficile, mais plus sacrée, la tâche qu'elle s'était imposée. Désormais le sort de sa fille dépendait de son adresse, de sa vigilance : elle jura de la sauver.

— Tu es trop faible pour descendre, lui dit-elle ; mais moi, il faut que je te quitte ; profite de mon absence pour te calmer, essaye, mon enfant, de vaincre le désespoir et de donner à ton visage une apparence de calme qui ne peut pas être dans ton cœur ; ce n'est pas le mensonge que je veux t'enseigner, mais la prudence ; car il faudra bien que je parle à ton père, d'indisposition subite, d'empêchement à ce que tu te lèves aujourd'hui ; à coup sûr, il voudra te voir ; attends-toi à sa visite ; prépare-toi à le recevoir d'un moment à l'autre ; c'est une épreuve à subir ; va, chère enfant, elle n'est pas moins cruelle pour ta mère que pour toi ; mais nous triompherons de tout, je t'en réponds... Compte sur moi, comptes-y bien,

et tu verras... tu verras! qu'il n'y a pas de malheur irréparable.

La mère et la fille échangèrent un long baiser, et, comme l'heure du déjeuner avait déjà sonné, Albertine se hâta de descendre pour ne pas éveiller les soupçons. Par une force de volonté inimaginable après tant de secousses, elle sut ramener sur ses traits leur expression habituelle, et si quelque chose qui ressemblait à de la souffrance et qui révélait une agitation intérieure s'y faisait encore remarquer, Dubreuil ne devait voir là que le résultat de leur scène du matin; et pourvu que lui s'y trompât, c'était tout ce qu'il fallait à Albertine.

Quand elle parut dans la salle à manger, Lucien, Dubreuil et Liénard, que son ami avait rencontré en route et amené avec lui, se trouvaient déjà rassemblés autour de la table.

— Et Nathalie, pourquoi ne vient-elle pas? dit le négociant, prompt à s'alarmer quand il s'agissait de sa fille.

— Une légère indisposition la retient chez elle, répondit la mère.

—Malade? et vous ne le disiez pas!... voilà

bien comme vous êtes!.. Je cours, ajouta-t-il, en s'adressant aux deux convives, commencez sans moi.

Il se leva, chacun en fit autant, et déjà le père se dirigeait vers la porte, quand Albertine l'arrêta.

— Nathalie repose, vous troublerez son sommeil...

— Ah! alors, c'est différent... nous monterons tous après déjeuner.

— Qu'a-t-elle donc? demanda Liénard avec intérêt.

— Presque rien, répondit Albertine... une nuit un peu agitée, voilà tout.

— Et vous appelez cela rien! répliqua Dubreuil; quant à moi, je ne me le pardonne pas, car c'est moi qui suis cause de tout le mal; oui, avec ma diable d'histoire d'hier!.. Mais aussi, pourquoi m'avoir forcé de la raconter?

— Quelle histoire! demanda le vieil ami de la maison.

— Ce Liénard est-il curieux? Allons, sois tranquille; je te la dirai.

En parlant ainsi, on se remit à table; seul, Lucien restait debout, et il allait s'excuser

de ce qu'il ne pouvait point prendre part au repas, quand madame Dubreuil, qui comprit son intention, lui dit d'un signe impérieux, mais que personne n'aperçut, excepté lui :

— Restez !

Il se soumit, et s'assit tristement.

— Qu'avez-vous donc, mon jeune ami ? demanda de nouveau Liénard.

— C'est parbleu vrai ! ajouta Dubreuil, vous paraissez abattu ce matin, mon cher monsieur de Roncy.

Lucien balbutiait déjà quelques paroles inintelligibles, embarrassé qu'il était de répondre, quand Albertine vint à son secours.

— La tristesse de monsieur Lucien, dit-elle, n'a rien que de fort naturel et de très-flatteur pour nous, en même temps : quand on va quitter une maison où l'on a été bien reçu, reçu avec toute la cordialité possible du moins...

— Ah bah ! s'écrièrent à la fois Liénard et Dubreuil, aussi étonnés l'un que l'autre.

— Diable ! ajouta ce dernier, et vous ne m'en avez rien dit hier...

— Veuillez m'excuser... répondit le créole

avec embarras, car il ne soupçonnait pas quel prétexte Albertine pourrait trouver à ce départ qu'elle avait ordonné.

— L'excuse est toute trouvée, continua madame Dubreuil : monsieur, et c'est généreux à lui, a voulu reculer tant qu'il l'a pu le moment des adieux, et c'est ce matin seulement qu'il m'a appris son départ pour la Martinique.

— Mais qui vous presse ? qui vous rappelle là-bas si vite, et si subitement?

— Un motif bien puissant, se hâta de dire Albertine, monsieur Lucien va retrouver sa femme !

— Marié! vous êtes marié? et nous n'en savions rien ! répétèrent l'un après l'autre le négociant et son ami. Quel homme discret vous faites ! cela soit dit sans reproche.

— Pardonnez-moi encore, balbutia Lucien, qui se voyait forcé, par la mère, de faire l'aveu complet de sa situation de famille, pardonnez-moi, dit-il, si je n'ai jamais parlé de mon mariage ; je voudrais pouvoir l'oublier moi-même ! C'est une histoire assez triste, pour moi surtout ; mais deux mots suffiront pour vous l'apprendre : il s'agit

d'une femme vieille, acariâtre, que l'on m'a contraint d'épouser pour des raisons de fortune; je l'ai quittée le lendemain des noces, au moment où le bal finissait. Que vous dirai-je de plus? vous en savez maintenant autant que moi.

— Et c'est pour elle que vous nous dites adieu, c'est elle qui vous oblige à retourner là-bas! ma foi, si j'étais à votre place...

— Liénard! dit le négociant lui faisant signe de se taire.

— Quoi donc? répliqua le petit homme; mon jeune ami ne peut m'en vouloir de ce que je le trouve trop bon. Une vieille femme! murmura-t-il, et méchante, par-dessus le marché!... Ah çà! reprit-il, ce départ... c'est donc bien décidé?

— Il le faut! dit vivement Albertine.

— Il le faut! répéta Lucien. Il accompagna cette réponse d'un profond soupir et d'un regard plein de désespoir, adressé à la mère de Nathalie...

— Alors tant pis, reprit l'infatigable rentier, tant pis, et vous y perdrez; car vous ne serez pas ici pour le joli mariage que nous préparons...

— Bavard ! s'écria Dubreuil avec un mouvement de colère.

— Ma foi ! le grand mot est lâché... Après tout, où est le mal ? Tôt ou tard n'aurait-il pas fallu le dire ? et encore on n'aurait pas attendu longtemps pour cela, puisque c'est aujourd'hui que le prétendant doit adresser officiellement sa demande.

— De quel mariage voulez-vous donc parler ? demanda Albertine avec un tremblement dans la voix.

— Et de quel mariage serais-je si heureux, répondit l'ami de la maison, si ce n'était de celui de notre chère enfant ?

— Un mariage pour Nathalie ? et je n'en savais rien ! répliqua la mère oubliant sa prudence habituelle.

— Il ne faut pas m'en vouloir, dit Dubreuil d'un ton de douceur inaccoutumé, soit qu'il se contînt en présence de Lucien, soit que le bonheur lui rendît plus facile le respect des convenances. Si je n'ai pas parlé plus tôt de ce projet d'union, c'est qu'il y avait certains obtacles à aplanir : tout est arrangé, mais de ce matin seulement...

— Et je puis me flatter, ajouta Liénard en

se donnant un air d'importance, je puis me flatter que je n'ai pas été inutile à l'ami Dubreuil dans cette grave circonstance.

— J'aurais craint, reprit le négociant, de donner une fausse joie à Nathalie... car c'est un des plus beaux partis de Rouen que je lui fais épouser.

— Je crois bien! le fils du président de notre cour royale! ajouta l'indiscret ami.

— Allons, ce diable de Liénard m'enlève toutes mes surprises l'une après l'autre!

— Une belle chose que tes surprises, en vérité! ça vous rend heureux tout seul, et l'on étouffe.

Albertine réfléchissait. Lucien était atterré.

— Mon jeune ami, lui dit Liénard, faites-moi raison : à la santé des futurs époux!

— A propos, à quand le départ? demanda Dubreuil.

— Ce soir même!

— Au moins, vous verrez le futur... un joli garçon!...

— Je ne sais... mes préparatifs... Et à quand la présentation? demanda à son tour le jeune créole.

— A dîner, répondit Dubreuil.

— Aussitôt que cela? hasarda Albertine... Mais ne craignez-vous pas que, dans l'état de faiblesse où elle se trouve, cette nouvelle émotion...

— Vous disiez tout à l'heure vous-même que son indisposition n'était rien, reprit le père; d'ailleurs, quoi qu'il en soit, rassurez-vous, le bonheur la guérira encore mieux que le repos...

Albertine se tut, mais elle se leva de table la première, et courut à la chambre de sa fille.

Une heure avant le dîner, Lucien, sans avoir obtenu de madame Dubreuil la permission de revoir Nathalie, sans avoir pu même se faire entendre de la mère justement inexorable, Lucien, prêt à partir, le remords, le désespoir dans l'âme, faisait ses adieux à Liénard et à la famille de la place Saint-Nicolas; mais quelque empressement qu'il eût mis à éviter la rencontre du prétendant à la main de Nathalie, il fut bien forcé de le voir, de le saluer même, car celui-ci entrait au moment où, après avoir jeté un dernier regard sur l'escalier qui conduisait à la petite chambre

de sa victime, le créole ouvrait la porte et se préparait à sortir de cette maison pour n'y plus revenir sans doute.

# MARIAGE SANS AMOUR.

# XII.

Comment Nathalie, jeune fille élevée par un père qui n'aimait, qui ne voyait qu'elle, par une mère qui avait concentré sur elle toutes ses affections, jeune fille dont l'innocence devait être protégée, et par une éducation attentivement surveillée, et par la sollicitude maternelle, sollicitude de toutes les heures et de tous les instants; comment cette jeune fille, disons-nous, méconnaissant des devoirs à la fois doux et sa-

crés, avait-elle pu faillir ainsi, et faillir sans avoir eu d'abord recours, pour se retenir au bord de l'abîme, à la première sauvegarde de tout jeune cœur en péril : une entière confiance en la mère qui le forma?

Comment, aussi, se peut-il faire qu'un jeune homme, accueilli dans une honorable maison, admis au sein d'une famille comme s'il avait appartenu à cette famille par les liens du sang, fût assez ingrat, assez oublieux des devoirs que lui imposait une loyale hospitalité, pour payer cet accueil franc et cordial, par une lâche séduction ; les témoignages d'amitié du père, par le déshonneur de la fille ; des bienfaits, par un crime qu'il savait être irréparable?

Comment enfin, un père et une mère, ces deux gardiens vigilants du trésor commun, avec des yeux toujours ouverts sur cette enfant, leur bien le plus précieux, comment fut-il possible que tous deux en même temps se livrassent à une sécurité fatale qui devait tout perdre? comment, tous deux à la fois, avaient-ils été assez imprudents pour ne pas comprendre le danger, assez étrangement inexpérimentés pour ne rien faire dans le

but de prévenir un malheur en tout cas possible ; aveugles, en un mot, pour ne rien soupçonner de ce qui pouvait être, pour ne rien voir de ce qui était ?

Telles sont les objections qui ont dû s'offrir à l'esprit de quiconque a bien voulu poursuivre jusqu'ici la lecture de ce drame de famille, objection dont le diseur d'historiettes ne prétend ni dissimuler ni atténuer la gravité, et qu'il ne se flatte pas non plus de détruire, parce que sa tâche est, non pas de prouver, mais bien de dire ce qui a été, de raconter les événements qui, pour lui, sont de l'histoire, et non de donner de la vraisemblance à ce qui n'est que vrai. Mais, le fait parle plus haut que les scrupules des lecteurs ; c'est donc dans l'autorité du fait que le conteur se renfermera, il continuera de marcher en avant, abandonnant à la critique ce qu'elle ne voudra pas accepter de cet impossible qui ne fut cependant qu'une trop cruelle réalité.

Essayons maintenant de suppléer, par un récit plus complet, plus détaillé, à ce qu'a dû laisser d'obscur dans l'esprit du lecteur, la réponse embarrassée de Lucien aux questions qu'on lui adressait.

Un jeune homme à la tête ardente, aux passions fougueuses, dont le sang brûlait de tous les feux de la jeunesse ainsi que du climat qui l'avait vu naître, se voyait, à 18 ans encore, retenu sous le joug sévère de sa famille; on le traitait comme un enfant, lui, créole, lui qui n'avait pas eu d'adolescence, lui qui, d'un bond, s'était élancé à l'état d'homme fait. A cet âge où nous autres, fils des régions tempérées, nous craignons de quitter l'aile chaude de nos mères, on dressa autour de lui un rempart de précautions, on l'enferma dans un cercle étroit de devoirs; on lui refusa l'air et l'espace, à lui qui avait tant besoin d'espace et d'air, afin de dépenser au dehors l'exubérance de vie qui grondait et s'agitait dans son sein : à lui, dont la pensée aspirait à l'affranchissement de toutes ses facultés que l'on s'efforçait de retenir captives; on le fit esclave, enfin, et, à tout prix, il voulait être libre.

Impatient du frein qui bridait sa volonté, inhabile ainsi à se soumettre complaisamment au pouvoir qui pesait sur lui avec une main de fer, il maudit les langes dont on cherchait à l'envelopper, et, dans ses désirs de déli-

vrance, désirs accrus chaque jour de l'inutilité de ses révoltes intérieures, de toute l'impuissance des efforts tentés pour briser sa chaîne, il demande au Ciel, comme un bienfait, cette émancipation qui pouvait le rendre à lui-même et le faire maître absolu de ses heures, de ses pensées et de ses actions.

— Vienne, se disait-il le jour de mon affranchissement, et dussé-je payer ce jour d'une partie de ma fortune, de dix années de ma vie, de tout mon bonheur à venir, je le bénirai. Pour le devancer, ce jour tant désiré, le sacrifice me paraîtra doux, tout moyen me sera bon.

Dès lors on conçoit avec quelle joie, avec quel élan de reconnaissance profonde, ce jeune homme, ainsi emprisonné dans ce réseau de mailles serrées, dut recevoir la bienheureuse nouvelle qu'un jour son père vint lui annoncer :

— Lucien, lui dit celui-ci, tu vas te marier.

Enfin, il voyait donc luire un rayon d'espoir! enfin allait se lever pour lui cette liberté si longtemps attendue, si amoureusement caressée en espérance! un mariage! il

n'avait pas pensé à ce moyen ; mais que lui importait le moyen ? un mariage ! c'était le salut, c'était le bonheur, c'était la liberté !

— A moi le soleil maintenant ! s'écria-t-il, à moi l'air pour respirer ! à moi l'espace pour mouvoir mes membres fatigués du poids des fers que j'ai portés pendant dix-huit ans ! à moi la volupté de l'indépendance, les plaisirs du commandement, les joies du libre arbitre et de la domination ! on va me marier !

Il était ivre, il était fou ; et, bien qu'il ne voulût pas laisser éclater trop haut son ivresse, bien qu'il cherchât à réprimer de son mieux le transport voisin de la folie qui, à ce mot de mariage, avait fait bondir son cœur, le porteur de la nouvelle avait pu voir écrit dans les yeux de Lucien, avant que sa bouche eût dit oui, le consentement de celle-ci à cette union, consentement qu'on lui demandait seulement pour la forme, et dont, au besoin, on se serait bien passé.

Il accepta, l'heureux jeune homme ! Il accepta, sans s'informer à qu'elle femme on voulait l'unir, sans s'en inquiéter même : qu'est-ce que cela lui faisait ? Là où les autres cherchent un but d'ambition ou de fortune,

il ne voulait trouver qu'un moyen de secouer le joug qui pesait si lourd sur lui.

— Cette femme, d'ailleurs, disait-il encore, quelle qu'elle soit, je l'aimerai : ne va-t-elle pas être l'instrument de ma délivrance? mon mariage ne doit-il pas m'ouvrir un monde nouveau, ignoré jusqu'ici, mais deviné ; fermé jusqu'ici à mes explorations vagabondes, mais compris et vu de loin par mes ardentes aspirations, et par un œil de captif ! Oui, certes, je l'aimerai, cette femme ; et d'avance je la bénis, et je lui voue un culte de reconnaissance et d'amour ; je lui élève, dans mon âme, un autel comme à Dieu...

Pauvre Lucien !

Hier, il était au ciel ; aujourd'hui, le voilà rudement rejeté sur la terre ; il frémit au nom de la compagne qui lui a été offerte et qu'il a acceptée ; il frémit, car cette créature, que son espérance a presque divinisée, il ne la connaît que trop bien, et il s'épouvante maintenant de lui appartenir : elle a plus que le double de son âge ; la sécheresse de son âme est écrite dans les plis de son visage, dans ses yeux pâles, sur ses lèvres minces, flétries ; et ce n'est rien encore que cette laideur

qui ne repousse pas, mais qui stupéfie ; ce sont de tristes souvenirs qui contractent le cœur de Lucien, au seul nom de cette femme ; jadis, il a tremblé devant elle, quand il était encore un tout jeune enfant ! Que de fois, abusant d'un pouvoir étrange, plus étrangement toléré par le chef de la famille, chez qui elle n'était qu'une étrangère, cependant ; combien de fois a-t-elle puni le pauvre petit garçon pour une espièglerie innocente, pour un éclat de rire un peu bruyant, pour un mot dit mal à propos, pour une de ces mille peccadilles de l'enfance qu'une mère pardonne si vite! Jamais cette femme n'a eu pour Lucien un mot d'amitié, jamais un doux regard ; toujours, au contraire, un visage sévère et dur ; des paroles amères et grondeuses ; toujours elle a pris plaisir à le tourmenter, à le contrarier dans ses moindres goûts, à faire couler ses larmes. Tyran femelle à qui il fallait une proie pour la déchirer incessamment à petits coups d'épingle ; arme féminine plus intolérable, plus cruelle cent fois que le poignard qui tue ; tyran à qui il fallait un esclave pour le voir chétif et tremblant à ses pieds ; et Lucien était tout cela pour elle.

Que de douleurs il a dû subir, le malheureux enfant! que de soupirs étouffés, que de larmes dévorées et qui retombaient en pluie d'amertume sur son pauvre cœur! Et ce qui l'indignait le plus, c'était que ce despotisme lui fût imposé par une étrangère impatronisée, il ne savait comment, dans la maison paternelle. Certainement, il devait y avoir là-dessous un mystère de honte qu'il ne comprenait pas, mais dont son instinct lui révélait l'existence; son père le traitait avec sévérité, mais au moins son père avait des droits sur lui, au lieu que cette femme usurpait une puissance injuste. Souvent, il se disait: « Je lui résisterai! » et puis, le moment de la résistance venu, quand il entendait la voix aigre de son mauvais génie, il n'osait plus parler; il se faisait petit et se courbait sous ce regard terrifiant. Il n'osait rien, car il se sentait seul et faible; son père, il le savait, ne l'aurait pas défendu. Lucien craignait son père; mais cette femme, oh! elle était pour lui un objet d'exécration! et longtemps après, quand elle eut quitté la famille, cette haine de l'enfant torturé, régnait intense et vivace, comme au premier jour, dans l'âme du jeune

homme. Il avait beau ne plus la voir elle était toujours là pour lui ; il tressaillait de colère à son nom ; ce nom ne lui rappelait-il pas le souvenir de son plus cruel malheur ? n'était-ce pas à celle qui portait ce nom qu'il avait dû de commencer avec la vie de longues années de servitude ? et ne semblait-elle pas avoir assisté à sa naissance comme une fée malfaisante pour le vouer à l'ilotisme, au néant dans la maison de son père ?

Et ce fut là , cependant , la compagne qu'on lui donna, et c'est le jour du mariage seulement qu'on la lui nomma, alors qu'il ne pouvait plus reculer, alors que son père venait de lui apprendre que de cette union dépendait sa fortune, l'honneur de son nom, son salut même ; aucun moyen de refuser maintenant, et l'eût-il trouvé, ce moyen, que le courage lui aurait manqué pour dire : Je ne veux pas. Chez Lucien , l'habitude de l'obéissance était devenue comme une seconde nature. Il épousa donc, en dépit de son aversion ; mais une compensation devait être accordée à ses prières, à son désespoir : nous savons déjà que dès le lendemain de ce mariage imposé par une nécessité impérieuse , le lendemain de

cette alliance qui lui offrait pour tout dédommagement de son changement d'état un malheur certain, un amour impossible ; nous savons qu'après sa nuit des noces, passée tout entière au bal, il avait pu fuir sa terre natale, y laissant sa femme veuve avant d'être épouse. Il avait pu fuir, disons-nous, emportant avec lui, sans doute, le regret d'avoir acheté si cher son indépendance, mais heureux, malgré tout, parce qu'il était libre, libre enfin !

Il avait le monde devant lui, il s'y élança ardent et joyeux, courant au loin, jamais assez loin à son gré ; allégeant ainsi le poids de sa chaîne, goûtant à tous les plaisirs, respirant tous les parfums de la liberté; tantôt se laissant vivre avec cette plénitude de bonheur que savoure l'homme qui peut se dire : « Je suis mon maître! tantôt, rappelé à lui-même, se hâtant de vivre avec cette impétuosité dévorante de l'esclave émancipé pour un temps, et qui se dit : « Il faudra bientôt reprendre mon collier de fer. » Ainsi fit Lucien pendant deux ans de courses et de voyages, oubliant sa femme ou ne songeant à elle que par intervalles, et s'empressant alors de chasser le souvenir importun qui venait se dresser

comme une barrière sur la route qu'il parcourait à grands pas.

Mais au bout de ces deux années, une affreuse nouvelle lui arriva : son père venait de mourir. Le jeune homme comprit que sa volonté ne pouvait rien contre un tel coup : il se dit :

— Il faut que je retourne à la Martinique; il faudra que j'y demeure, car maintenant, je suis chef de famille, j'ai des biens considérables à gérer, des devoirs à remplir.

Il se résigna, et se haussant à la dignité d'homme, il se sentit le courage de commander à son tour, de résister aux tentatives de sa femme pour le dominer.

— Si la douceur ne me suffit pas, se dit-il encore, je saurai bien parler haut et ferme; je suis résolu de n'abandonner que la moitié de mon autorité, et, si cette concession n'amène aucun bon résultat, je ne fuirai pas comme je l'ai fait, je ne céderai pas comme j'ai déjà cédé à la crainte, aux empiétements de l'usurpation conjugale; je répondrai en homme, j'ordonnerai, c'est mon droit.

Peu à peu, il s'affermit, il se fortifia dans sa résolution. Et puis, après tout, il se pouvait

qu'il eût mal jugé sa femme, peut-être aussi n'était-elle plus la même qu'autrefois.

Ainsi pensait, ainsi parlait Lucien en débarquant à Saint-Pierre. Entraîné par un espoir généreux, il s'empressa de courir à la maison paternelle, habitée par cette femme qui devait l'attendre, car une lettre de lui la prévenait de son retour. Il arrive, se nomme : un esclave devance, et annonce M. de Roncy.

— Qu'il attende ! s'écrie avec impatience une voix aigre et bien connue de Lucien.

Comprenant que tout son avenir peut-être dépend de la conduite qu'il va tenir en ce moment, le mari n'hésite pas, indigné qu'il est d'ailleurs d'un pareil accueil ; il entre, et s'adressant à sa femme :

— Je ne savais pas, madame, lui dit-il avec fermeté, que j'eusse besoin de faire antichambre dans cette maison ; je suis ici chez moi.

— Oui, chez vous, répliqua-t-elle avec une ironie insultante, et lui lançant un écrasant regard de mépris, chez vous, sans doute, parce que j'ai payé les dettes de votre père !

Lucien s'était cuirassé d'avance contre les

reproches, la colère, les emportements; il resta sans force devant la froide injure.

Après un tel outrage, il n'y avait plus entre les époux de réconciliation possible; toute espérance de bonheur se trouvait brisée pour le jeune homme ; il le sentit, il vit d'un coup d'œil quel enfer ce serait que son existence avec cette femme ; mais il ne voulut pas céder sa place sans venger la mémoire de son père qu'il plaignait maintenant, lui sa victime, pour tous les sacrifices exigés par l'étrangère.

Sur un geste qui ne souffrait pas de résistance, l'esclave sortit. Lucien avait perdu toute patience, son orgueil était blessé profondément, il fut sans pitié.

La scène qui suivit entre les deux époux dut être longue et terrible, longue et terrible aussi dut être la torture morale infligée à l'épouse indigne, car ses gens la trouvèrent suffoquant de rage, le visage livide, l'écume à la bouche.

Lucien, chassé de la maison de son père, alla chercher un refuge chez un de ses oncles, et, huit jours après, ayant réalisé une mince partie de son héritage, la seule que n'eût pas rachetée la femme qui portait son nom, il

partit de nouveau : un navire faisait voile pour la France.

— Allons en France, dit-il.

Que lui importait le lieu de son exil ?

Ces huit jours avaient suffi pour changer complétement les manières et le caractère de Lucien. Sa douleur, néanmoins, perdit bientôt de sa violence ; il se dit qu'il n'avait pas mérité son malheur, et tout en gardant de ce malheur un souvenir qui devait durer autant que la vie de cette compagne acceptée par lui dans un jour de malédiction, tout en subissant avec rage le poids des fers qu'il avait rivés lui-même, l'éloignement adoucit l'amertume de sa situation ; il ne fut plus que triste et grave comme un homme qui a beaucoup vécu, il n'avait guère plus de vingt ans.

C'est au terme de ce second voyage que nous avons vu Lucien présenté avec tant de sans-façon par l'ami Liénard, dans la famille du négociant de la place Saint-Nicolas.

# AMOUR SANS MARIAGE.

# XIII.

Quoi qu'on en ait dit de ces amours à la première vue, quelque ridicule qu'on ait cherché à déverser sur les passions instantanées, partant extravagantes, impossibles, et dont, suivant la plupart, on ne trouve d'exemples que dans les livres et au théâtre; dans quelque discrédit que soit tombé le pouvoir sympathique du regard, la révélation soudaine du cœur, force nous est bien ici de recourir à ce qu'on appelle un moyen usé,

car, encore une fois, nous n'inventons pas, nous racontons, et quand la vérité nous vient en aide si à propos, nous ne pouvons consentir à la remplacer par quelque combinaison plus ingénieuse, peut-être plus satisfaisante pour le lecteur, mais qui aurait pour nous l'immense désavantage d'être un mensonge. En dépit de tant d'objections et de critiques auxquelles nous pourrions répondre à l'avance, nous allons hardiment exposer ce qui fut, sans nous demander si cela pouvait vraiment être ainsi, et non pas autrement. Cette manière de procéder n'est peut-être ni la plus régulière, ni la plus loyale; mais comme elle est la plus commode, on nous pardonnera de l'avoir préférée à toute autre. D'ailleurs, il suffit à notre conscience d'historien, d'avoir dit plus haut qu'il ne nous serait pas difficile d'expliquer l'élan subit d'irrésistible attrait qui entraîna la fille de Dubreuil vers le jeune créole.

Nathalie, vive, légère, étourdie, s'étonna d'abord à l'aspect de cet étranger, à peu près de son âge, et cependant grave, sérieux, presque triste; or, jeune fille qui s'étonne ne laisse pas reposer son imagination avant

d'avoir découvert la cause de son étonnement; cela fit que Nathalie s'occupa beaucoup de Lucien, qu'elle l'examina avec ses yeux quand il était là, avec sa pensée quand il n'y était pas, et comme la pensée d'une enfant de seize ans court vite sur cette route qui a pour point de départ la curiosité et pour limite l'amour, une sorte d'intérêt tendre succéda bientôt à la surprise. Le contraste physique qui existait entre elle et lui, l'avait attirée, charmée pour ainsi dire ; la voix fortement timbrée, mais calme et douce du créole, ses manières polies, mais un peu froides, complétèrent le contraste, et Nathalie obéit sans le savoir, sans le comprendre, à cette loi de la nature, qui veut analogie dans les sentiments et dissemblance dans les caractères pour former des affections fortes et durables.

Si Lucien eût été pétulant et joyeux, Nathalie ne lui aurait accordé que l'attention qu'une jeune fille ne peut refuser à un jeune homme aimable et bien tourné ; mais comme il lui apparut triste, et qu'elle le supposa malheureux, sa sensibilité s'éveilla, elle éprouva du charme à se trouver sensible, et elle aima tout de suite celui qui lui révélait invo-

lontairement ce que son cœur avait de bon.

Cet amour grandit d'autant plus vite, qu'elle ne se douta pas d'abord que ce fût là de l'amour.

La jeune fille ressentait bien en elle une émotion extraordinaire ; son cœur avait bien aussi des battements plus précipités, mais dans ce trouble, inconnu jusqu'alors pour elle, rien ne l'effrayait ; tout cela, au contraire, la rendait plus vive, plus curieuse ; et si, parfois, lorsqu'elle cherchait le mot de l'énigme qui la tourmentait, une mélancolie étrange venait, en dépit de ses efforts, s'emparer de son esprit et menaçait de la rendre rêveuse, ce n'était qu'un nuage qui passait, tout au plus une méditation de cinq minutes et qui cédait à la première pensée folle de sa joyeuse imagination.

Quant à Lucien, il n'avait pas eu besoin de comprendre qu'il était aimé de Nathalie, pour l'aimer, et surtout pour savoir avec quelle force de cœur et d'âme il l'aimait. Lui aussi, il s'était laissé prendre aux charmes du contraste ; chez lui aussi, la sympathie avait éclaté tout à coup, et grandi en peu de temps jusqu'à la passion ; mais autant la naïve et

imprudente jeune fille se laissait aller avec sécurité, avec joie, au torrent qui l'emportait, autant Lucien mettait de soin à cacher ce qu'il éprouvait. A ses yeux d'honnête homme, d'hôte respectueux et reconnaissant, un tel sentiment était un crime.

Pensant ainsi, il eût dû fuir; il resta! Il comptait sur ses forces, et se promettait seulement de jouir en secret de l'amour qu'il avait fait naître; mais, ce qui est plus généreux surtout, il se promit, à force de circonspection, de prudence et de sagesse, d'arriver, par degrés, à guérir Nathalie de son inclination naissante.

Pendant longtemps, Lucien se tint parole. En vain, excusée par l'intimité qui s'était presque sur-le-champ établie entre l'étranger et ses hôtes, en vain Nathalie le poursuivait-elle de gracieuses railleries sur son calme accoutumé, et lui reprochait-elle de ne pas rire à son exemple; en vain, pour l'encourager à plus de confiance en lui-même, la jeune inconsidérée fixait-elle sur lui des regards brillant d'une satisfaction mêlée d'inquiétude; en vain, mécontente du peu de succès qu'elle obtenait de ses ruses, et pour vaincre

ce qu'elle appelait la timidité exagérée du sauvage, notre gentille folle avait-elle recours à lui sans cesse, soit pour qu'il lui donnât le sens d'un mot anglais qu'elle prétendait n'avoir pas bien compris à la leçon précédente, soit pour une de ces mille petites complaisances acceptées comme des devoirs par le jeune homme; celui-ci, toujours froid en apparence, toujours réservé, semblait ne pas s'apercevoir qu'elle payait par un charmant sourire ou qu'elle punissait par la plus jolie moue du monde, le plus ou moins d'empressement qu'il avait mis à la satisfaire.

En vain aussi le sang bouillonnait-il avec impétuosité dans les veines du créole, et par moment son cœur lui livrait-il de rudes combats; il imposait silence à ces révoltes intérieures, et plus d'une fois, après avoir été sur le point de succomber, il sortit victorieux de la lutte.

Mais lutter toujours était difficile, pour ne pas dire impossible; il vint un temps où Lucien se trouva faible malgré lui contre ces attaques innocentes de la jeune fille, plus redoutables mille fois que tous les manéges d'une coquette.

Un jour, que Nathalie, seule avec lui, incriminait avec une mutinerie plus agaçante encore qu'à l'ordinaire, son indifférence et sa froideur habituelles, et qu'elle avait ajouté, obéissant à l'impulsion secrète de son cœur, sur le ton de reproche :

— Tout le monde vous aime ici pourtant!

Lucien maîtrisant le transport qui, à ces paroles, faillit lui faire oublier sa position, ses promesses et ses devoirs, conserva son air calme, et prenant l'accent solennel d'une tristesse profondément sentie, il dit en appuyant sur chacun de ces mots avec une intention bien marquée :

— Il ne faut pourtant pas m'aimer, mademoiselle, car, je vous en préviens, cela peut porter malheur.

Défense imprudente, qui fut pour Nathalie tout à la fois une demi-révélation, un appât de plus à sa curiosité, et un excitant à son instinct malicieux de jeune fille.

— Eh pourquoi donc, lui demanda-t-elle, ne peut-on pas vous aimer?

Le créole ne repondit point.

Pendant huit jours, elle le bouda.

Le soir du neuvième jour, Nathalie tour-

mentée d'une peine qu'elle ne s'expliquait pas, monta dans sa petite chambre, s'assit à sa table de toilette, plia machinalement en deux une feuille de papier qu'elle plaça devant elle, prit la plume sans savoir ce qu'elle faisait, et, toujours en proie à la même préoccupation qui l'absorbait tout entière, elle laissa courir sur le vélin sa main qui tremblait et traça des mots qu'elle ne voyait pas, qu'elle ne comprenait pas. A qui s'adressaient ces mots? C'est à peine si, dans son trouble, elle eût pu sur-le-champ répondre à cette question. Lorsqu'elle s'arrêta, et que le voile qui était sur ses yeux se fut dissipé, elle lut avec une incroyable surprise :

« Soyez satisfait, monsieur, on ne vous aime plus. »

Alors, effrayée de son audace, la jeune fille voulut déchirer cet imprudent billet, mais à ce moment même, son père, qu'une affaire avait appelé un instant au dehors après le dîner, Dubreuil, disons-nous, qui n'eût pas passé une bonne soirée sans sa fille, entra chez Nathalie. Celle-ci cacha vivement le billet sous le pli de sa colerette, puis il fallut descendre, et elle suivit son père au jardin,

où quelques amis étaient réunis ; la pauvre enfant était fort inquiète, mais elle sentait qu'il lui était déjà impossible de se rendre compte de cette inquiétude. Son embarras ne fit que redoubler à la vue du jeune créole, et ce fut à peine si elle put répondre d'une manière satisfaisante aux questions amicales que, de toute part, on lui adressait sur le motif de son absence momentanée. Lucien, qui avait vu dans cette bouderie de huit jours une nouvelle preuve de l'amour qu'il inspirait ; Lucien, qui suivait du regard tous les mouvements de Nathalie, et qui s'affligeait véritablement de son inquiétude dont il s'accusait tout bas, ne put s'empêcher, dans un moment où il vit la jeune fille rester en arrière des autres promeneurs, de ralentir le pas, de manière à se trouver près d'elle; et alors, d'un ton vrai et singulièrement pénétré, il lui dit à voix basse :

— Je vous disais bien, Nathalie, qu'il ne fallait pas m'aimer.

— Mais je ne vous aime pas, je n'aime personne, se récria-t elle.

Il la regarda en secouant la tête d'un air d'incrédulité.

— Ah! vous en doutez, continua-t-elle rapidement, piquée et presque en colère, eh bien! voici qui vous prouvera que je ne mens jamais.

Et en disant ces mots, elle lui glissa le billet dans la main; puis elle s'enfuit.

Cette nuit-là, Nathalie ne dormit pas. A dater de ce fatal moment, elle se sentit blessée dans sa dignité de jeune fille, ce fut pour elle un supplice de penser qu'elle avait écrit à un jeune homme, et que celui-ci avait lu et gardait sa lettre. Obligée de feindre, de cacher ses émotions, il lui fallut bien acquérir la science du mensonge; elle en vint bientôt à savoir déguiser le son de sa voix, à mettre un masque sur son visage et à donner à son regard une expression trompeuse. Elle apprit afin ce que beaucoup de femmes considèrent à si grand tort comme leur meilleure sauvegarde: elle apprit à avoir de la présence d'esprit.

Ce premier voile jeté sur son amour, car Nathalie comprit tout aussitôt, après la remise de sa lettre, que dire à un jeune homme : je ne vous aime plus, c'est lui dire : je vous ai aimé, je suis prête à vous aimer encore; ce

premier voile jeté sur une démarche qu'elle n'eût jamais osé confier à sa mère, car toute confidence eût entraîné nécessairement un aveu complet, la pauvre Nathalie fit de grands pas dans la route de la dissimulation; elle sentit que désormais le mystère devait rester impénétrable aux yeux de ses parents; aussi s'efforça-t-elle de paraître, comme auparavant, tranquille et enjouée, et elle y réussit!

Il n'y eut donc, comme on eût été tenté de le croire, ni manque de perspicacité, ni défaut de sollicitude de la part du père et de la mère; s'ils furent trompés par les apparences, c'est que l'habileté sans cesse en éveil de la jeune fille eut assez de ressources et de puissance pour leur cacher la vérité.

Ivre de bonheur à la lecture de cet aveu qui lui était venu sous la forme d'un démenti d'amour, Lucien se lassa de combattre; bientôt il ne défendit plus à Nathalie de l'aimer, et un jour même, il osa lui dire : Je vous aime!

Qu'on veuille bien se rappeler que son sang s'était allumé au soleil des tropiques, et qu'il avait vingt ans.

Heureuse à son tour, et elle avait besoin de cette consolation, la coupable enfant, pour ne pas se trahir dans la tâche de contrainte imposée à chacun de ses gestes, à chacune de ses paroles; heureuse d'abord, elle ne tarda pas à connaître un nouveau et cruel tourment, celui de la jalousie. Oui, elle fut jalouse, et cette torture, il lui fallut la refouler, comme toutes les autres, jusqu'au plus profond de son cœur. Du moment où Lucien lui eut dit : — Je vous aime ! — elle se crut le droit de lui demander compte de toutes ses actions, d'être de moitié dans tous ses secrets ; il devait tout lui confier, ce qu'il faisait, où il allait. Ne lui avait-elle pas, elle, confié le plus grand, l'unique secret qu'elle eût jusqu'alors caché à ses parents : son amour, enfin!

Une lettre arriva de la Martinique à Rouen, pour Lucien; Nathalie le vit soucieux, après qu'il en eut pris connaissance ; fort soucieux en effet, car, dans cette lettre, on lui parlait de sa femme. La jeune fille, inquiète, n'eut pas un moment de repos jusqu'à ce qu'elle se fût trouvée seule avec lui. Ses premières paroles furent, pour le prier de lui montrer

cette lettre, ou du moins de lui en dire le contenu. Lucien refusa. Elle joignit les mains, elle le supplia d'un regard éloquent, elle versa des larmes. Lucien refusa encore.

Alors l'imagination de Nathalie s'exalta ; dans ce qui pouvait n'être, ainsi qu'il l'affirmait, qu'une chose très-peu importante pour elle, la jalouse fille vit le bonheur ou le malheur de toute sa vie ; dans le refus de Lucien, refus insignifiant peut-être, et qu'il n'opposait à ses prières, que pour ne pas céder toujours, sa défiance soupçonna une intention coupable : le dessein de la tromper, ou qui sait? de rompre avec elle !

Effrayée, irritée, en même temps, elle renouvela avec plus de force ses instances, ses supplications ; en un instant, la scène était montée au plus haut degré d'emportement d'une part et de douleur de l'autre ; car Lucien conjurait la jeune fille de croire en lui, mais il refusait toujours de montrer la lettre :

— Par pitié, par grâce, Nathalie, disait-il, n'insistez pas, si vous m'aimez.

— C'est vous qui ne m'aimez pas !... répliqua-t-elle avec désespoir.

A ce reproche injuste et qui semblait don-

ner une nouvelle violence à son amour impétueux et trop longtemps comprimé, Lucien s'écria :

— Ah ! je ne t'aime pas !...

Et comme épouvantée , Nathalie voulut s'enfuir. Le créole, oubliant tout respect et toute prudence, la retint !

— Eh bien ! lui dit-il après quelques moments, cette lettre que tu exigeais, la voici ; je te l'abandonne si tu y tiens encore ; mais, je te le déclare, Nathalie, si tu la lis, je serai bien malheureux.

Il lui tendit cette lettre avec anxiété. Elle la reçut avec orgueil des mains tremblantes de son amant ; elle hésita un instant , parut se consulter et se demander : L'ouvrirai-je ? mais au plus fort de son incertitude , ses regards se tournèrent vers ceux de Lucien , elle surprit une larme dans les yeux du créole, elle jeta alors vivement la lettre au feu, et se précipitant au cou du suppliant :

— Non , lui dit-elle , tu ne dois pas être malheureux aujourd'hui.

Ceci se passait dans le pavillon de la terrasse , un soir que Dubreuil avait été forcé de conduire sa femme chez son avoué , où

ils étaient appelés tous deux, pour la signature d'un acte relatif à ce procès de famille dont nous avons parlé plus haut.

# LA MALADE.

# XIV.

Lucien était parti, exilé du vieux continent par une femme, et renvoyé dans sa patrie, d'où une femme l'avait déjà banni deux fois.

Ce jour-là, le prétendu, que nous avons vu arriver, en fut pour ses frais de visite et b'empressement : il ne vit pas Nathalie.

Immédiatement après le déjeuner, Albertine, nous l'avons déjà dit, s'était levée de tadle la première et avait couru à la chambre

de sa fille. Là, elle n'eut que le temps de lui apprendre le projet de mariage arrêté par son père, ainsi que la venue prochaine du prétendant; et malgré les précautions qu'apporta la tendre mère à lui annoncer cette funeste nouvelle, la pauvre Nathalie faillit de nouveau s'évanouir. Tout l'accablait à la fois, le malheur pesait sur elle sans relâche, et à coups si pressés qu'elle succomba. Une fièvre violente s'empara d'elle, puis elle parut ne plus souffrir : au délire avait succédé un abattement profond, une prostration complète des forces morales et physiques; c'est dans cet état que Liénard et Dubreuil la trouvèrent lorsqu'une heure après le retour d'Albertine auprès de sa fille, ils vinrent chez Nathalie, lui croyant tout au plus une légère indisposition; c'est alors aussi qu'il fut décidé que l'union projetée par le négociant serait retardée et remise à un jour plus heureux.

Mais ce jour menaçait de se faire longtemps attendre : loin de céder, le mal empirait.

Peindre le désespoir du père qui ne comprenait rien à cette maladie soudaine, nous ne l'entreprendrons pas; qu'on veuille bien

se rappeler, pour s'en faire une idée, le jour où il crut avoir perdu son enfant à Paris. C'était la même violence dans la douleur, la même folie. Mais qui dira ce qu'éprouvait la malheureuse Albertine? qui pourrait analyser toutes les tortures de cette tendre mère? Non-seulement elle tremblait pour la vie de sa fille, mais encore elle avait à craindre à chaque instant pour le fatal secret, et sous le coup de cette double épouvante, il lui fallait trouver des forces pour en dissimuler au moins la moitié, il lui fallait avoir du sang-froid, de l'adresse pour empêcher une découverte dont la suite immédiate pouvait causer la mort de la coupable enfant. Et pas un seul instant de repos, de sécurité, d'abandon! l'amour maternel lui faisait un devoir de ne pas se départir, ne fût-ce qu'une minute, de son active surveillance, car Dubreuil était toujours là.

Quel drame étrange que celui qui se jouait autour du lit de douleur de Nathalie! là, un époux cruel qui n'avait pas pardonné à sa femme, et pour qui c'était une souffrance d'avoir sa femme sous les yeux; cependant, le père désolé se rapprochait parfois de sa

femme, mais seulement pour voir sa fille de plus près et trouver quelqu'un à qui parler d'elle. Ici, une mère qui s'ingéniait à éloigner un père du lit de son enfant malade! Enfin deux êtres qu'un même point d'affection rassemblait et qui se voyaient séparés par un abîme! La haine et le mépris d'un côté, la crainte de l'autre! Puis, cet homme qui aurait voulu être le seul à soigner sa fille, mais qui avait senti qu'il n'était pas dans son droit de la priver des soins de sa mère, cet homme, qui n'avait supporté d'abord qu'avec mauvaise humeur, qu'avec brutalité même la présence de sa femme, qui parvint à la tolérer ensuite avec indifférence comme si elle n'était qu'une étrangère, ce mari qui s'était promis de n'adresser la parole à sa femme que forcé par la nécessité, et qui toujours se vengeait de cette nécessité par un ton dur, par de l'ironie et des sarcasmes, en était venu, depuis la maladie de sa fille, à chercher à renouer des liens qu'il avait rompus lui-même; il se faisait effort pour adoucir le son de sa voix, on le voyait tourner autour de sa femme avec embarras, s'écarter d'un air soumis lorsqu'elle voulait être seule auprès

du lit de Nathalie ; il se retirait à distance, puis se rapprochait de nouveau, implorant du regard un mot qui le rassurât, comme le chien du chasseur qui s'en vient l'oreille basse, après une faute, se frotter aux jambes de son maître pour demander son pardon.

Mais si Dubreuil était ainsi, c'est que, vaincu par l'inquiétude qu'accroissaient de jour en jour les réponses ambiguës du médecin, il s'exagérait encore l'imminence du danger, et qu'il se disait :

— Il n'y a qu'Albertine qui puisse m'apprendre et la cause et les progrès de cette maladie.

Quoi qu'il en eût, cet homme, qui avait méconnu sa femme, reconnaissait au moins, par cet aveu tacite, qu'il ne pouvait se passer de l'instinct de la mère.

— Enfin, qu'a donc cette pauvre enfant ? demanda-t-il à Albertine un jour qu'il crut la voir plus agitée, plus inquiète encore qu'à l'ordinaire ; au nom du Ciel, dites-moi d'où vient son mal, car ce maudit docteur me fait mourir, avec ses incertitudes !

C'était la vingtième fois peut-être que Du-

breuil adressait cette question à sa femme, qui toujours l'avait éludée.

— Voulez-vous que je vous supplie? continua-t-il les larmes aux yeux; dites-le-moi, car vous le savez, elle vous l'a dit, peut-être?...

— Je l'ai deviné, répondit à voix basse madame Dubreuil, touchée de la douleur de son mari, et cherchant dans son esprit un adroit et généreux mensonge, autant pour le calmer que pour mieux lui cacher la vérité.

— Eh bien?

— Plus bas! plus bas!... il ne faut pas qu'elle nous entende.

— Parlez! parlez!..

— C'est son cœur qui souffre. Comment ne l'avez-vous pas compris comme moi? Vous ne savez donc rien voir?... Rappelez-vous le jour où elle est tombée malade; sa souffrance, c'est de l'amour...

— Elle aime, et qui donc? Oh! qu'elle parle, et fallût-il toute ma fortune pour payer sa dot...

— Elle aime M. Lucien, interrompit Albertine, et elle sait qu'il est marié.

Dubreuil retint à grand'peine un cri de surprise et de désespoir. Il tomba atterré sur une chaise.

— Pourquoi l'ai-je reçu chez moi! murmurait-il d'une voix étouffée, et pourquoi n'a-t-il pas dit qu'il était marié, le misérable? Pauvre enfant! pauvre enfant!

La mère de Nathalie avait senti qu'il fallait sacrifier la moitié du secret pour sauver l'autre.

Néanmoins, le mal avait atteint son point culminant, il ne tarda pas à se changer en mieux, et l'époque de la convalescence arriva enfin.

Nous devons faire grâce au lecteur des transports de joie de Dubreuil. Quant à Albertine, sa tâche ne faisait que commencer, car le moment était proche où il ne lui serait plus possible de dissimuler aux yeux de son mari la faute de Nathalie. Cependant, grâce à sa prudence, qui dictait toutes les paroles du docteur, un voyage fut ordonné : le changement d'air, les sensations vives et répétées du déplacement, les distractions de Paris, le bruit continuel, devaient guérir Nathalie de son fol amour; ainsi par-

lait le médecin, conseillé par Albertine.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, s'écria le père enchanté, nous serions déjà partis... Oui, ça me va, un joli petit voyage de huit jours, et notre malade sera tout à fait rétablie; quel bonheur de la ramener ici brillante de santé! et pour cela, il ne nous en aura coûté qu'un déplacement d'une semaine.

— Une semaine! reprit la mère; mais tout à l'heure, docteur, vous me parliez de quatre ou cinq mois...

Le docteur fit de la tête un signe d'assentiment.

— Cinq mois? dit Dubreuil, je le veux bien, six même s'il le faut, et nous partirons aujourd'hui. Entends-tu, Nathalie; aujourd'hui même: il y a longtemps que je n'ai voyagé, je me sens le besoin de voir du pays.

Tout à coup, le négociant s'arrêta; au beau milieu de ses projets de départ qui faisaient frémir Nathalie et sa mère, il vint à penser à l'état assez embarrassé de ses affaires: depuis quelque temps, des faillites successives avaient ébranlé sa fortune.

— Si je pars, se dit-il, on croira que c'est une fuite, et mon crédit est perdu. Je suis bien malheureux! Puis tout haut, il ajouta d'une voix altérée :

— Mon Dieu ! ma chère amie, vois donc comme cela tombe mal ; je ne peux pas quitter Rouen dans ce moment ; je ne peux pas partir ; il faut que je reste.

Albertine le savait bien.

— Mais qui donc, poursuivit-il avec une douloureuse anxiété, qui donc accompagnera Nathalie dans ce voyage ?

Et il fit deux ou trois tours dans la chambre, cherchant une réponse à cette question et ne la trouvant pas...

— Eh parbleu ! s'écria Liénard qui assistait à la délibération, est-ce là ce qui t'embarrasse ? mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire de chercher si loin qui accompagnera Nathalie ; à qui pourrais-tu la confier, si ce n'est à sa mère ?

Dubreuil le regarda avec surprise, rougit et se mordit les lèvres.

— Oui, appuya le médecin ; les soins, les attentions d'une mère sont ce qu'il y a de mieux pour une jeune fille.

La dernière personne à qui eût songé Dubreuil, la dernière qu'il eût choisie, c'était certainement sa femme ; mais l'hésitation à laquelle il était en proie eût donné lieu à trop de conjectures s'il se fût avisé de la laisser percer ; d'ailleurs, il s'agissait du rétablissement de Nathalie. Il se résigna. Le docteur sortit, et Liénard s'excusa en ces termes de ne pouvoir accompagner les voyageuses :

— Je me dois à mes amis de Rouen, leur dit-il ; mais soyez bien tranquille, ma chère madame Dubreuil, et vous aussi, mon cher petit lutin, je volerai un jour ou deux sur le mois de chacun de mes hôtes, et j'irai vous voir... avec ça que je ne serais pas fâché d'aller faire un tour à Paris.

Le lendemain matin, le négociant fit prier sa femme de passer dans son cabinet de travail, où il l'attendait.

— Voici, lui dit-il, douze cents francs pour vos frais de voyage ; quand l'argent vous manquera, que ma fille m'écrive.

Le soir même de ce jour, la mère et la fille montaient en chaise de poste. Nathalie, enveloppée de châles et de fourrures, était des-

cendue de sa chambre pour la première fois depuis le départ de Lucien. Soutenue par sa mère, elle s'avança lentement vers la porte; avant d'en franchir le seuil, Nathalie se jeta dans les bras de son père, et au moment où celui-ci lui donnait sur le front le baiser d'adieu, elle se courba sous ce baiser paternel comme sous le poids d'une malédiction. En ce moment aussi, Dubreuil faisait de vains efforts pour retenir deux grosses larmes qui coulèrent bientôt le long de ses joues; tout souvenir du passé s'effaça de sa mémoire : entraîné par une puissance irrésistible, il tendit la main à sa femme, qui, bien qu'étonnée de ce bon mouvement, ne retira pas la sienne, et c'est avec des sanglots plein la voix, qu'il lui dit :

— Albertine, tu me ramèneras ma fille!... n'est-ce pas que tu me la ramèneras?

# LES SOLITAIRES DE PASSY.

# XV.

Arrivée à Paris, madame Dubreuil ne tarda pas à comprendre qu'en choisissant la capitale pour y cacher le secret de Nathalie, le docteur avait été mal inspiré, et qu'elle-même n'avait pas été plus prévoyante que le docteur. Elle ne pouvait pas condamner sa fille à une solitude complète, à une sorte de reclusion forcée, lorsque la santé chancelante de celle-ci demandait au contraire des distractions, ou du moins un mouvement doux et continuel.

Mais de quelques précautions que l'on s'entourât pour sortir et se promener dans la ville, il y avait un autre danger, plus grand que le premier, peut-être, et presque inévitable : le danger des rencontres. Pour le salut de la fille, comme pour celui de la mère, pour leur repos à toutes deux, pendant les quelques mois si difficiles qui allaient s'écouler, il fallait, à tout prix, qu'elles échappassent aux regards de tous les indiscrets, car un seul, en effet, aurait suffi pour leur faire perdre le fruit de tant de soins, de prudence et d'angoisses.

Albertine résolut donc de chercher, dans les environs de Paris, une retraite sûre, et de laquelle elle ferait mystère le plus longtemps possible, même à son mari. Madame Dubreuil ayant trouvé à Passy ce qu'elle désirait, les deux voyageuses vinrent habiter une petite maison de la rue des Vignes, l'une des rues les plus désertes de ce bourg parisien, moitié ville, moitié campagne.

Là, leur existence se traîna monotone et triste, mais dans cette tristesse même les recluses ne pouvaient s'empêcher de trouver quelque douceur, surtout lorsqu'elles venaient

à comparer le calme dont elles jouissaient aux scènes terribles, à la catastrophe effroyable qu'une prolongation de séjour à Rouen eût immanquablement amenées.

Et d'ailleurs, Nathalie n'avait-elle pas sa mère pour la soutenir, pour la consoler, pour lui donner du courage? et Albertine n'avait-elle pas sa fille à sauver? sa fille qui la plaignait, qui la consolait aussi? car madame Dubreuil, pour apprendre à Nathalie, ainsi qu'elle le lui avait promis, qu'une mère, même déshonorée, n'a pas le droit de se laisser mourir, madame Dubreuil, disons-nous, lui avait raconté ce qui s'était passé autrefois entre elle et son mari; et quoiqu'elle eût apporté, dans cette révélation, toute la retenue, toute la délicate pudeur d'une mère, qui accuse un père devant son enfant, Nathalie avait tout compris. Toutes les deux vivaient donc en présence d'un secret et d'une douleur, lisant dans l'âme l'une de l'autre, comme dans la sienne propre, s'aimant déjà parce qu'elles étaient fille et mère, plus encore parce qu'elles étaient malheureuses.

Des travaux agréables, de la musique, quelques lectures de temps en temps, une

petite promenade sous les charmilles du jardin, et mieux que tout cela, de longs entretiens sur le passé, puis sur l'avenir aussi, sur l'avenir de l'enfant qui allait naître, occupaient tous les instants de Nathalie et de sa mère. Leurs longues et interminables causeries roulaient toutes sur le même objet : la pauvre et innocente créature dont, maintenant, on attendait la venue de jour en jour. Ainsi se passaient les journées des solitaires de la rue des Vignes; ce n'était guère que le soir, et encore à la nuit close, qu'elles se hasardaient à franchir le seuil de leur demeure, pour se diriger du côté du bois de Boulogne; et arrivées là, elles choisissaient de préférence les sentiers les plus déserts, les routes les plus ombreuses.

C'était à Nathalie, on se le rappelle, que Dubreuil avait remis le soin de lui écrire; toutes les fois qu'elle devait remplir ce devoir, il y avait des larmes dans les yeux de la fille repentante et sa main tremblait. Si Albertine n'eût pas été là, pour l'exhorter, pour la presser, jamais elle n'aurait eu la force d'achever la lettre commencée; car il fallait, avec une poignante douleur dans l'âme, sou-

rire sur le papier, entretenir son père de plaisirs qu'à peine elle connaissait de nom ; elle devait lui parler enfin de cette vie de Paris, qu'elle ignorait, la pauvre enfant ; il lui fallait raconter les concerts, les soirées, les spectacles ; il fallait mentir, et mentir avec assurance, avec conviction pour ainsi dire, afin de ne pas laisser au soupçon le plus léger prétexte. Au bout de chacune de ces lettres, toutes écrites sous la dictée de madame Dubreuil, les deux femmes poussaient un soupir d'allégement, comme si elles se trouvaient délivrées d'un lourd fardeau ; et puis, le soir venu, à la fin de leur prière quotidienne, la mère disait :

— Mon Dieu ! pardonnez-moi ce mensonge, et prenez pitié de ma fille !

— Pardonnez-moi d'avoir menti, mon Dieu ! disait la fille, et pardonnez à mon père son injustice envers ma mère,

Cependant, Dubreuil ayant écrit à Nathalie qu'il la verrait avec plaisir fréquenter l'honorable famille d'un de ses correspondants, M. Moreau, riche négociant de la rue des Bourdonnais, il y eut bien nécessité de lui révéler leur retraite. Albertine prit sur

elle de répondre à son mari qu'un médecin célèbre, consulté par elle, avait ordonné à sa fille de fuir l'agitation fatigante du monde, sans pour cela se séquestrer loin de toute société, et qu'obéissant à cette prescription, elle venait de s'établir à Passy, où Nathalie avait tout à la fois le bon air de la campagne, et le mouvement et la vue d'un monde brillant au bois de Boulogne.

Les mois se passaient ainsi, la mère encourageant sa fille, la fille puisant dans les devoirs de son nouvel état la force d'arriver au terme fatal ; et pendant ce long espace de temps, aucun accident fâcheux ne vint troubler leur retraite ni rompre l'uniformité de leur existence.

Aucun accident, avons-nous dit. Seulement, une fois, le soir, dans une de leurs excursions au bois, Nathalie éprouva un tressaillement involontaire et subit, à la vue d'un jeune homme qui passa rapidement à côté d'elle, et qu'elle crut reconnaître. Le mouvement de sa fille n'échappa point à madame Dubreuil ; mais celle-ci ne dit rien. Quand elles furent rentrées chez elles, Nathalie se jeta au cou de sa mère, et lui dit :

— Oh! mon Dieu! veut-il donc me faire mourir?

— Eh bien, oui! répondit Albertine, c'était lui!

Elle n'osa pas prononcer un nom que toutes deux semblaient, d'un commun accord, avoir banni pour jamais de leurs entretiens. A dater de ce jour, elles bornèrent leurs promenades au jardin de la maison.

Cependant Liénard, qui n'avait pas le défaut de manquer de mémoire, surtout quand il s'agissait d'aller voir ses amis, s'était souvenu de la visite promise aux deux voyageuses la veille de leur départ; il avait donc économisé à grand'peine, disait-il, sur chacun des mois accordés par lui à chacun de ses hôtes forcés, ici un jour, là deux ou trois, en tout une somme de huit jours pleins. Pressé alors par Dubreuil, que le même embarras dans ses affaires retenait à Rouen, il prit un beau matin la première place dans le coupé de la diligence qui le descendit juste, à l'heure du dîner, dans la cour des messageries.

Sans perdre de temps, laissant là son portemanteau qu'il devait envoyer prendre le lendemain, roulant dans sa poche un petit paquet

qui renfermait son nécessaire pour la nuit, il courut, non pas à la recherche d'un hôtel ; il avait bien besoin d'un hôtel, lui qui ne logeait que chez des amis ! non pas davantage à Passy, mais au Palais-Royal, chez Véfour. L'estomac du bon Liénard passait toujours avant les exigences de son cœur. Mais ne nous hâtons pas de lui imputer à crime ce retard qu'il prolongea moins avec l'ingratitude d'un ami oublieux, qu'avec toute la béatitude d'un voyageur affamé, et d'un gourmand qui prend ses aises. Dès le soir même, après s'être lesté d'importance, il se mit en chemin pour le village de Passy. Liénard suivit en flânant le bord de l'eau, et, tout en s'essuyant le front de temps en temps, il se disait :

— La course est un peu longue, mais il faut bien se sacrifier pour ses amis, et puis, ma digestion n'en sera que meilleure.

Et après une demi-heure de marche :

— Diable ! voici la nuit, poursuivit-il ; pourvu qu'on ne soit pas couché... Je serais bien alors !...

Arrivé enfin à la petite porte de la rue des Vignes qu'il s'était fait indiquer, il avait déjà

la main sur l'anneau de cuivre fixé au fil d'archal de la sonnette, lorsqu'un homme, qui du plus profond de la rue venait derrière lui en se glissant le long du mur, lorsque cet homme que Liénard avait aperçu, non sans quelque frayeur, se trouva tout à coup à ses côtés et l'arrêta par le bras.

« Au voleur! » allait s'écrier Liénard épouvanté; mais en se retournant son regard tomba sur le maudit interrupteur. A la lueur mourante du crépuscule, il le reconnut, et il resta muet, non pas d'effroi, quoiqu'il ne fût pas précisément bien rassuré, mais de surprise; d'une surprise mêlée de doute, du genre de celle qu'on éprouve en revoyant tout à coup une personne que l'on a crue morte.

— Où allez-vous? lui dit brusquement Lucien de Roncy, sans lui donner le temps de revenir de sa stupéfaction.

— C'est bien lui! s'écria Liénard sans répondre à la question qui lui était adressée: comment, c'est vous, monsieur de Roncy? je ne voulais pas en croire mes yeux dans le premier moment... Ah çà, mais que diable faites-vous ici? moi qui vous croyais à la Mar-

tinique!... Je n'en reviens pas... Vous n'êtes donc pas parti? C'est étrange... et il doit y avoir quelque chose là-dessous, pour que je vous trouve à Passy, dans une rue déserte, m'arrêtant par le bras au moment où je vais sonner à une porte... et vous ne me dites pas bonsoir? Au fait, comment vous portez-vous, mon jeune ami?

— Où allez-vous? répéta Lucien interrompant les exclamations loquaces du petit homme; mais celui-ci n'avait pas fini de s'étonner, il voulait à toute force se rendre compte de cette rencontre inattendue.

— C'est unique! c'est unique! continuait-il en lui-même... C'est ma foi bien lui! et dans quel état!

En effet, la nuit n'était pas tellement obscure, qu'il ne pût voir les habits en désordre, et même l'air égaré du jeune créole.

— Me direz-vous enfin où vous allez? demanda encore Lucien, mais cette fois, en secouant Liénard, et d'un ton qui exigeait une réponse.

— Comme vous êtes pressé! repartit le vieux garçon avec une expression de mauvaise humeur, qu'il jugea prudent de ne pas trop

laisser voir; où je vais, parbleu! chez madame Dubreuil, qui demeure ici avec sa fille malade; mais votre présence m'indique assez que vous en savez là-dessus autant que moi.

— Vous n'entrerez pas!

— Et pourquoi cela?

— Vous n'entrerez pas, vous dis-je.

— Mais j'ai promis...

— A qui?

— D'abord, à ces dames quand elles ont quitté notre ville, et puis à l'ami Dubreuil qui est inquiet; aussi m'a-t-il recommandé de savoir au juste l'état de santé de notre chère Nathalie, d'examiner ce qui se passe sans avoir l'air d'y faire attention, et de ne revenir à Rouen que pour lui apporter des nouvelles certaines.

— C'est-à-dire que vous allez espionner?...

— Mon jeune ami, vous êtes dans un mauvais jour, je le vois, vos expressions sont... d'une légèreté, passez-moi le mot, qui... Mais je bavarde... Bien le bonsoir; je vais...

— Je vous ai dit que vous ne pouviez pas entrer, répéta Lucien en le retenant.

— Quoi! vous prétendez! Allons donc, c'est pour rire.

— Je le veux !

— Mais je vous le répète, moi, que c'est par l'ordre de mon ami Dubreuil...

— Raison de plus. Écoutez-moi, M. Liénard, vous me connaissez ?

— C'est-à-dire qu'au contraire, je ne vous reconnais plus... cette pétulance...

— Je n'ai jamais fait de mal à personne, continua le jeune homme, sans tenir compte de l'interruption de Liénard ; je ne voudrais faire de mal à personne, à vous moins encore qu'à tout autre... Mais je vous en préviens, et logez-vous bien ceci dans la mémoire : si vous essayez d'entrer dans cette maison, je vous brûle la cervelle !

Et pour prouver que sa menace n'était pas vaine, il tira de sa poche un pistolet, dont il fit résonner la batterie.

— Maintenant, ajouta-t-il, agissez comme vous l'entendrez, mais n'accusez que vous d'un malheur...

— Effroyable ! murmura Liénard, que la peur fit bondir en arrière aussi loin que le permettaient le peu de développement de ses jambes et la rotondité de son abdomen. Il fût tombé, si la main de Lucien ne l'eût retenu.

— Effroyable ! murmurait toujours le petit homme, dont les dents claquaient, et qui tremblait de tous ses membres.

— Allons, rassurez-vous ; je n'en viendrai à cette extrémité que si vous m'y forcez, et vous êtes le maître d'empêcher un malheur.

— Mais au moins, veuillez m'expliquer...

— Rien ! Devinez ce qu'il en est si, toutefois, la curiosité et votre mission vous obligent à faire des conjectures. Devinez, j'y consens, puisque vous ne pouvez acquérir de certitudes par vos yeux ; mais quand bien même vous parviendriez à pénétrer la vérité, je dois vous en prévenir encore : cette vérité, je vous défends de la redire à qui que ce soit, entendez-vous ? et si par malheur vous enfreignez ma défense, soyez sûr que je saurai bien vous retrouver...

— Pour... me... brûler... la cervelle ?... j'entends... balbutia le rentier, mettant entre chacune de ses paroles un assez long intervalle, comme pour donner à son interlocuteur le temps de l'interrompre dans le cas où il n'aurait pas bien compris, lui, Liénard, l'intention du créole ; mais ne voyant point, malgré ses pauses, arriver cette interruption,

comme il était dominé par la frayeur, il se résigna.

— Allons, reprit-il avec un peu plus de calme, il faut bien se dévouer pour ses amis... J'aurai fait ce soir une course inutile... quoique ce soit une chose passablement désagréable que d'aller coucher je ne sais où... Enfin... n'importe! je reviendrai demain.

— Ni demain, ni jamais! dit Lucien d'une voix impérative.

— Ah! bah! fit le petit homme.

— Vous ne comprenez donc pas?

— Si fait, si fait...

— Ainsi, nous nous entendons?...

— Fort bien,

— Merci! merci! s'écria Lucien avec l'accent d'une profonde reconnaissance. Oh! vous ne savez pas quelle joie vous me causez?...

Et il voulut, dans son transport étrange, témoigner à Liénard et la joie que lui causait la promesse de celui-ci, et le regret qu'il éprouvait d'avoir employé un moyen si violent pour l'amener à lui faire promettre le silence, mais le petit homme recula de deux pas.

— Jeune homme, serrez ce pistolet, dit-il, serrez-le donc ! A la bonne heure ! il ne faut pas jouer avec les armes à feu... une imprudence est sitôt faite !

Nos deux personnages n'étaient plus devant la porte où avait eu lieu le début de cette scène tragi-comique.

Tout en parlant, Lucien venait de prendre Liénard sous le bras, et celui-ci se laissait conduire sans savoir où, au hasard, préoccupé qu'il était, et non encore remis des émotions successives qu'il lui avait fallu subir depuis un grand quart d'heure.

— Comme ces créoles ont le sang bouillant ! pensait-il ; mais celui-là, avec son air de Caton, ses manières de sainte nitouche, qui diable se serait douté ...?

En causant, ils avaient tourné le coin de la rue des Vignes. Ils entrèrent dans une espèce de ruelle très-obscure, bordée des deux côtés par des murs de jardins.

— Où sommes-nous ? demanda tout à coup Liénard : c'est à peine si je vois clair à marcher.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? répondit Lucien ; ne suis-je pas avec vous ?

— Ce que cela me fait?... murmura le petit homme à qui la peur revenait.

Mais il n'eut pas le temps de poursuivre son monologue intérieur :

— N'allez pas plus loin, dit tout à coup Lucien en se plaçant devant lui et en le forçant à s'appuyer contre un mur.

— Que voulez-vous de moi? s'écria le rentier au comble de l'épouvante, et pensant à la menace terrible qui bourdonnait encore à ses oreilles; que voulez-vous de moi? Seriez-vous bien capable, infortuné jeune homme?... Et puis, se croyant déjà aux prises avec un adversaire jeune, vigoureux, et qu'il supposait prêt à se porter aux plus terribles extrémités, il eut assez de présence d'esprit pour comprendre qu'il n'y avait qu'un moyen de le désarmer, c'était de s'exécuter soi-même de bonne grâce, et d'employer la douceur.

— Voyons, mon jeune ami, avouez-le; vous avez commis une faute?... dit-il d'un ton de moraliste qui entame son exorde.

— Une faute! repéta Lucien; et qu'en savez-vous?

— Eh! mon Dieu! répondit-il en essayant

de sourire, et réussissant tout juste à faire la plus piteuse des grimaces ; eh ! mon Dieu ! on en fait à tout âge... quand on est jeune surtout... n'est-ce pas, donc ?... Oh ! la jeunesse, c'est terrible... Allons, ne vous fâchez pas... Vous voyez bien que je ne suis pas méchant... je comprends ça... parbleu ! — Liénard donna ici à sa voix une expression qui, avec de la bonne volonté, eût pu passer pour quelque chose approchant de l'abandon, une demi-sorte de gaieté même.

— Parbleu ! si je comprends ça? ajouta-t-il, je m'en souviens comme si c'était d'hier... moi-même, dans mon jeune temps, j'ai été très...

Ici, il s'interrompit, chercha un instant l'épithète que, suivant la supposition qu'il poursuivait, il pouvait convenablement se donner à lui-même; mais son esprit bouleversé ne lui en fournissant aucune, il lâcha le premier mot qui lui vint à l'esprit, et ce mot fut celui-ci : Farceur !...

— Oui, j'ai été très-farceur, répéta-t-il du ton moitié grivois, moitié pudibond, d'un collégien qui jette son bonnet par-dessus les moulins; mais si j'avais eu dans ce temps-là

un bon ami comme je puis être, par exemple... poursuivit-il.

— A quoi bon tout ce bavardage? dit Lucien; écoutez-moi plutôt.

— Laissez-moi donc achever ; vous n'aurez peut-être pas à vous en repentir ; si j'avais eu...

Le petit homme fit une nouvelle pause ; la sécurité lui revint un moment, car il entendit le pas mesuré d'une patrouille qui semblait venir de ce côté. Lucien prêta l'oreille avec moins de plaisir sans doute, car son compagnon le sentit tressaillir. Liénard se crut sauvé, mais peut-être que la ronde nocturne eut peur de s'engager dans l'obscurité de la ruelle où le petit homme s'ingéniait à détourner le coup qui, suivant lui, le menaçait; car elle passa outre, et l'ami intime de Dubreuil se retrouva seul à seul dans l'ombre avec son terrible vis-à-vis.

— Je vous disais donc, reprit-il avec un gémissement de résignation, que, si dans ma jeunesse, j'avais eu un bon ami comme moi, j'aurais été le voir, et je lui aurais dit : « Mon vieil ami, j'ai joué, j'ai des dettes, j'ai des créanciers ; fais-moi le plaisir de me tirer de

là, donne-moi de l'argent. » Et je connais Liénard ; il est bon, Liénard ! avec ça qu'il est très-riche, Liénard ; sans qu'on ait besoin d'user de violence avec lui, il est tout prêt, certainement, vous pouvez m'en croire, il est tout prêt à...

— Voulez-vous bien vous taire !... répliqua avec impatience le créole qui, pendant cette longue tirade burlesque, avait paru surtout occupé à mesurer de l'œil, malgré l'obscurité, la hauteur du mur au bas duquel ils se trouvaient, examen que n'avait pu remarquer le rentier désolé, tout occupé, lui, du soin de sauver ses jours.

— Mais je vous jure que je ne vous trompe pas... répéta-t-il, je suis réellement prêt...

— Vous êtes fou !

— Jeune homme, ne m'insultez pas !... Et il tenta de se débarrasser de l'étreinte de Lucien, qui, d'un bras ferme, le maintenait cloué à la même place.

— Vous insulter, mon cher monsieur Liénard ? je n'y songe pas, au contraire. Voyons, j'ai, il est vrai, un service à vous demander, mais celui-là ne doit pas vous effrayer d'a-

vance ; je n'en veux ni à vos jours, ni à votre bourse.

— A quoi donc ? — Liénard respira plus à l'aise.

— Vous avez les épaules solides ?

— Ordinairement, oui, je m'en flatte, mais je vous avoue franchement que, pour aujourd'hui, mes jambes tremblent un peu... D'ailleurs, je ne comprends pas bien...

— N'importe, appuyez vous-là, contre ce mur, et faites-moi la courte échelle.

—Comment ! vous voulez?... et c'est là tout? Ah ! — Liénard poussa un long soupir de satisfaction. — Mais pourquoi diable ne me le disiez-vous pas plus tôt? Vous avez commis là... une plaisanterie, passez-moi le mot, qui allait au delà des bornes.

— Il y a un quart d'heure, au moins, que vous sauriez ce que j'attendais de votre complaisance, si vous m'eussiez laissé le temps de placer un mot. Vous consentez donc ?

— Quoique ce soit une posture peu digne d'un homme de mon âge et de mon caractère, puisque vous le voulez... Mais attendez que je m'essuie le front.

— Vous avez chaud ?

— Oui, je suis... tout en nage. — Et il épongea la sueur glaciale qui lui inondait le visage.

En un instant, Lucien fut au haut de la muraille. — Au revoir, mon jeune ami, lui cria Liénard, je m'en vais.

— Non pas, répondit Lucien; restez là, il le faut pour que je puisse redescendre.

— Au moins, ne soyez pas longtemps...

Au grand déplaisir du rentier, Lucien disparut.

# LE PÈRE DE L'ENFANT.

## XVI.

Tout autre que le créole n'eût pu s'empêcher de rire de l'accent piteux qui accompagna la recommandation du trembleur ; mais lui, en ce moment, comme pendant toute la scène précédente, en ce moment surtout, semblait en proie à une agitation intérieure qui excluait toute autre idée que celle qui l'obsédait ; idée douloureuse, ardente et impitoyablement fixe. Lucien était déjà loin, que Liénard, le nez en l'air, la tête abasour-

die de ce qui venait de se passer, le suppliait encore.

Après avoir sauté dans le jardin, élevé de beaucoup au-dessus du niveau de la ruelle, comme il n'avait éprouvé dans sa chute qu'une espèce d'étonnement produit seulement par l'effet de l'obscurité, qui ne lui avait pas permis de calculer la distance, Lucien traversa le jardin, et marcha d'un pas agile, mais avec une précaution extrême et comme un voleur qui craint d'être surpris, vers un rez-de-chaussée d'où un faible rayon de lumière glissait à travers les interstices d'une persienne soigneusement fermée. Arrivé là, il se blottit auprès de la fenêtre dans l'angle formé à cet endroit par la maison et le mur de clôture qu'il venait de franchir.

Alors se baissant, presque à genoux sous la fenêtre, ne vivant que par l'ouïe et le regard, interrogeant avec anxiété chaque échappée de lumière, recueillant dans son cœur brisé chacun des sons qui, du fond de l'appartement, arrivaient jusqu'à lui, témoin qui ne voit pas, qui n'entend qu'à peine, il écoutait cependant et cherchait à plonger un œil impatient dans cette chambre où semblait se jouer sa vie.

Mais si rien de distinct ne frappait sa vue, si des bruits confus parvenaient seuls à son oreille, il devinait :

— Elle est là qui souffre, se disait-il ; pauvre Nathalie ! Si elle en meurt, je me tuerai !

Et sa main allait chercher la crosse de son pistolet qu'il serrait alors convulsivement contre sa poitrine.

Il comprenait si bien les horribles souffrances de la patiente, il se mettait si bien de moitié dans des angoisses qu'il ne lui était permis ni de consoler par ses paroles, ni même d'adoucir par sa présence, que de temps en temps le bruit sourd de sa respiration, qu'il essayait de comprimer, lui révélait, bien mieux que le témoignage de ses sens, le cri de douleur étouffé par celle qui allait être mère. Alors, il s'attachait de ses doigts crispés aux barreaux de la persienne, et se faisait effort néanmoins pour ne pas les briser. Si, dans ce moment-là, si on eût pu voir Lucien, on eût reculé d'effroi à l'aspect de ce malheureux, ou plutôt on se fût senti ému d'une profonde pitié : il était d'une pâleur livide, et il y avait une torture imprimée sur chacun de ses traits

convulsés ; tous les muscles de sa face répétaient par contre-coup les contractions nerveuses du visage de Nathalie, près de laquelle il n'était pas cependant, et à qui, de loin, il semblait dire : « Du courage ! »

Oui, pauvre mère ! du courage !

Mais du moins, la patiente ne manquait d'aucun des secours que réclamait son état. Lucien croyait voir, il voyait, tant son âme s'élançait avec impétuosité dans cet appartement, il voyait madame Dubreuil s'empressant autour de sa fille, tandis qu'une autre femme surveillait attentivement les progrès du drame terrible, où deux existences se trouvaient en jeu.

Mais il voyait aussi Nathalie, torturée par la souffrance, et s'armant d'une force de volonté surhumaine contre l'impérieuse nécessité d'appeler les cris et les sanglots à son aide ; il assistait au spectacle de cette douleur qui était un remords, de cette douleur qui eût voulu se cacher, se faire muette ; et à la vue de tant de tortures subies avec la résignation d'un ange qui aurait mérité de souffrir, Lucien se tordait de rage et de désespoir.

Enfin, il crut entendre, il entendit réellement le faible cri d'un enfant, et sa poitrine se dilata, délivrée du poids énorme qui l'oppressait. Il sentit alors tout son être possédé de l'irrésistible besoin de répondre à la voix de celui qui lui devait la vie ; un cri de joie et d'amour fut près de s'élancer de son cœur à ses lèvres, mais c'eût été se trahir, trahir aussi peut-être le secret qui n'appartenait pas à lui seul ; et pour retenir l'élan impétueux de l'orgueil paternel, il appuya violemment sa main contre sa bouche, mais cela ne suffisait pas encore : il mordit cette main jusqu'au sang !

Puis, il chercha à voir encore une fois dans la chambre, mais il ne put y réussir : il pleurait trop pour cela. Pourtant il essaya de sécher ses yeux ; mais au moment où il essuyait les larmes qui troublaient sa vue, on tira de l'intérieur un épais rideau sur la fenêtre ; alors, ce ne furent plus que des ombres mal accusées qui passèrent devant lui.

Lucien à qui le cœur battait à coups pressés, Lucien, dont la tête était perdue, se demanda s'il se montrerait ou s'il fuirait ; mais le bruit d'une porte que l'on ouvrait, s'étant

fait entendre, du premier mouvement il alla se tapir derrière une charmille. Un instant de réflexion suffit pour lui démontrer qu'il y aurait trop d'imprudence à vouloir en apprendre davantage pour le moment. Il prit son parti, retraversa le jardin, revint au mur qu'il franchit de nouveau, et derrière lequel il trouva à la même place l'ami Liénard, qui l'attendait en mordillant le bout de sa canne à pomme d'or, et qui se répétait pour la millième fois peut-être :

— Que diable est-il allé faire là dedans?... je m'y perds.

— Eh bien ! avez-vous vu ces dames? demanda-t-il à Lucien, qui, l'ayant repris sous le bras, l'entraînait rapidement.

— Que vous importe?

— Ah! à la fin, mon jeune ami, vous êtes trop discret... mais j'en sais plus que vous ne croyez...

— Comment cela ? dit vivement le créole, qui tremblait que tout ne fût découvert.

— Vous pensiez peut-être, reprit l'ami de Dubreuil, que la frayeur et l'obscurité m'avaient totalement désorienté; pas du tout...

pendant votre absence, je vous ai espionné... le mot est lâché... tant pis pour vous !

— Et comment? Serait-ce en suivant le même chemin que moi ?...

— Par exemple ! pas si extravagant ; je me suis contenté de longer la muraille, et je suis arrivé devant la porte de madame Dubreuil; ce qui m'a fait reconnaître ce que je soupçonnais déjà, c'est-à-dire, que le jardin où vous vous êtes élancé, grâce à mes épaules, n'est autre que celui de la maison de ma respectable amie.

Puis, sans s'apercevoir que les conjectures donnaient un démenti formel à cette épithète de respectable qu'il venait de joindre au nom de madame Dubreuil, il ajouta d'un petit air malin :

— Ah çà ! jeune homme, me direz-vous si c'est pour la mère ou pour la fille ?

— Libre à vous de découvrir la vérité, si vous le pouvez, répondit le créole; mais souvenez-vous bien que ce secret doit mourir avec vous.

— C'est juste... on se doit à ses amis.

Durant le reste de la route, c'est-à-dire jusqu'à Paris, Lucien demeura silencieux;

quant à Liénard, il ne cessa de se plaindre.

— Jeune homme, disait-il, vous avez de grands reproches à vous adresser; d'abord, vous me faites faire là deux courses fort disgracieuses, passez-moi le mot, sans compter ma faction au pied de ce maudit mur, dans cette maudite ruelle; ensuite, songez à la responsabilité qui pèse sur votre tête, si je ne trouve pas un bon hôtel ce soir, si je dors mal cette nuit, ou même si je ne dors pas du tout, car il est bien possible, vu l'heure avancée, que je sois contraint de coucher à la belle étoile, ou dans un corps de garde...

Lorsqu'ils furent arrivés sur la place Louis XV, Lucien souhaita le bonsoir à Liénard, et le quitta.

— Voilà bien comme font les jeunes gens, se dit alors avec amertume l'infortuné rentier; quand ils n'ont plus besoin de nous, ils nous abandonnent. Il me semble que de mon temps nous n'étions pas ainsi; moi surtout je n'aurais jamais agi de la sorte avec un ami dans l'embarras... Heureusement que j'ai encore sur moi mon passe-port; je sais lire, grâce à Dieu, et ce n'est sans doute pas par manière de vaine formule qu'on a fait imprimer sur

les passe-ports : Vous accorderez au voyageur aide et protection en cas de besoin. Or, je suis justement dans ce cas-là ce soir... cette nuit, je veux dire.

Ce malheur de coucher à la belle étoile ou de ne pas dormir du tout, malheur si fort redouté par Liénard, ne se réalisa pas : grâce au Ciel et grâce à son argent, le petit homme trouva bon gîte pour cette nuit, et ne fit qu'un somme jusqu'au lendemain, en depit des émotions terrifiantes de la soirée ; mais le sommeil ne lui enleva pas la mémoire : à son réveil, il se rappela sa mauvaise rencontre de la rue des Vignes, le serment qu'on avait exigé de lui, la menace qui bourdonnait encore à ses oreilles, et il se garda bien, ainsi que Lucien le lui avait défendu, de retourner à Passy.

Cependant, comme il ne voulait pas être venu pour rien dans la patrie d'adoption de toutes les belles choses qui se voient, de toutes les grandes choses qu'on écrit, de toutes les bonnes choses qui se mangent, il voulut tout voir, se garda bien de tout lire, mais il eut le bon esprit de manger de tout ; en un mot, il mena joyeuse vie huit jours durant ; après

quoi, ses économies de temps étant dépensées, Liénard, fidèle à ses amis, retourna à Rouen.

Grand fut son embarras, lorsque, se trouvant en face de Dubreuil, il lui fallut rendre compte de sa mission au père, impatient d'avoir des nouvelles certaines de sa fille. Il n'y avait, pour Liénard, qu'un moyen de sortir de ce mauvais pas : c'était le mensonge; il mentit.

— Ces dames vont très-bien, dit-il à Dubreuil; admirablement bien!

— Mais Nathalie? demanda le négociant; tu ne me parles pas de cette chère enfant!

— Nathalie? elle est superbe de santé, mon cher ami; et grosse et grasse que ça fait plaisir à voir. Le voyage et le séjour de Passy lui ont été on ne peut plus favorables. Tu ne la reconnaîtras pas. On jouit d'un très-bon air à Passy; je t'assure que c'est un pays délicieux. Je suis enchanté d'avoir fait connaissance avec lui; pour un rien, j'y retournerais.

— Et pas de lettre de ma fille? poursuivit Dubreuil d'un ton chagrin.

— Ah bien oui! des lettres! reprit vivement Liénard, à quoi bon écrire, puisque je

me suis chargé de tous leurs compliments pour toi ? d'ailleurs, elles vont revenir sous peu de jours.

— Cependant on aurait pu m'écrire, ne fût-ce qu'un mot ; cela m'aurait rassuré du moins, car voilà bien longtemps que je n'ai vu ma fille.

— Elles vont revenir, te dis-je, elles veulent te surprendre. C'est cela, mon ami, répéta-t-il, enchanté de trouver si facilement réponse à tout. Ces dames veulent te surprendre, et voilà pourquoi elles n'écrivent pas.

Cela dit, l'ami intime se hâta de s'éloigner pour éviter de nouvelles questions, et de la place Saint-Nicolas, il alla s'installer chez un ami qui l'attendait.

D'heure en heure, Dubreuil, tout entier à l'espérance du prochain retour annoncé par Liénard, croyait toucher au moment bienheureux où il embrasserait sa chère Nathalie après une si longue absence... Mais les jours se passaient et la jeune malade ne revenait pas.

Enfin, un jour, au lieu de voir arriver sa femme et sa fille, il reçut une lettre de cette dernière, lettre qui lui rendit toutes ses crain-

tes, lettre dont l'écriture tremblée, dont les caractères mal formés témoignaient assez qu'une main de malade l'avait écrite; on eût dit qu'un mouvement fiévreux avait conduit la plume. Nathalie annonçait à son père qu'elle ne pourrait être de retour à Rouen avant six semaines.

A la lecture de cette lettre, un soupçon, dont lui-même ne se rendait pas bien compte, s'empara de l'esprit de Dubreuil. Il éprouva un violent accès de colère contre Liénard, qui sans doute l'avait trompé, et le rentier fut heureux de ne pas se trouver là, car son ami lui aurait demandé raison de ce mensonge, de façon à l'en faire repentir. Puis Dubreuil, ne résistant plus à son désir de tout voir par lui-même, Dubreuil, prompt à s'alarmer, oublia l'état de ses affaires, et se dit d'un ton résolu :

— Malade encore! six semaines sans la voir! et Liénard qui me disait tout le contraire! Ah! on me cache quelque chose! Demain, je saurai tout!

Lucien ne s'était pas borné, comme on le pense bien, à la visite nocturne dont nous avons parlé précédemment.

Le lendemain de la rencontre dans la rue des Vignes, et cette fois sans le secours de l'ami Liénard qui était beaucoup trop soumis aux ordres qu'il avait reçus du créole pour revenir de nouveau lui prêter l'aide de ses épaules, le lendemain, et quelques jours encore, Lucien pénétra aux approches de la nuit dans le jardin de madame Dubreuil par le mur de la petite ruelle ; et de cette fenêtre dont la persienne ne se trouvait pas toujours exactement fermée, il put se convaincre que nul danger ne menaçait plus l'existence de sa chère Nathalie. Mais ce n'était plus seulement pour elle qu'il venait ainsi furtivement et qu'il se tenait pendant des heures entières aux aguets, aux écoutes ; c'était aussi pour son enfant ; car il voulait le voir, du moins, s'il lui était défendu de le serrer dans ses bras, sur son cœur. Il avait besoin d'entendre la faible voix de cette pauvre créature, qu'il aimait de tout l'amour ardent et sacré d'un père, cet enfant que la loi sociale lui interdisait de regarder autrement que comme un étranger. Mais ce bonheur qu'il venait guetter et saisir au passage, ce bonheur d'un instant, cherché dans l'ombre, en cachette, comme une

chose honteuse, lui fut même bientôt refusé : dès le troisième jour, l'enfant avait disparu.

Lucien n'avait pas prévu que la prudence ferait un devoir à la mère attentive d'éloigner la preuve vivante de la faute de Nathalie. Absorbé tout entier dans cette joie, cruelle pourtant, et source d'incessantes tortures, qu'il devait à son titre de père, il n'avait songé à rien si ce n'est qu'il était père, qu'il avait un enfant, et que c'est bon de voir son enfant, fût-ce même à la dérobée et rien qu'une heure dans un jour.

Combien cela pouvait-il durer? il ne se l'était pas même demandé.

Cependant son enfant n'était plus là! on le lui avait pris; mais qu'en avait-on fait?

Le premier mouvement du créole fut d'aller demander compte à Albertine de cet enlèvement qui le mettait au désespoir; mais il comprit que c'était une démarche audacieuse et inutile, car, à coup sûr, madame Dubreuil ne lui dirait ni le lieu où elle avait placé l'enfant, ni par quels moyens il pourrait espérer de le retrouver. Peut-être, au contraire, avertie de la présence de Lucien à Passy, le cacherait-elle encore mieux et le

soustrairait-elle avec plus de soin à toutes les recherches ?

Il était donc à la fois plus prudent de ne pas se montrer, et plus habile de recourir à la ruse; aussi Lucien, s'armant de patience et d'une force de volonté qui devait surmonter tous les obstacles, finit par se dire :

— Je trouverai mon enfant !

Il le trouva en effet.

A force d'adresse, de peines et de persévérance, il parvint à savoir que, dans la nuit du second au troisième jour, la petite porte de la rue des Vignes s'était ouverte devant une paysanne venue du village d'Auteuil, et qu'une heure après environ, cette femme était sortie de la maison, tenant sur ses bras un fardeau dont elle semblait avoir le plus grand soin. C'en fut assez; et le jeune homme se dit alors :

— Je verrai mon enfant, je l'embrasserai !...

Quelques heures après, il arrivait à Auteuil, chez la nourrice, le cœur palpitant, la joie dans l'âme, pensant bien qu'il ne lui serait pas difficile d'acheter le silence de cette femme, et bénissant le Ciel qui, l'ayant pris en pitié, semblait avoir amené là son enfant,

tout exprès pour qu'il pût le voir plus sûrement, plus longuement, et être heureux enfin à son aise et sans crainte. Mais cette espérance encore devait être trompée.

Il arrivait, disons-nous, le cœur palpitant, la joie dans l'âme, mais à deux pas de la porte, que d'avance il voyait s'ouvrir sans obstacle devant lui, il rencontra Albertine qui sortait de chez la nourrice. Lucien voulut fuir, la mère de Nathalie le retint, et, surprise, comme lui, de cette rencontre inattendue, mais puisant dans ses devoirs de mère la force d'en finir sur-le-champ avec une persistance qui pouvait devenir dangereuse :

— Qu'osez-vous venir faire ici ? lui demanda-t-elle d'une voix sévère.

— Je ne voulais qu'embrasser mon enfant, répondit-il. Et en même temps, il releva la tête qu'il avait tenue baissée jusqu'alors, et adressa à la mère irritée un regard plein de repentir et d'ardente prière.

— Je ne devrais pas le permettre, dit-elle, attendrie et prête à céder.

— Oh ! ayez pitié de moi, madame, ne me refusez pas, je vous en supplie !

— Eh bien ! soit, monsieur, embrassez votre fils.

— Un fils ! s'écria-t-il. Oh ! dites-moi qu'il se nommera aussi Lucien... dites-moi que sa mère ne m'a pas maudit.

— Vous allez embrasser votre fils, j'y consens, reprit madame Dubreuil d'une voix plus émue que sévère, mais à une condition, c'est que vous ne reparaîtrez plus ici ; c'est que vous partirez, c'est que vous retournerez à la Martinique, et que nous n'entendrons plus parler de vous. Par le droit que j'ai acquis sur vous, je l'exige !

— Je partirai, madame, répliqua-t-il, vaincu par l'ascendant irrésistible de cette mère outragée par lui, par lui réduite à une vie misérable et désespérée ; oui, je partirai, puisqu'il faut mon exil pour vous prouver mes remords et assurer votre repos ; mais, dites du moins à Nathalie... à votre fille, que comme elle, plus qu'elle peut-être, j'aime notre enfant, et que cet amour n'aura de terme que la fin de mon existence.

— Je ne m'engage pas à redire cela, monsieur, répondit Albertine : Nathalie, ma coupable et malheureuse fille, doit oublier que

vous êtes au monde, et si vous aviez dans le cœur un peu de cette pitié que vous me conjuriez à l'instant d'avoir pour vous-même, vous ne l'exposeriez pas à une rencontre qui la tuerait.

En parlant ainsi, Albertine avait entraîné Lucien dans la maison. La nourrice fut éloignée sous un vague prétexte, et le malheureux père put embrasser son fils pour la première fois, pour la dernière fois aussi peut-être.

Après cette visite, que madame Dubreuil n'avait abrégée qu'à regret, touchée qu'elle était de la douleur du jeune créole, douleur qu'elle ne comprenait que trop bien, quand ils furent près de se séparer, elle lui dit :

— J'ai votre parole, monsieur, n'oubliez pas que j'y dois, que j'y veux compter.

— Mon désespoir doit assez vous prouver, madame, que j'ai résolu de la tenir.

— Sur votre honneur, je ne vous reverrai pas à Passy ?

— Sur mon honneur! répéta-t-il en étouffant un sanglot.

— Dès ce soir vous partirez?

— Dès ce soir, répéta-t-il encore, le cœur brisé.

En effet, une fois cette résolution prise, il ne voulut pas retarder plus longtemps l'exécution de sa promesse solennelle.

Le surlendemain, Lucien était au Havre, où il s'embarqua sur le premier navire qui faisait voile pour les Antilles.

# PIERRETTE.

## XVII.

Dubreuil, on ne l'a sans doute pas oublié, Dubreuil avait dit: « Demain je saurai tout! » Le matin de ce jour, où le père cédant à son inquiétude devait venir de Rouen à Passy, pour avoir enfin l'explication de la longue absence de Nathalie et savoir ce qu'il en était réellement de la santé toujours chancelante de sa fille, le matin même de ce jour, Albertine reçut une lettre assez volumineuse, tim-

brée de Poitiers, et dont, au premier abord, elle ne reconnut pas l'écriture.

Ouvrir précipitamment cette lettre, courir à la signature, et lire avec une surprise mêlée d'effroi, le nom d'Édouard Monville, au bas du dernier feuillet, tout cela fut pour elle l'affaire d'un moment.

La lettre faillit lui tomber des mains.

Que pouvait-il avoir à lui dire après neuf années de silence, cet Édouard Monville qui autrefois lui avait généreusement écrit : « Je sais que vous ne pouvez plus venir, ne venez plus ; » — mais qui avait ajouté : — « Je ne vous rends pas votre parole ! » Venait-il, après un si long temps, réclamer l'exécution d'une promesse qui avait déjà fait couler tant de larmes à la femme du négociant? était-ce pour lui rappeler les termes du marché qu'elle avait consenti par un mouvement de générosité pour son mari, était-ce pour cela qu'Édouard lui écrivait aujourd'hui? Elle resta pétrifiée et de surprise et de stupeur.

L'épouvante de madame Dubreuil durait encore, lorsque son regard tomba sur un papier qui s'était échappé de la lettre, au moment sans doute où elle l'avait ouverte

avec un mouvement convulsif : elle ramassa ce papier, et elle reconnut cette funeste lettre de change, la preuve du faux qui avait coûté à Dubreuil sa réputation d'honnête aux yeux d'Albertine, à Albertine la confiance de son mari. Elle tenait enfin en sa puissance ce témoignage irrécusable d'une faute de jeunesse, qui, bien des années après qu'elle avait été commise, devait anéantir le bonheur d'un ménage. Arme fatale aux mains d'Édouard Monville, c'était presque un miracle qu'un homme tel que lui ne s'en fût pas servi quand il s'était vu contraint de renoncer désormais à l'espérance de recevoir mystérieusement chez lui celle qu'il avait tant aimée. Arme inutile enfin, aux mains de l'épouse outragée; car, si depuis la scène cruelle qui s'était passée autrefois entre elle et son mari, Albertine n'avait rien tenté pour sa justification, c'est, nous l'avons déjà dit, que pour se justifier il ne fallait rien moins qu'adresser au coupable ce mot terrible : Faussaire! et cela répugnait à la générosité de son âme. Elle aima mieux souffrir que de répondre à une accusation injuste par un reproche qui eût été une humiliation pour le père de son

enfant. C'est aussi, disons-le encore, parce que la blessure fut d'abord trop profonde pour guérir facilement, et ensuite, parce que Dubreuil, l'unique artisan de leur malheur commun, ne fit aucun effort pour cicatriser cette blessure longtemps saignante. La pauvre et innocente femme attendit, pour parler, que l'amour revînt entre elle et Dubreuil.

Si une heure d'abandon avait pu sonner pour eux, si l'époux, fatigué lui-même de son injuste jalousie et de ses grossières brutalités, avait seulement, non pas exprimé, mais témoigné par des manières plus douces son repentir, son retour à de meilleurs sentiments, nul doute qu'Albertine n'eût jeté un voile sur ses propres souffrances, et que, tout en épargnant, autant que possible, la susceptibilité du coupable, elle ne lui eût expliqué le motif si louable de sa conduite passée. Mais Albertine avait attendu vainement que son amour d'autrefois, que son amitié, que sa confiance se ravivassent; tout cela s'était éteint faute d'aliment. A force de déceptions subies, d'offenses reçues, d'attente inutile, elle en était venue presque à regarder Dubreuil comme un étranger, depuis,

surtout, qu'il avait si bien voulu qu'elle ne fût pour lui qu'une étrangère dans la maison conjugale; car, faut-il la dire, cette triste vérité? on s'habitue en ménage à ne plus être aimé, on en vient même à ne plus se souvenir de son amour d'autrefois, et alors, qui donc allége le poids de cette chaîne indéliable et souvent si lourde à porter qu'on appelle le mariage?

Néanmoins, ce fut avec un sentiment de bonheur tel qu'elle n'en avait pas éprouvé depuis bien longtemps, qu'Albertine, à l'aspect de cette lettre de change, comprit qu'Édouard Monville lui rendait enfin, avec le repos, la possibilité de rentrer dans ses droits d'épouse.

Avide de connaître et l'étendue et les motifs de cette restitution tant désirée, implorée tant de fois et refusée toujours, madame Dubreuil, priant Dieu de ne pas briser l'espérance qui venait lui sourire et s'armant aussi de courage contre une nouvelle souffrance, comme si l'habitude du malheur lui eût rendu presque impossible la pensée d'une joie sans mélange; Albertine, impatiente donc, mais redoutant aussi d'apprendre son

sort, reprit la lettre de Monville d'une main tremblante et la lut jusqu'au dernier mot sans s'arrêter, si ce n'est pour jeter çà et là quelque brève exclamation de surprise.

Cette longue lettre était ainsi conçue :

« J'ai le droit de vous écrire, madame : je suis marié !

« Pardonnez-moi, car j'ai été cruel envers vous ; j'aurais dû sentir que ce n'était pas à moi de vous punir des torts d'un autre, quelque grands que fussent ces torts, et quelque juste et naturel qu'en eût été le châtiment.

« Pardonnez-moi, car je n'ai eu ni assez de courage pour vous voir souffrir de près de l'injuste jalousie de votre époux, ni assez de générosité pour vous rendre, en m'éloignant, cette preuve de son crime que vous aviez sollicitée, et qui pouvait confondre une accusation que vous auriez dû repousser, vous, innocente et pure ; une accusation sous laquelle vous avez préféré vous courber par l'effort presque surhumain d'un dévouement que j'ai admiré sans doute, mais que je n'ai pas eu la force d'imiter.

« Oui, madame, vous avez été bonne et

sublime au point d'accepter le rôle de coupable, alors que votre accusateur eût dû embrasser vos genoux et bénir votre silence ; et moi, qui savais cela, je ne me suis pas élevé à la hauteur de votre sacrifice, je ne suis pas sorti de ce bas et lâche égoïsme auquel, vous n'avez pas besoin de me le dire, je chercherais en vain une excuse dans mon malheur. Loin de là, j'ai craint, vous l'avouerai-je? de céder à un bon mouvement de mon cœur, et, sous le coup de cette crainte, que j'avais de moi-même, combattu par cette passion que le temps même n'avait pas vaincue, je suis parti sans vous prévenir, sans vous laisser au moins la consolation de me savoir absent, sans vous faire dire : Je pars, ne craignez rien de moi. Cela eût été noble et digne, cela eût été mon devoir ; mais non ; vous l'avouerai-je ? je goûtais je ne sais quelle cruelle satisfaction à emporter avec moi la certitude que vous restiez sous la terreur incessante de mes menaces.

« Il faut bien que je jette mon cœur à nu devant vous, et si je ne parviens à justifier ma conduite, j'espère, du moins, qu'en vous l'expliquant avec franchise, j'obtiendrai de

votre indulgence ce pardon que j'ai osé vous demander en commençant cette lettre.

« Encore une fois, madame, pardonnez-moi !

« J'ai donc quitté Rouen peu de temps après le rendez-vous où vous étiez venue, non par pitié pour mon amour, mais par dévouement pour celui dont il m'était si facile de détruire la réputation ; par dévouement, je le répète, pour cet époux qui vous a méconnue, et dont un mot de ma bouche nous eût si bien vengés vous et moi ; mais ce mot, je ne l'ai pas prononcé, parce que vous vous taisiez vous-même, parce qu'il m'a semblé que ce que vous ne faisiez pas, je n'avais pas le droit de le faire.

« Offensée comme moi, plus cruellement que moi sans doute, vous avez gardé le silence ; je me suis tu, non pour votre mari, mais pour vous.

« Oh ! je ne cherche point à me faire un mérite de ma réserve, elle me fut encore suggérée par l'égoïsme : je vous aimais ; cet amour, quoique sans espoir, était ma seule joie : ceci explique tout.

« Les premiers mots de ma lettre ont dû

vous étonner, madame ; vous à qui je viens encore de parler d'amour. Oui, cet amour existe ; il durera autant que ma vie, et cependant je suis marié !

« Vous savez déjà que ce n'est point un sentiment de cette nature, qui a pu remplacer dans mon cœur la vraie et impérissable passion, cette passion de mes jeunes années, dont vous étiez l'objet. Ce n'est pas non plus, croyez-le bien, le désir d'une alliance brillante qui m'a fait renoncer à mon serment de consacrer à vous seule, de loin comme de près, un culte fidèle et exclusif; non, ce n'est pas cela.

« Écoutez-moi, madame, et qu'il me soit permis de prolonger cet entretien, le dernier que vous aurez à subir avec moi. D'ailleurs, ces souvenirs que malgré moi je retrouve encore dans mon âme, ces souvenirs qui vous offensent ne reviendront plus se placer sous ma plume, rassurez-vous : c'est d'une autre que j'ai à vous parler maintenant.

« Après avoir voyagé pendant plusieurs années, inquiet et tourmenté, ne trouvant nulle part le repos que je cherchais et qui n'était pas en moi, j'allai un jour de Niort à

Poitiers. Il est inutile, et il me serait impossible de vous dire ce qui m'avait conduit dans cette partie de la France, si ce n'est ce même besoin incessant de changer de place qui me poursuivait toujours et partout. J'avais quitté la voiture publique à une lieue environ en deçà de la petite ville de Lusignan, et je marchais à pied le long des sentiers qui bordent la grande route, fort peu soucieux, je vous assure, d'admirer le paysage et les points de vue, très-remarquables du reste, qu'on rencontre pour ainsi dire à chaque pas en cet endroit. Mais je respirais plus à l'aise et j'essayais d'user ma pensée par la fatigue du corps.

« Il y avait une demi-heure que je marchais ainsi, lorsqu'en tournant les yeux du côté de la route dont je craignais de m'écarter, j'aperçus, au détour d'un sentier, un spectacle étrange, et qui me frappa tout d'abord, comme si la révélation d'une misère morale, en dehors de toute loi commune, me fût arrivée par l'aspect de la misère physique, matérielle que je voyais là, à quelques pas de moi.

« Dans un fossé, une jeune fille de seize ou

dix-sept ans, plutôt accroupie qu'assise, tenait dans ses bras un tout petit enfant avec lequel elle semblait jouer. Il y avait dans ce groupe, cependant fort naturel, quelque chose de triste, d'effrayant même.

« La jeune fille qui tenait l'enfant, tantôt le dressait sur ses genoux, tantôt le balançait en élevant les bras, et l'agitait par secousses convulsives ; puis elle l'embrassait, le serrait à l'étouffer ; et tout cela était accompagné d'un rire saccadé, ou bien d'un de ces airs monotones des campagnes du Poitou, qu'elle chantait avec l'accent traînant, particulier aux habitants de ce pays. Quand elle avait fini de rire et de chanter, elle recommençait ses jeux, ses mouvements brusques et rapides, ses étreintes furieuses qui me faisaient trembler pour la pauvre petite créature.

« Je m'approchai avec l'intention de retirer l'enfant de ces mains dangereuses, quand, à un cri poussé par le petit, je vis la jeune fille s'apaiser tout à coup, le poser doucement sur ses genoux, soulever un coin du mouchoir qui lui couvrait le sein, et, muette, sérieuse, une main passée sous la tête de l'enfant qu'elle allaitait, elle le berça avec amour, le couva

du regard, ainsi qu'aurait fait une bonne et tendre mère.

« Je restai stupéfait, ému plus que je ne saurais dire. C'est alors seulement que j'examinai avec un surcroît d'attention les pauvres vêtements de ces deux malheureux, que Dieu envoyait sur ma route comme pour me dire de les protéger. Ce fut, non pas la pauvreté, mais la bizarrerie de leur costume qui excita en moi une incroyable pitié : l'enfant était à peu près nu, enveloppé seulement d'un morceau de vieille couverture de laine qui ne faisait qu'à peine le tour de son petit corps; la jeune fille avait les jambes et les bras nus, elle portait un jupon de couleur sombre, rapiécé en dix endroits avec des morceaux d'étoffe ou de toile grossière et un fichu de gaze rose flottait sur ses épaules. Je vins m'asseoir au bord du fossé, un peu au-dessus d'elle.

« La pauvresse se retourna, elle leva vers moi ses beaux yeux noirs, me sourit d'un air d'intelligence, elle me sourit longtemps même, on eût dit qu'elle voulait me faire admirer ses dents blanches; ensuite elle me fit un petit signe de tête amical, comme si nous étions de

vieilles connaissances, et puis cette malheureuse créature me dit :

« Eh bien! et mon petit liard donc?

« Après, elle se mit à rire de toutes ses forces : la pauvre fille était idiote.

— « A qui appartient ce bel enfant? lui demandai-je.

— « A moi! il est à moi et puis à lui... parce que, voyez-vous, répondit-elle, on a beau dire, on a beau me jeter des pierres, ce n'est pas vrai; l'autre, le vieux Bertrand... Vous savez?... il n'est pas mon père!

« J'eus l'air de comprendre ce qu'elle me disait, afin de l'encourager à s'expliquer plus clairement; et, à travers ses réponses décousues, tout ce que je pus deviner, c'est que Pierrette, ainsi se nomme ma pauvre idiote, c'est que Pierrette, dis-je, envoyée par ses parents pour mendier son pain sur les grandes routes, avait rencontré, loin de son village, un mendiant vieux, infirme, débauché, et que c'était à l'union de leur double misère que son enfant devait le jour. Ce récit dura longtemps, car, à chaque instant, Pierrette s'interrompait, soit pour recommencer ses rires éclatants, soit pour reprendre sa chan-

son, et toujours, à la fin de chacune de ses phrases entrecoupées de ce rire et de ce chant qui me faisaient mal, elle me répétait son refrain lamentable :

« Non, ce n'est pas mon père !

« Et quand je fus au bout de mes questions :

— « Il est à l'hôpital, Bertrand, me dit-elle; venez voir, venez voir, comme il est laid, comme il est vieux et malade ; mais, ne dites pas qu'il est mon père, les autres vous croiraient... et je serais encore battue ; ce n'est pas vrai. Il n'est pas mon père : il est mon amant !

« Puis, elle se remit à rire, et répéta encore :

— « Venez voir ! venez voir !

« Je la suivis. Elle marchait, ou plutôt elle courait en avant, pressée, on l'eût dit, de me montrer cet homme, comme si la vue seule de ce vieillard avait dû me prouver ce que je croyais déjà : qu'il n'était pas son père. Je la suivais donc, mais laissant entre elle et moi une assez grande distance, lorsqu'à l'entrée de la ville, je la vis tout à coup assiégée par une troupe bruyante d'enfants,

qui sortaient de l'école : les petits vauriens l'entouraient, la poussaient, se la renvoyaient les uns aux autres, en hurlant autour d'elle : « Eh, l'idiote! eh, la folle! » Et ils l'accablaient d'injures, qui toutes faisaient allusion à ce Bertrand, que l'on disait son père, et qui l'avait séduite.

« Embarrassée, heurtée, menacée, maltraitée même, Pierrette cherchait, en sanglotant, à rompre le cercle qui se resserrait de plus en plus autour d'elle ; mais trop faible, elle ne pouvait y parvenir ; quant à moi, j'avais pressé le pas, et j'arrivai au moment où ma folle désespérait de se soustraire à la brutalité des vauriens d'écoliers. Pierrette m'aperçut, alors elle éleva son enfant au bout de ses bras, et me le tendant avec désespoir :

— « Le petit! le petit! me cria-t-elle dans un magnifique élan d'amour maternel.

« Elle n'était pas folle à ce moment-là, je vous le jure : toute son âme de mère avait passé dans son accent plaintif; elle voulait me dire :

— « Moi, ça m'est égal, on peut me tuer, mais sauvez mon enfant qui a peur!

« Je l'eus bientôt délivrée de ses persécu-

teurs, qu'une menace suffit pour mettre à la raison. Ils s'éloignèrent, mais en murmurant, et avec un mauvais coup d'œil qu'il m'était facile d'interpréter ainsi :

— « A une autre fois; tu n'y perdras rien!

« Nous arrivâmes à l'hôpital. Là, Pierrette fut repoussée avec indignation par la sœur infirmière, qui me permit d'entrer.

— « Vous allez voir un grand coupable, répondit la sœur, en m'entendant prononcer le nom de Bertrand; vous allez voir un pécheur endurci, qui, maintenant, est à l'agonie.

— « Je veux y aller aussi! s'écria l'idiote, dont ces derniers mots avaient frappé l'oreille, je veux le voir aussi puisqu'il va mourir; s'il était mon père, je ne demanderais pas à le voir... mais il n'est pas mon père!

« Sur ma prière, la sœur laissa entrer Pierrette. En nous voyant approcher ensemble du lit de douleurs où il se mourait de misère plutôt que de maladie, le vieux Bertrand releva la tête comme pour nous remercier de notre visite.

— « Pas vrai, Bertrand, que vous n'êtes

pas mon père? dit l'idiote en s'adressant au vieillard; il faut dire que vous n'êtes pas mon père, répéta-t-elle : on vous croira à présent que vous allez mourir... Allons, dites un peu que vous êtes mon amant, et voilà tout.

« En parlant ainsi, la pauvre fille, debout au pied du lit, balançait doucement son enfant dans ses bras, et lui faisait signe de se taire, car celui-ci pleurait.

— « C'est vrai, ce qu'elle dit là, répondit Bertrand; elle a raison, je ne suis pas son père. Puis se penchant vers moi : — Vous vous intéressez à ma bonne amie, continua-t-il à voix basse, tant mieux, ça me fait plaisir : mais je meurs sans inquiétude pour elle, car je ne la laisse pas sans ressources.

« Cet homme était hideux à voir, et c'était aussi quelque chose de hideux que ces expressions : *mon amant, ma bonne amie,* dites par l'idiote avec son sourire hébété, dites par ce misérable vieillard surtout; ce vieillard sale, ignoble, et qui allait mourir.

— « Entends-tu, Pierrette? poursuivit-il, tu as de quoi, mon enfant! j'ai de l'argent caché : ça sera pour toi et pour le petit...

Cherche bien sous le carreau qui est devant la cheminée : tu trouveras sept francs!...

« Et comme un bon père qui vient d'assurer le sort de ses enfants, il eut un sourire de satisfaction ; un éclair d'orgueil illumina ses yeux déjà ternes, il répéta : Sept francs! puis quelques moments après, il mourut.

« Je me hâtai, le cœur plein de dégoût, de fuir ce spectacle de misère et de dépravation ; nous sortîmes de l'hôpital sans que cette mort eût paru produire sur Pierrette une bien vive impression : seulement, elle me dit :

— « Comme il est mort vite!

« Au moment de quitter cette pauvre fille, je m'arrêtai ; car je ne pouvais me résoudre à partir sans savoir si le vieux Bertrand avait dit la vérité : si Pierrette avait un asile, et si quelqu'un s'intéressait assez à elle pour pourvoir à ses besoins.

— « Où irez-vous, mon enfant? lui demandai-je, car elle me suivait pas à pas comme un pauvre chien abandonné, si empressé à s'attacher au premier venu qui veut bien lui adresser la parole et le caresser.

— « Nous allons dans le fossé, répondit-

elle ; et elle recommença à murmurer entre ses dents cet air lent et monotone, dont je vous ai parlé.

— « N'avez-vous donc pas une autre demeure? repris-je... Bertrand tout à l'heure parlait d'une chambre ; vous savez, le vieux Bertrand, celui qui n'est pas votre père?...

« Elle me comprit.

« — Oui, oui, dit-elle, nous avions une chambre, une belle chambre... On m'en a chassée.

— « Mais ne connaissez-vous personne qui vous veuille du bien?

« Elle parut chercher, interroger ses souvenirs, et me fit répéter ma question.

— « Du bien? du bien? dit-elle à plusieurs reprises d'un air qui prouvait qu'elle n'attachait aucun sens à ce mot ; puis tout à coup, elle s'écria : — Ah! si fait... du bien! je sais, je sais...

« Et elle me nomma trois personnes. Nous nous mîmes en route : je ne voulais pas l'abandonner avant de m'être assuré que quelqu'un allait la recueillir. Au moment d'entrer chez la première des personnes qu'elle venait de m'indiquer, un effroi inexplicable s'em-

para de la pauvre idiote ; je crus la voir trembler ; elle essaya de se cacher derrière moi, mais elle ne put si bien y parvenir, qu'elle ne fût aperçue de la mégère à qui je croyais n'avoir qu'à la recommander.

— Veux-tu bien t'en aller ! lui cria celle-ci d'une voix menaçante ; si tu mets les pieds ici, malheureuse, je te ferai sortir plus vite que tu ne seras entrée.

« A une autre, me dis-je. Arrivés à la seconde porte, même effroi de la part de Pierrette ; mais là, du moins, on m'écouta, car je fis des offres d'argent pour qu'on consentît à prendre soin de ma protégée.

« — Ah ! bien oui ! me fut-il répondu, la coucher seulement une nuit chez nous ; mais autant vaudrait l'incendie et la grêle... elle porte malheur !

« — Je ne mange pas le pain du vice, me répondit une vieille femme à qui je m'adressai ensuite ; pour des mille et des cents, ajouta celle-ci, je ne voudrais pas me charger de cette misérable-là ! oui, une misérable, et pas autre chose, sauf le respect que je vous dois, mon bon monsieur.

« Ici comme ailleurs, Pierrette avait trem-

blé de tous ses membres en approchant de la porte, et elle avait cherché à mes côtés un refuge contre le mauvais accueil que son instinct semblait lui faire prévoir.

« Je compris alors que la malheureuse fille, à l'instant où je lui avais demandé les noms des personnes qui pouvaient prendre intérêt à son sort, ne m'avait peut-être nommé celles-là que parce qu'elle se souvenait d'avoir été surtout maltraitée par elles, et cela dans une ville où tout le monde la maltraitait. Pauvre fille ! le souvenir du mal reçu s'était si profondément gravé dans sa mémoire, que, sous le coup d'une crainte toujours présente et qui était le seul sentiment peut-être dont son esprit troublé gardât fidèlement l'impression, elle avait prononcé les noms de ses plus cruels persécuteurs, alors que je désirais connaître ses bienfaiteurs, si toutefois il était possible qu'elle en eût.

« Son épouvante, que je n'avais pu m'expliquer d'abord, me prouvait maintenant que je devinais juste. Malgré le peu de succès de ces trois démarches, je fis encore d'autres tentatives, et partout le même accueil, les mêmes paroles d'anathème, les mêmes

menaces ! partout, aussi, Pierrette, sans qu'on lui reprochât en termes précis sa liaison criminelle avec le vieux Bertrand , partout elle disait avec un accent qui fendait le cœur :

« — Ce n'était pourtant pas mon père.

« Enfin , repoussée de toutes parts, la pauvre fille , qui avait peut-être le sentiment indistinct de son abjection , et qui comprenait que moi, son seul appui , j'allais l'abandonner, Pierrette, dis-je, quand elle me vit près de lui faire mes adieux, me tendit son enfant qu'elle portait toujours sur ses bras , et me cria :

« — Puisqu'on ne veut pas de la mère , prenez au moins le petit... il vous aimera bien.

« La voix déchirante de cette mère désolée, sa prière si pleine d'abnégation touchante et de naïve confiance, son regard qui s'attachait sur moi comme se tourne vers le ciel avec désespoir l'âme pécheresse qui n'y doit pas remonter, tout cela, et aussi, il faut bien que je vous le dise, madame, car je vous ai promis de vous dévoiler mon cœur tout entier, et aussi l'expression éloquente de ses

grands yeux noirs, la beauté presque intelligente, à ce moment, de son pâle visage ; tout cela, dis-je, m'inspira un mouvement que le monde blâmera sans doute, mais qui me parut à moi un ordre du Ciel, et auquel je ne regrette pas d'avoir obéi.

« — Puisque tout le monde te repousse, lui répondis-je, moi je te prends !

« Pour tout remercîment, Pierrette embrassa son fils avec un élan de joie impossible à décrire ; puis, le tenant sur un seul bras, elle me saisit la main et me suivit.

« Aujourd'hui, l'idiote de Lusignan est ma femme, et si la pauvre créature n'a pas encore tout à fait recouvré la raison, du moins tout me fait espérer que le temps et les bons soins parviendront à vaincre sa profonde mélancolie.

« Aujourd'hui aussi, madame, je vous rends votre parole, et je finis comme j'ai commencé, par vous dire : Pardonnez-moi le tourment que vous m'avez dû si longtemps ; mais croyez, malgré les apparences, qu'il y a quelque noblesse dans un cœur qui a su braver les préjugés et les exigences de l'opinion, pour arracher à une mort misérable

ou , ce qui est pis encore, à une vie infâme, deux êtres sur lesquels maintenant ce cœur a reporté toutes ses affections. »

# MENSONGE SUBLIME.

## XVIII.

Si nous avons négligé de dire quels sentiments assaillirent Albertine durant la lecture de cette longue lettre, c'est qu'il eût fallu nous interrompre presque à chaque mot; d'ailleurs ces divers sentiments qu'éprouva la mère de Nathalie pouvaient se réduire à deux; encore, à parler vrai, n'en formaient-ils réellement qu'un seul : une grande surprise mêlée d'une grande joie, qui avait pour cause une victoire inespérée.

Enfin, cette terrible lettre de change lui était remise ! enfin, sa parole lui était rendue. Ce fut à cette dernière phrase d'Édouard Monville qu'elle s'arrêta. Un port de salut s'ouvrait donc devant l'épouse innocente et condamnée ; devant cette généreuse femme qui avait besoin de prouver son innocence et de recouvrer l'estime de son mari, pour que la mère indulgente eût le droit de plaider auprès du père abusé, la cause de la fille coupable.

Maintenant, la justification d'Albertine était facile : elle n'avait qu'à montrer à Dubreuil ce faux qui le condamnait à son tour, et elle n'hésita pas à le faire. La crainte d'humilier son mari, qui l'avait si longtemps retenue, cette crainte ne l'arrêtait plus : il lui fallait, pour sauver Nathalie, conquérir une sorte d'ascendant dans son ménage, et, grâce à cette révélation d'abord, grâce au temps ensuite, elle espérait réussir assez pour obtenir enfin le pardon de sa malheureuse enfant ; d'ailleurs, nous l'avons dit, Albertine s'était habituée à ne plus aimer Dubreuil, comme à ne plus être aimée de lui. Et puis, il l'avait trop fait souffrir, pour qu'elle con-

sentît plus longtemps à le ménager aux dépens de sa propre fierté, aux dépens aussi de l'avenir de sa fille. Cette dernière considération fit taire tous ses scrupules; et, lorsque Nathalie, la voyant joyeuse, la questionna sur l'expression du bonheur, hélas! bien inaccoutumée, qui rayonnait dans son regard et sur ses traits, Albertine se contenta de lui répondre avec un sourire doux et un ineffable accent de tendresse :

— Te sauras cela plus tard, mon enfant; nous serons tous heureux, et bientôt, je l'espère... N'insiste pas, ne m'interroge plus, je t'en prie : je ne puis maintenant t'en dire davantage.

Comme l'heure ordinaire de leur visite chez la nourrice venait de sonner, elle reprit :

— Partons.

— Oui, partons, dit Nathalie heureuse du bonheur de sa mère, sans toutefois le comprendre, ce bonheur.

Et elles se mirent en route pour Auteuil.

Deux heures après, Dubreuil sonnait à la petite porte de la rue des Vignes; personne ne répondit. Inquiet déjà, et craignant que quelque malheur ne fût arrivé à sa fille, il

sonna de nouveau; puis, perdant bientôt toute patience, il entra résolûment dans une maison voisine, pour prendre des informations.

— Ces dames sont sorties, lui répondit une vieille femme occupée à écumer son pot au feu.

— Sorties? répéta-t-il avec étonnement; mais je croyais qu'une de ces dames était dangereusement malade...

— Ce n'est pas l'embarras, elles n'ont pas l'air de se porter trop bien toutes deux, repartit la vieille.

— Et pourriez-vous me dire où elles sont maintenant? demanda-t-il.

— Chez la nourrice, apparemment, répliqua-t-elle sans se retourner.

— Chez la nourrice! répéta Dubreuil avec stupéfaction.

— Mais il n'y a pas de doute!... On dirait que ça vous étonne.

— Une nourrice! continua-t-il avec un ricanement forcé; vous rêvez, ma bonne femme!...

— Je rêve? moi, Ursule Grondard, je rêve! s'écria avec un soudain mouvement d'indi-

gnation la commère qui n'était pas endurante. C'est vous qui êtes fou, mon brave homme, continua-t-elle en se redressant et le toisant des pieds à la tête. Oui, une nourrice, que je vous dis; il en faut bien une, puisqu'il y a un enfant.

— Un enfant! murmura Dubreuil, ne se contenant plus qu'à peine...

Il se remit cependant, de peur de perdre une si belle occasion d'éclaircir le mystère d'infamie qu'il commençait seulement à entrevoir.

— Oui, oui, je sais, ajouta-t-il en se faisant violence pour ne pas éclater; mais cette nourrice, où est-elle? pourriez-vous me le dire?

— Je ne sais pas, répliqua sèchement madame Ursule Grondard.

— Je vous en prie! continua-t-il. Et ses lèvres tremblaient, et ses dents claquaient, et déjà ses yeux lançaient de sinistres éclairs.

— Vous avez donc bien envie de le savoir? repartit la vieille.

— Oui, il faut que je voie ces dames sur-le-champ, dit Dubreuil; il le faut! je vous le répète, poursuivit-il en s'approchant comme

un furieux de la voisine ; quelqu'un doit savoir où elles sont? où est cette nourrice ?... où est cet enfant ? vous allez me le dire? Oh ! je vous jure que vous allez me le dire !

— Eh bien ! eh bien ! interrompit la vieille effrayée de l'emportement de Dubreuil, ne croirait-on pas qu'il va m'étrangler?... Dites donc, est-ce que je suis votre servante, ou la portière de ces dames, pour vous répondre ? mal élevé que vous êtes !... Voulez-vous bien me fiche le camp et me laisser soigner mon pot ! Et en parlant ainsi, elle se raccroupit devant son fourneau.

— Revenez-y, ajouta-t-elle en menaçant Dubreuil de son écumoire.

Trop tourmenté par ces paroles qui lui bourdonnaient incessamment aux oreilles : — Une nourrice ! — Un enfant ! — le père de Nathalie ne tint aucun compte des menaces de la vieille, et revenant à elle plus irrité que jamais, il lui cria d'une voix terrible :

— Me diras-tu où est cette nourrice? vieille sorcière !

Ursule Grondard, cédant à la frayeur que lui inspirait Dubreuil, lui répondit, pressée qu'elle était de se débarrasser de lui :

— Eh bien ! c'est à Boulogne, à l'entrée du bois ; allez-y si vous voulez, mais vous n'en êtes pas moins un pas grand'chose !

Dubreuil n'en demandait pas davantage ; il partit au pas de course.

— Vas-y voir ! s'écria la commère en le voyant s'éloigner à grands pas. Ah ! je suis une vieille sorcière ! il est gentil ce monsieur, pour que l'on jase avec lui. C'est pas comme l'autre, ce charmant petit jeune homme... Il est honnête et poli, celui-là... il m'a donné un napoléon d'or pour que je lui dise que c'était à Auteuil, et je ne l'ai pas trompé... File, mon homme ! file !...

Enchantée de sa vengeance, elle riait aux éclats.

Dubreuil courait toujours.

Il y a des émotions si violentes, si tumultueuses, que les expressions employées pour les peindre doivent nécessairement paraître froides et décolorées. En écoutant cette femme Dubreuil était resté un instant incrédule, puis atterré, écrasé ; tout son sang lui avait reflué au cerveau, et s'il fût demeuré une minute de plus, il serait tombé sous le coup foudroyant d'une apoplexie ; l'air donnant

au sang un cours plus libre, la rapidité de la marche aidant à l'exaltation des idées, il arriva ce qui nécessairement devait arriver : Dubreuil savait maintenant qu'il y avait une faute, un crime ; et avec cette certitude lui étaient venus une épouvantable colère, un désir effréné de vengeance qu'il lui fallait assouvir à tout prix, à tout risque ; des mots inintelligibles sortaient de sa bouche ; mais parmi ces mots on distinguait clairement ceux-ci, sans cesse répétés :

« Un enfant ! Nathalie ! »

Il écumait, il rugissait ; il courait toujours.

Qu'allait-il faire ? Il ne se le demandait pas, il ne le savait pas. En proie à cet effrayant paroxysme de fureur qui le dominait, qui le poussait vers un but, et qui ne lui laissait pas assez de liberté d'esprit pour atteindre ce but, il se trompa de route, il s'égara maintes fois dans les allées et dans les sentiers du bois ; il ne réussit qu'à force de questions adressées aux passants, à retrouver son chemin.

Ce ne fut que vers la nuit qu'il arriva à Boulogne.

Ne trouvant pas cette nourrice dont on lui

avait parlé, il crut que la voisine s'était jouée de lui; puis il crut que lui-même avait mal entendu ou mal compris; puis, quelqu'un lui ayant dit que ce qu'il cherchait, il le trouverait peut-être à Saint-Cloud ou à Auteuil, il se fit indiquer le chemin de Saint-Cloud et d'Auteuil, et il se remit en marche, sans s'apercevoir que la nuit était venue, et qu'il vaudrait mieux sans doute retourner à Passy.

Un quart d'heure après, il faisait nuit noire. Dubreuil se perdit dans le bois; il était en nage. Toute cette nuit il courut sans trouver d'issue; il avait la fièvre. Toute cette nuit il la passa au milieu des plus effrayants projets de vengeance, au milieu de ce désordre d'idées, qui ne se traduisait pour lui que par ces trois mots :

— Enfant ! ma fille! infamie!

Trois mots terribles, dont chacun portait en soi un arrêt de mort.

Toute cette longue nuit, il tourna dans ce bois inextricable, comme un insensé dans sa loge, comme une bête fauve dans la cage où elle est retenue prisonnière. Seulement, vers le matin, la fatigue physique fut plus puissante que l'exaltation morale; il tomba

sans force au pied d'un arbre; le sang lui bouillait dans les veines, lui battait dans les tempes, sifflait dans ses oreilles; il avait le délire! Le seul sentiment qui lui resta distinct, ce fut un regret poignant : il s'imagina qu'il allait mourir, et mourir sans se venger de ces deux femmes qui avaient également abusé de sa double confiance d'époux et de père. Mourir sans se venger de cette mère qui avait perdu sa fille; de cette fille, le seul être qui fût capable de lui faire croire encore à la vertu, et qui venait de lui prouver par sa chute que la vertu n'est qu'un mensonge, la pudeur un voile que toute main hardie peut soulever.

— Ainsi donc, se disait-il, le respect de soi-même, le sentiment de l'honneur, le soin de sa propre dignité, sont des armes si mal trempées, que le regard d'un homme suffit pour les émousser. Mais encore, poursuivait Dubreuil dans son désespoir, ne devait-elle pas songer à moi? à moi, son père! à moi, qui lui avais confié l'honneur et la gloire de mon nom?...Oh! elle y aura songé, sans doute; il est impossible qu'elle ne se soit pas dit: Il en mourra!.. Oui, elle s'est dit cela, et la

pensée de me tuer ne l'a pas arrêtée !...Oh l'infâme ! l'infâme !...

Une pluie froide, qui survint, le rafraîchit. Le silence de la nuit lui rendit un peu de calme. Quant il voulut se lever, il était glacé ; mais aussi le jour paraissait ; cette lumière tant désirée lui redonna du courage, et la pensée qu'il allait bientôt connaître enfin toute la vérité, lui fit recouvrer toute sa colère.

Il se leva : mais avant de s'orienter, Dubreuil, qui n'avait besoin de rien moins que d'un meurtre pour assouvir sa soif de vengeance, s'enfonça dans un fourré du bois, il brisa une grosse branche d'arbre, et, muni de cette arme destinée à accomplir l'acte de violence qu'il méditait et qu'il nommait justice, il se dit en grinçant des dents :

— Je les trouverai ce matin, peut-être!

Puis, il se dirigea en toute hâte vers un manœuvre qui traversait le bois pour se rendre à son ouvrage. Il lui demanda le plus court chemin qui pouvait le conduire à Passy ; Dubreuil écouta attentivement la réponse du manœuvre : il se grava profondément dans l'esprit les indications que celui-ci lui don-

nait, car, cette fois, il ne voulait pas s'exposer à se tromper de route ; et bien certain maintenant qu'il était sur la bonne voie, il s'élança à toutes jambes par le sentier que l'ouvrier lui montrait du doigt.

Cette nuit, si horrible pour Dubreuil, avait été aussi sans sommeil pour sa femme ; mais l'insomnie est douce et joyeuse quelquefois. Albertine avait médité la lettre qu'elle voulait écrire à son mari, cette lettre qui devait renfermer sa justification, mais qu'elle voulait faire avec convenance et sans aucun des reproches amers qui étaient dans son droit pourtant ; car c'était cette lettre qui allait préparer les voies de l'indulgence et du pardon pour la faute de Nathalie.

Dès le matin, tandis que la jeune fille, fatiguée de la course de la veille, dormait encore profondément, Albertine s'était levée et avait commencé sa lettre, fière, heureuse qu'elle était, la pauvre mère si longtemps torturée et avilie, de pouvoir dire à Dubreuil :

« Vous m'avez injustement accusée, j'étais innocente, en voici la preuve ; si j'ai consenti à passer jusqu'à ce jour pour coupable à vos

yeux, c'était pour vous épargner une humiliation ; aujourd'hui j'ai besoin de votre repentir comme vous avez besoin de mon pardon ; je ne vous demande pour prix de toutes mes souffrances que de vous trouver disposé à l'indulgence en faveur d'une coupable qui nous est chère à tous deux. »

Oui, Albertine était heureuse, bien heureuse de pouvoir écrire ainsi à son accusateur ; l'avenir, jusqu'alors si menaçant pour elle, semblait s'être enfin désassombri.

Tout à coup la sonnette de la porte d'entrée retentit avec violence. Albertine courut ouvrir, puis ayant reconnu celui qui s'annonnonçait par un bruit de maître, elle recula effrayée !

C'était Dubreuil pâle, les yeux égarés, les vêtements en désordre. Il referma la porte sur lui, et brandissant son énorme bâton, il s'écria :

— Ce n'est pas vous que je demande, madame, c'est ma fille ! je veux voir ma fille ! conduisez-moi près d'elle.

— Mais, mon Dieu ! répliqua Albertine, qu'avez-vous donc, monsieur? d'où venez-vous et que voulez-vous faire ?

— Je veux, je veux la tuer! balbutia le père en écumant de rage.

— Moins haut! je vous en supplie! parlez moins haut, répondit la pauvre mère qui devina sur-le-champ et le motif du voyage de son mari, et la cause de sa fureur.

— Et pourquoi moins haut? vous craignez donc bien le bruit maintenant, vous que la peur du scandale n'a point arrêtée sur le penchant du crime !

— Par pitié, monsieur, parlez plus bas, Nathalie dort; elle a besoin de repos.

— Elle dort! s'écria Dubreuil, eh bien qu'elle s'éveille, car il me la faut, à l'instant!

Il parcourait des yeux l'appartement d'Albertine, il voulait s'élancer vers la porte, et ne tenant nul compte des efforts que sa femme faisait pour le retenir, au risque de la broyer sous ses pieds, il allait renverser l'obstacle qui s'opposait à son passage, quand madame Dubreuil le repoussant violemment lui dit d'une voix ferme :

— Vous perdez toute raison, monsieur, de vouloir troubler le sommeil de cette enfant; si c'est une explication qu'il vous faut, si c'est une victime que vous voulez, parlez-

moi, prenez-moi; je suis prête à vous répondre, je me résigne à tout subir.

— Vous m'avez trompé comme des lâches que vous êtes, murmura Dubreuil le bâton levé et l'écume à la bouche; quant à vous, cela ne m'étonne pas... Mais elle! elle! oh! il faut que je me venge! il faut que je me fasse justice! il faut qu'elle meure!

Et puis, comme en parlant de la sorte, le père de Nathalie suivait du regard tous les mouvements de sa femme, afin de savoir de quel côté de cette chambre les yeux de la mère se tourneraient avec le plus d'effroi, il surprit enfin le coup d'œil révélateur qu'il attendait pour diriger plus sûrement ses pas:

— Elle est là! dit-il en poussant un cri de joie sauvage, et il alla droit à un petit escalier qui montait au logement de Nathalie. Quelque rapide que fut ce mouvement, Albertine se trouva cependant sur la première marche de l'escalier avant son mari, et, comme toujours, elle se plaça en obstacle entre le père furieux et la fille coupable:

— C'est moi qu'il faudra tuer! dit-elle en étendant les mains pour le retenir.

— Eh bien! donc, vous mourrez toutes

deux ! vociféra-t-il ; vous pour votre infâme complaisance, elle, pour son enfant ! Et il leva de nouveau son bâton.

— L'enfant ? répéta la mère dont la tête se perdait ; la mère qui ne savait plus comment s'opposer au meurtre de sa fille, et qui n'avait pas même le temps de dire à Dieu : — Inspirez-moi !

— Oui, ce misérable enfant dont j'aurai la vie aussi.

— Mais Nathalie n'est pas coupable, reprit madame Dubreuil, mais c'est affreux de vouloir se venger d'elle ; elle ne vous a pas offensé !

— Et l'enfant ! l'enfant ! demanda le furieux.

L'arme terrible allait retomber, Albertine se plaça courageusement sous le coup qui la menaçait, puis, ne prenant conseil que de son héroïsme maternel, elle répondit :

— Eh bien ! cet enfant, il est à moi, monsieur !

Paroles admirables, car elles rendaient toute justification désormais impossible, pour l'épouse accusée ; mais qu'importe ? elles sauvaient Nathalie. Noble inspiration

d'un cœur qui se dévoue, sublime mensonge qui, avec tout autre que Dubreuil, eût été perdu sans doute, puisque tout autre que lui en eût exigé l'explication ; mais le mari soupçonneux et brutal, dans son habitude de mépris pour sa femme, devait accepter, et il accepta comme une vérité assez clairement démontrée, l'aveu d'un crime qui justifiait pleinement l'horrible opinion qu'il avait de sa femme.

Le bâton lui tomba des mains. Dans sa joie de retrouver Nathalie innocente, il n'eut pas même la pensée de souffleter Albertine :

— Oh ! ne craignez rien pour vous, lui dit-il, on vous laissera vivre, madame, je vous méprise trop pour vous tuer! Un moment après, il reprit : Allez chercher ma fille, dites-lui que je veux l'emmener d'ici sur-le-champ : allez, et comme il me serait trop pénible de m'entretenir de vous avec elle, dites-lui bien que j'exige qu'elle ne me parle jamais ni de sa mère, ni de cet enfant ; allez.

Madame Dubreuil eut grande peine à conserver la force nécessaire pour monter jusqu'à la chambre de Nathalie ; ses jambes fléchissaient, et elle sentait le cœur lui manquer

à chaque pas. Au milieu de tant de douleurs, il en était une qui lui était plus poignante que toutes les autres : la crainte que sa coupable enfant n'eût entendu la scène affreuse qui venait de se passer entre elle et son mari. Ce fut donc pour la sublime mère une immense consolation que de trouver sa fille encore profondément endormie.

Elle la contempla quelques instants comme pour se payer de tout ce qu'elle avait souffert, de tout ce qu'il lui restait à souffrir encore, et loin de se repentir d'un aveu qui la déshonorait sans retour, elle sentit au fond de son cœur une joie douce et si complète tout à la fois, qu'elle en vint à se dire :

— J'ai fait plus que mon devoir; mais on ne serait pas une vraie mère si l'on ne faisait que ce qu'on doit pour son enfant.

Cependant Dubreuil attendait en bas; Albertine comprit qu'il fallait éviter le danger de son arrivée subite dans la chambre de Nathalie.

— Lève-toi, mon enfant, lui dit-elle avec douceur, ton père vient pour te chercher; il va t'emmener avec lui.

— Mon père? répéta la jeune fille comme

si elle luttait encore contre un songe pénible.

— Mais oui, il est là, il t'attend; voyons, ne tremble pas ainsi, il t'aime : il ne sait rien.

— Et mon enfant? mon Dieu! que deviendra mon fils?

— Je reste pour veiller sur lui, pour le protéger, pour que tu saches bien qu'il a toujours une bonne mère auprès de lui.

Albertine par les plus douces paroles d'encouragement, par l'exemple de la résignation, parvint à rassurer sa fille et à faire passer dans son cœur quelques étincelles de ce magnifique courage qui la trouvait prête à tous les combats comme pour toutes les douleurs; elle eut même la force de hâter le départ d'une enfant si chère, et qu'elle ne devait plus revoir :

— Sur Dieu et sur ton âme, dit-elle à Nathalie, tu ne parleras jamais à M. Dubreuil, ni de moi ni de ton fils.

— Est-ce possible? demanda la jeune fille en sanglotant.

— Il le faut!

— Mais quand nous reverrons-nous, donc?

— Quand Dieu le voudra, dit Albertine,

et elle lui montra de la fenêtre, Dubreuil qui se promenait avec impatience dans le jardin.

Quelques secondes après, la fille était dans les bras de son père qui l'entraîna bientôt hors de cette maison.

# L'ISOLEMENT.

## XIX.

Le voyage de Paris à Rouen, commencé le jour même, fut triste et silencieux de part et d'autre ; le père et la fille, plongés dans une préoccupation pénible, semblaient également embarrassés de se trouver en tête-à-tête ; on eût dit que le souvenir de ce qui s'était passé le matin dans la petite maison de la rue des Vignes, avait élevé entre eux une barrière que, tous deux, ils hésitaient à franchir.

Nathalie était douloureusement affectée d'une séparation dont elle ne pouvait comprendre les motifs, dont elle n'osait prévoir la durée, et son esprit se perdait en conjectures, en suppositions, rejetées aussitôt qu'entrevues, sans qu'elle arrivât à se rendre bien compte de la promesse qu'Albertine avait exigée de son obéissance.

Elle attendait donc avec anxiété la première parole de son père, parole qui la mettrait peut-être sur la voie de la vérité, ou du moins qui lui apprendrait, sans doute, ce qu'elle avait à craindre ou à espérer.

Mais cette parole tant désirée ne venait pas.

Dubreuil, de son côté, brûlait d'interroger Nathalie ; mais, comme s'il eût senti que demander à une jeune fille des détails sur la faute de sa mère, était chose à la fois honteuse et inconvenante, il retenait par un violent effort les questions sans cesse prêtes à lui échapper, et cet effort continuel se trahissait par des mouvements brusques et saccadés, par une fiévreuse impatience ; il se croisait et décroisait les bras, serrait les poings, battait de ses doigts les vitres de la

voiture, piétinait et s'agitait sur lui-même, comme le cheval ardent que son cavalier tient fortement en bride ; il donnait enfin tous les signes extérieurs d'une lutte interne, engagée entre deux sentiments. Contraint de céder à son inexorable tourment, à demi vaincu par le désir qui l'aiguillonnait, il regardait Nathalie ; il allait parler, puis sa force de volonté reprenant le dessus, il se mordait les lèvres jusqu'au sang, et réussissait à se taire, ou, du moins, à se délivrer par une autre question qu'il s'adressait tout bas, de celle qui grondait en lui, et dont il ne contenait l'élan qu'avec des peines inouïes.

Ce fut dans un de ses accès d'obsession impérieuse, et en même temps pour satisfaire un mouvement de curiosité qui vint heureusement à son aide, qu'il demanda tout à coup à sa fille:

— Quel jour Liénard est-il donc allé à Passy ?

— Mais il n'y est pas venu, répondit-elle étonnée.

— Comment ! vous ne l'avez pas vu?

— Non, nous ne l'avons pas vu.

— Jamais ?

— Jamais!

— C'est singulier! pensa Dubreuil, et, ses idées ayant pris un autre cours, il garda de nouveau et plus facilement le silence. Il ne prit plus, de temps en temps, la parole que pour dire à Nathalie :

— Es-tu bien? — As-tu froid? — Veux-tu que je lève le store? — Veux-tu que je le baisse?

Ainsi se continua et s'acheva le voyage.

Dubreuil s'était promis de contraindre Liénard à un aveu complet touchant l'étrange conduite du petit homme, et relativement surtout aux nouvelles, plus étranges encore, qu'il était venu lui débiter avec tant d'aplomb, après son absence de huit jours. Mais le négociant n'eut pas besoin de recourir à la force, il n'eut pas même besoin de provoquer une explication sévère, car, à son arrivée à Rouen, il trouva chez lui un billet qu'à la suscription seule il reconnut pour être de la main de son ami Liénard.

« Il y a un mois, écrivait celui-ci, je n'a-
« vais encore menti à personne. Ton départ
« précipité pour Paris ne me prouve que trop
« bien, hélas! que j'ai eu tort de commencer

« par toi : car tu ne tarderas pas à apprendre « que je t'avais trompé. Non, je n'ai pas vu « ces dames. Un empêchement bien involon- « taire, un obstacle insignifiant en lui-même, « mais enfin un véritable obstacle, m'a privé « du plaisir de me présenter chez elles, et si « je t'ai donné des nouvelles de leur santé, « c'est qu'il m'a semblé, dans le premier mo- « ment, qu'après soixante lieues, aller et re- « tour, après soixante lieues, dis-je, faites « exprès pour savoir comment elles se por- « taient, il serait par trop bête à moi de re- « venir sans avoir rien à t'en dire. J'ai fait « un mensonge de crainte de paraître ridicule « à tes yeux ; j'avoue le mensonge : péché « avoué est à moitié pardonné, j'espère bien « que toi tu me pardonneras tout à fait; ainsi, « je signe comme par le passé, ton vieil ami,

« Liénard. »

Cet aveu sincère désarma Dubreuil, qui n'y pensa plus. Avec le temps diminua aussi chez lui cette envie d'interroger sa fille ; envie qui l'avait si violemment tourmenté d'abord; elle disparut complétement enfin, après quelques combats moins fréquents de jour en

jour, et la victoire lui devint de plus en plus facile, grâce surtout à cette réponse qu'il se fit pour toutes ses questions à venir : n'en savait-il pas assez ? celle qui pourrait être encore l'objet de ses colères, n'avait-il pas juré de ne plus la revoir ? n'avait-il pas résolu de l'oublier ? Et il s'imposa cet oubli avec une telle puissance de volonté, qu'Albertine finit par être pour lui, non-seulement comme si elle n'existait plus, mais encore, comme si elle n'avait jamais existé. D'ailleurs, de son indifférence d'autrefois, à cet oubli qu'il voulait conquérir, il n'y avait pas loin : quand le cœur a perdu la mémoire, l'esprit est bien près de ne plus se souvenir.

Quant à Nathalie, elle n'avait point, elle, oublié sa mère ; et son cœur eût-il été capable d'une si monstrueuse ingratitude, que tout, dans cette maison, lui eût rappelé la compagne de ses joies enfantines, sa protectrice dans le malheur. Tout, en effet, gardait aux yeux de la fille reconnaissante, le souvenir vivant, ineffaçable de l'excellente mère : la place où Albertine s'asseyait à table, celle qu'elle avait choisie dans le salon ; l'allée du jardin qu'affectionnait Albertine,

et cette petite chambre surtout, où elle avait commencé avec tant de courage cette tâche maternelle que de loin elle continuait avec une abnégation si persévérante. Partout Nathalie voyait sa mère, et cependant, fidèle à son serment, elle ne prononçait jamais le nom de sa mère, ce nom écrit autour d'elle et dans son cœur en caractères ineffaçables. Mais si elle se gardait si bien d'en parler, ce n'était pas, hâtons-nous de le dire, seulement par obéissance à la foi jurée, sa promesse n'eût pas, certes, enchaîné la voix de son âme; mais c'est qu'elle craignait l'irritabilité devenue excessive de son père; c'est qu'elle avait vu un jour son père lui arracher des mains et briser sous ses pieds, dans un transport furieux, une boîte à ouvrage dont Albertine se servait autrefois, et sur laquelle au milieu de gracieuses arabesques, se lisait, incrustés en nacre de perle, ces deux noms : *Albertine Dubreuil.* Elle avait vu son père, après qu'il eut trépigné de rage sur cette relique sainte et révérée, elle l'avait vu en jeter au feu les debris, et sortir en criant d'une voix que la fureur rendait tremblante :

« Rien d'elle ! je ne veux rien d'elle ici ! »

Si enfin Nathalie se taisait, c'était aussi par un admirable sentiment de pudeur, par une divine inspiration de respect filial : ne se sentant pas assez pure pour plaider une cause sacrée, elle ne voulait pas s'exposer à entendre flétrir devant elle le nom de sa mère.

Nous venons d'expliquer le silence de Nathalie, fille d'Albertine, expliquons maintenant le silence de Nathalie, mère de cet enfant dont elle avait été forcée de se séparer, et qu'elle était condamnée à ne revoir jamais, peut-être! Là aussi, la jeune mère était liée par une promesse, là aussi, ce n'était pas seulement cette promesse qui l'arrêtait, mais elle ignorait si son père était ou non instruit de sa faute : s'il ne savait rien, ne devait-elle pas craindre que la moindre parole imprudente, qui serait une révélation, ne compromît l'avenir et l'existence de son fils, comme aussi ceux de sa mère, la confidente et la protectrice de son secret. La généreuse Nathalie avait beau se placer la dernière dans les craintes qui la tourmentaient, le salut de deux êtres chéris pour lesquels elle tremblait d'abord, et qui seraient comme elle victimes

de l'emportement de son père, le salut de sa mère et de son enfant, ne lui faisait-il pas, en tout cas, une loi suprême du silence le plus absolu ?

Si, au contraire, Dubreuil savait tout, peut-être était-ce comme moyen de racheter sa faute, comme moyen de mériter son pardon, qu'on lui imposait l'obligation du silence. Nathalie tournait en vain dans le cercle de cette double hypothèse, sans pouvoir choisir ; mais dans l'une comme dans l'autre supposition, il fallait se taire, et elle se taisait. Ce qui la fit pencher néanmoins vers l'idée que sa faute était connue, c'est que Dubreuil, quelque temps après leur retour, fit abattre le petit pavillon de la terrasse. Elle pensa alors que son père, par un sentiment de délicatesse, dont elle eût voulu pouvoir le remercier, détruisait ainsi, pour elle, un souvenir funeste ; mais si la bouche et les yeux de Nathalie restèrent muets à cette consolante pensée de la générosité de Dubreuil, il n'en fut pas de même de son cœur : elle bénit l'amour indulgent du père, qui la comprenait si bien, et qui voulait qu'elle eût désormais une honte de moins à subir ; car elle

éprouva un grand et réel soulagement, presque de la joie, quand elle vit disparaître ce pavillon, témoin de sa faute. Bien qu'elle ne pût se défendre d'un tendre souvenir pour le père de son enfant, c'était toujours avec une honte mêlée de terreur que ses regards se portaient sur l'ancienne demeure de celui qui l'avait rendue coupable et malheureuse; si la mémoire du crime n'en était pas moins vivante dans sa conscience, si le poids du malheur et du repentir restait le même pour sa jeune âme flétrie, du moins sa vue ne devait plus être offusquée par le souvenir matériel qui se dressait là, devant elle, comme une menace incessante, comme un remords implacable. Elle souffrait tant, la fille craintive, la mère désolée, qu'une cause de souffrance détruite, si légère que fût le soulagement, c'était déjà beaucoup pour elle.

Mais Nathalie se trompait; Dubreuil avait fait abattre le pavillon, parce qu'il avait été habité par Lucien qu'il détestait pour avoir inspiré à la jeune fille un amour sans espoir, et en même temps, parce que c'était un changement dans cette maison qu'il eût voulu pouvoir détruire de fond en comble, et dont

il désirait au moins changer autant que possible l'aspect et les dispositions, afin qu'il n'y restât pas trace de l'épouse infidèle et coupable. Le même jour, mais à l'insu de Nathalie, il fit condamner la porte de la chambre occupée jadis par Albertine. Déjà il méditait d'autres bouleversements, et s'il ne les réalisa pas sur-le-champ, c'est qu'il eut peur de causer un trop vif chagrin à sa fille, dont la santé lui donnait encore des inquiétudes.

On comprend aisément qu'avec de telles pensées et de telles douleurs, sans espérance pour en adoucir l'amertume, c'était une triste, pesante et monotone existence que l'on menait dans la maison de la place Saint-Nicolas. Dubreuil, certes, n'avait pas le plus léger doute sur la vertu, sur l'innocence de sa fille; mais le dernier coup qui venait de le frapper l'avait rendu ombrageux et défiant; tout lui semblait piége, séduction, danger. Le temps qu'il ne consacrait pas aux affaires de son commerce, il le passait à épier autour de lui et autour de Nathalie; il voyait partout des ennemis. Craindre, soupçonner, haïr, telle était sa vie.

Il était loin le temps où, glorieux de sa

fille, il saisissait avec empressement toutes les occasions qui se présentaient de la faire briller; le temps où il se promenait avec elle, heureux et fier de la beauté de sa fille, comme un amant des charmes de sa maîtresse; le temps où il la conduisait au bal pour entendre dire qu'elle était la reine de la fête; le temps, enfin, où il mettait son orgueil à se parer d'elle aux yeux du monde. Les bals, les fêtes, les promenades même, il n'en voulait plus entendre parler; le monde, il lui avait fermé sa porte; quelquefois seulement, et bien rarement encore, un petit nombre d'amis, qu'avait épargnés sa défiance, étaient admis dans son intimité.

Ainsi s'écoulaient pour Nathalie les longues et mélancoliques journées. Vivant dans la solitude, sans consolation, presque sans espoir, sa seule ressource pour échapper à cet ennui écrasant, à cette torture morale de toutes les heures, de tous les instants, c'était d'écrire en cachette à sa mère; mais l'espérance, mais l'attente de nouvelles lui étaient défendues, car si elle savait où envoyer ses lettres à Albertine, où et comment Albertine lui eût-elle adressé ses réponses? Et

puis, elle ne pouvait ni se plaindre ni pleurer; elle n'avait personne à qui confier les chagrins qui la minaient sourdement; et quand le trop plein de son cœur endolori débordait en larmes, il lui fallait renfermer ces larmes amères qui retombaient alors au dedans d'elle comme un poison brûlant et corrosif. Enfin, si l'on veut se représenter sous son jour véritable, c'est-à-dire dans toute sa terrible réalité d'angoisses concentrées, la pénible position de Nathalie, que l'on se figure une jeune épouse, une jeune mère, voulons-nous dire, une jeune mère à son premier enfant; celle-ci peut avouer cet enfant, elle en est fière, heureuse, elle peut en parler à son mari, à son père, à sa mère, à ses amis, heureux et fiers comme elle; elle peut, enfin, en parler à tout le monde, le montrer à tout le monde avec joie, avec orgueil, et pourtant, cent fois le jour, elle éprouve des inquiétudes pour cette créature de son amour : elle tremble à la moindre absence qui se prolonge, elle s'alarme du plus léger cri, elle frémit à la moindre apparence de douleur : Dieu lui a donné cet enfant, Dieu peut le lui reprendre.

Voilà la jeune mère entourée de bonheur, d'adoration et de respect. Voici maintenant la fille de Dubreuil :

Éloignée de son fils qui fut le fruit d'une faute, elle l'aime aussi, mais elle n'a personne à qui elle puisse dire qu'elle l'aime; personne à qui elle puisse dire : — « Si vous saviez comme il est beau, mon fils ! » — Loin de là, elle rougirait de honte si quelqu'un venait à lui parler de cet enfant; elle tremble aussi pour lui, elle tremble, car elle ne l'a pas là sous les yeux; ses inquiétudes, à elle, sont affreuses, et il lui faut dévorer ses inquiétudes, les cacher comme un mystère de réprobation, les subir comme un châtiment mérité; il lui faut garder ses craintes pour elle seule, être seule à en souffrir, car nul ne les partage, nul ne les adoucit; elle ne doit prononcer le nom de son fils que tout bas, dans le secret de son cœur, devant Dieu, car la seule personne à qui elle pourrait parler de ce pauvre être innocent, n'est pas là pour l'écouter; la seule à qui il lui soit permis d'en parler de loin, celle-là, disons-nous, ne peut pas lui écrire !

Parmi les amis peu nombreux que Dubreuil

consentait à recevoir encore chez lui, le lecteur s'attend bien à trouver notre vieille connaissance, le bon Liénard. Il avait en effet conservé ses grandes entrées dans la maison du négociant : il ne pouvait lui porter ombrage, aussi, Dubreuil accordait-il une confiance entière, et ne l'empêchait-il pas de causer avec Nathalie.

Un soir, qu'elle se promenait, rêveuse, dans cette allée du jardin qu'elle avait autrefois si souvent parcourue avec sa mère, le petit homme alla la rejoindre, il s'approcha d'elle d'un pas discret, lui prit le bras d'un air mystérieux, et lui dit à voix basse, après avoir regardé autour d'eux, comme s'il eût craint d'être surpris :

— J'ai une lettre...

— De ma mère? s'écria Nathalie haletante d'impatience.

— Plus bas, plus bas, donc! Si Dubreuil entendait ce mot là... il n'est pas commode quand il s'y met... Oui, pauvre ange, de ta mère, une lettre renfermée dans une autre à mon adresse, et qui ne contenait que ces mots: « J'ose me confier à la discrétion de notre vieil ami Liénard, qui remettra cette

lettre à ma fille, à l'insu de son père. »

— Ah! donnez, donnez vite! dit la jeune fille suppliante.

— La voici. Maintenant, ma chère belle, si tu veux, je me chargerai de mettre la réponse à la poste, quoique tout ce qui a quelque rapport avec Passy ne me soit pas bon, poursuivit l'honnête Liénard soupirant au souvenir de sa mésaventure, mais baste! il faut bien se sacrifier pour ses amis. Ainsi... chut!

Nathalie n'eut que le temps de serrer la lettre dans son corset, et ne put exprimer sa reconnaissance que par une pression de main qui fut bien significative, car la grosse face réjouie du petit homme en devint toute pâle d'attendrissement. Dubreuil arrivait, et se mit en tiers dans la conversation. La promenade continua, et Nathalie fut obligée d'y prendre part; puis on rentra au salon, et Nathalie y suivit son père, se condamnant, par prudence, à un horrible supplice. Elle avait là, sous les plis de sa robe, une lettre de sa mère, une lettre si longtemps attendue, si longtemps espérée en vain! sa main sentait cette lettre, son cœur palpitait à la certitude

qu'elle renfermait des nouvelles de son fils, et elle ignorait si ces nouvelles étaient bonnes ou mauvaises! Par bonheur, Liénard savait l'impatience de la jeune fille, et il lui vint en aide; il se hâta donc, par un sentiment de délicatesse, dont Nathalie seule comprit toute la générosité, il se hâta, disons-nous, de gagner coup sur coup deux parties d'échecs à Dubreuil, afin que celui-ci se mît en colère et le mît, lui, Liénard, à la porte; c'est ce qui arriva en effet. Jamais le rentier n'était sorti plus content de sa soirée.

— Il faut bien obliger ses amis dans l'occasion, se disait-il en s'applaudissant du bon tour joué à son irascible adversaire; et puis, ça m'amuse de le faire mat.

Restée seule enfin, Nathalie se retira dans sa chambre, s'y enferma à double tour, et ouvrit la lettre de sa mère qu'elle lut avec avidité.

« Je ne suis plus à Passy, écrivait Abertine,
« mais à Auteuil, chez la nourrice, toujours
« près de notre enfant; dans cette petite
« chambre, la première où nous avons passé
« ensemble de si bonnes heures autour du
« berceau de cet être chéri à qui je dois,

« hélas, d'être mère une seconde fois ! heures
« bien longues et qui nous semblaient si
« courtes ; heures fortunées aussi, quoique
« mêlées de craintes, car nous étions là toutes
« deux ; je veux dire tous trois.

« Maintenant, mes journées s'écoulent len-
« tement, mais elles ne me pèsent pas trop,
« cependant : n'ai-je pas un autre toi-même
« qui réclame tous mes soins, tous mes in-
« stants, toute ma tendresse, et ne faut-il pas
« que je m'occupe doublement de lui : pour
« moi d'abord qui lui est restée, et puis pour
« toi qui n'es plus là ? D'ailleurs, je lis et je
« relis tes lettres, qui me consolent de ton
« absence; j'ai du courage, et je ne me plains
« pas : puisqu'il a fallu que tu te séparasses
« de ton fils, ce qui devait arriver un peu
« plus tôt ou un peu plus tard, c'est encore
« un grand bonheur que je n'aie pas été,
« moi aussi, forcée de l'abandonner ; que
« j'aie pu continuer à demeurer près de lui ;
« oui, je regarde cela comme un grand
« bonheur, ma chérie, car s'il en était ar-
« rivé autrement, si je t'avais suivie à Rouen,
« nous aurions bien souffert, n'est-il pas vrai ?
« de le savoir entre des mains étrangères ; et

« comment aurions-nous eu de ses nouvelles? « et qui sait quand il nous eût été permis de « le revoir? moi, du moins, je ne le quitte- « rai pas. Sans doute, notre séparation est « cruelle, mais elle était nécessaire, et Dieu « qui donna plus d'amour, c'est-à-dire plus « de force et de courage aux mères qu'à ses « autres créatures, parce qu'elles ont plus à « souffrir que les autres, Dieu te donnera le « courage et la force de supporter ta part de « douleur.

« Je t'écris ceci à côté du berceau de notre « cher enfant; c'est surtout en te parlant « que j'aime à le contempler. Tout à l'heure « il dormait; il vient de se réveiller en pleu- « rant; je l'ai pris dans mes bras pour apaiser « ses cris, puis j'ai prononcé ton nom, et, « comme s'il m'eût compris, il s'est tu, il m'a « souri; alors, je l'ai embrassé pour nous « deux. C'est ainsi que je fais souvent; du « reste, tu dois le penser, parmi les baisers « et les caresses dont je le couvre, il y en a « toujours la moitié pour sa mère Nathalie.

« Pauvre cher ange! je veille sur lui; ne « crains rien... Sa santé est excellente, grâce « au Ciel, et la mienne aussi.

« Il me semble auprès de lui que je remonte « le cours des années, que je te revois toute « petite, alors que je te berçais doucement « sur mon cœur, et il me revient, par mo- « ments, comme un parfum de ce bonheur « d'autrefois; à ces moments-là je suis forte « et joyeuse, comme je l'étais alors; il me « semble que cet enfant c'est toi; mais n'est- « ce pas toi en effet?

« J'ai senti le besoin de te rassurer, ma « fille bien aimée, mais la prudence veut que « je ne t'écrive que rarement; toi-même, ne « m'écris qu'à des intervalles éloignés, c'est « cruel de ne pouvoir se parler quand on a « tant de choses à se dire; cependant prends « bien garde, ma fille bien aimée! car il « faudra longtemps encore éviter d'éveiller « les soupçons. Notre fils m'appelle, tous mes « baisers d'aujourd'hui je les lui donnerai « pour toi; demain, je prendrai ma revan- « che. Adieu, et bon courage! des jours plus « heureux viendront peut-être: une mère « doit toujours espérer.

« J'espère, Nathalie, fais comme moi. »

Nathalie, pendant cette lecture, porta bien souvent, avec une sainte vénération, la lettre

d'Albertine à ses lèvres, et puis elle la mouilla de ses larmes qui purent couler enfin. Mais que les larmes de la jeune fille eussent été amères si elle avait compris, comme nous pouvons le comprendre, la sublime abnégation qui se cachait dans chaque ligne, sous chaque mot de cette lettre ; généreuse et sublime tendresse en effet : la pauvre mère se savait à tout jamais séparée de sa fille, et, cependant, elle lui parlait de bonheur et d'espérance; la pauvre femme souffrait horriblement, et elle s'efforçait de sourire; elle paraissait presque joyeuse !

Le lendemain, le complaisant Liénard jetait à la poste la réponse de Nathalie. Mais, ainsi que l'avait dit Albertine, il fallait user prudemment de ce moyen de correspondance, et rarement, seulement une fois par mois, Nathalie avait des nouvelles de son fils, comme Albertine, un témoignage de la reconnaissance de Nathalie.

La fille du négociant, dans une de ses lettres, se hasarda à demander à sa mère l'explication du mystère qu'elle cherchait en vain à pénétrer, et madame Dubreuil répondit : « Au nom de ton fils, pour notre bon-

heur à tous, j'exige que tu tiennes cette promesse que j'ai exigée de toi lorsque tu me quittas; ma fille, t'ai-je dit, tu ne parleras jamais à ton père ni de moi, ni de ton enfant — tu t'es engagée à te taire, continue à respecter mon secret; je le veux, je t'en prie. »

Obéissante, Nathalie n'en parla plus.

# LES CINQ COUVERTS.

# XX.

Nous avons dit la vie retirée du père et de la fille ; rien ne venait troubler leur solitude, et rien non plus ne paraissait en devoir rompre l'ennuyeuse uniformité. Cependant, malgré la ferme résolution prise par Dubreuil de ne pas sortir de chez lui, il lui fut néanmoins impossible de refuser une invitation que lui fit un jour Liénard.

— Tu abuses de ma faiblesse, lui dit le petit homme tout frétillant et d'un air malin.

Que diable! on doit se sacrifier pour ses amis, je le sais, mais il ne faut pas que les amis aillent jusqu'à nous tyranniser...

— Où veux-tu en venir? interrompit le négociant avec le ton bourru qui lui était ordinaire.

— Je viens toujours dîner chez toi, répondit Liénard ; on y dîne bien, très-bien, je ne dis pas le contraire ; mais je veux ma revanche ; pour une fois tu n'en mourras pas, parbleu ! je t'invite donc à dîner, et ne me va pas refuser, j'y tiens...

— En ce cas, tant pis pour toi, car...

— Car tu viendras, ou je ne te croirai plus mon ami...

— Eh bien ! soit, j'irai, répliqua Dubreuil, cédant de mauvaise grâce.

— A la bonne heure! Il est bien entendu aussi que notre chère Nathalie t'accompagnera... Chez un vieux garçon et avec son père, il n'y a rien à dire...

— Je l'emmènerai... es-tu content?

— Pas encore... J'ai ta promesse, mais il faut que tu la tiennes bientôt...

— Quand tu voudras nous prendrons jour...

— Il est tout pris... Je veux que tu viennes... tout de suite, aujourd'hui même, à l'instant, reprit le vieil ami qui avait hésité sur la dernière partie de sa phrase, car c'était là en effet le plus difficile de la victoire qu'il avait juré de remporter.

— A l'instant! Es-tu fou, de venir ainsi nous engager à l'heure même du dîner?...

— Eh! c'est là le charmant de notre petite partie... Allons, vite, ton chapeau... je suis exigeant... dame! cela m'arrive si peu qu'il faut me le pardonner; es-tu prêt? oui... Eh bien partons!

— Partons, répéta Dubreuil; mais si je conçois rien à cette fantaisie... Ah çà! reprit-il, j'espère que nous serons seuls... sans cela, je retire ma parole...

— Seuls? oui, seuls! entre amis, dit Liénard. Allons, chère Nathalie, continua-t-il en s'adressant à celle-ci, dépêchons-nous de nous faire belle; on nous attend.

— On nous attend! répéta Dubreuil, faisant mine de vouloir poser sur un meuble son chapeau qu'il tenait déjà à la main. Qui nous attend?

— Pardieu! le dîner! reprit Liénard.

Et un quart d'heure après, tous trois se mirent en route pour la petite maison du faubourg Beauvoisine... Quand ils furent arrivés, le négociant regarda son vieil ami, et lui voyant un air affairé, inquiet, il conçut lui-même une vague inquiétude, qui lui fit froncer les sourcils et murmurer tout bas :
— J'ai eu tort de céder à son invitation.

— Nous arrivons juste à temps, s'écria Liénard; passons tout de suite dans la salle à manger.

Là, la mauvaise humeur de Dubreuil s'accrut encore : il y avait cinq couverts dressés sur la table.

— Tu m'as trompé, Liénard! s'écria-t-il.

— Comment! fit le petit homme s'affermissant contre la bourrasque qu'il avait sans doute prévue.

— Il me semble, dit le négociant tout près de se mettre en colère, il me semble que toi, moi et ma fille, nous ne sommes que trois? alors, que signifient ces deux couverts de plus? tu nous avais dit que nous serions seuls...

— Seuls, oui, je l'ai dit; seuls entre amis, je le dis encore... Eh bien! ces deux cou-

verts ne sont pas de trop... Qu'auras-tu à répondre si ce sont deux amis, deux vieilles connaissances que j'attends ?... ah !

Et il accompagna cette victorieuse réplique d'un certain sourire que remarqua Nathalie, sans savoir comment elle devait l'interpréter.

— Des amis, des connaissances ! Eh ! que m'importe ? reprit Dubreuil de plus en plus mécontent, c'est un véritable piége, un guet-apens...

— Oui, ajouta le bon rentier qui souriait toujours, un guet-apens avec une dinde truffée et du vin de champagne, je te conseille de te plaindre, ma foi !

— Qu'importe! poursuivit le négociant, que cette espèce de mystère ne laissait pas que d'intriguer beaucoup, en même temps qu'il s'irritait de la mauvaise foi de son vieil ami, tu vas me dire avec qui nous devons dîner, ou je pars...

— Oh ! tu ne me feras pas un pareil affront! c'est impossible.

— Mais qui donc attends-tu ? Je ne veux voir personne, tu le sais bien, et la surprise,

si c'en est une que tu m'as ménagée, est loin de m'être agréable, je t'en avertis.

En parlant ainsi, Dubreuil parcourait la salle à grands pas, frappant du pied avec impatience. Nathalie écoutait, étonnée et malgré elle agitée d'une curiosité dont elle ne pouvait se rendre compte.

— Eh bien ! oui, c'est une surprise, dit enfin Liénard, une surprise dont j'ai voulu me donner le petit plaisir... Un dîner de réconciliation.

— De réconciliation ! je ne connais personne avec qui j'aie à me réconcilier...

— Oh ! parbleu, si fait !

— Mais, je te dis que non...

— Ah ! c'est insupportable.

— Et quand tu sauras que nous avons pour convive...

— Qui ? demandèrent à la fois le père et la fille.

Un domestique ouvrit la porte et disparut après avoir annoncé :

— M. Lucien de Roncy !

— Lui ! s'écria Dubreuil avec un épouvantable éclat de voix, que vient-il faire ici ?... Liénard, tu es un malheureux !...

A ce nom de Lucien, qui la frappait au cœur comme d'un coup de marteau, Nathalie avait poussé un cri, et était tombée presque sans mouvement sur un siége.

— Je ne veux pas le voir! je ne veux pas le voir! répétait Dubreuil avec fureur ; qu'il ne vienne pas, qu'il n'entre pas!

— Vous m'entendrez, cependant, monsieur, répondit Lucien, en se présentant à la porte.

—Ah! si je n'étais pas chez un étranger!...

Et un geste menaçant acheva la pensée du négociant.

— Moi, un étranger! dit Liénard; mais je suis ton ami, et je le prouve. Au surplus, donc, liberté tout entière : crie, menace, emporte-toi; nous nous y attendions. Heureusement, il n'y a ici ni épée ni pistolet. Quant à toi, ma chère enfant, continua-t-il en courant à Nathalie, c'est un coup terrible, j'avais prévu ton émotion; mais sois tranquille, tout ira bien... J'ai préparé là, à côté, des sels, de l'eau de Cologne; ainsi...

— Viens, ma fille, viens, sortons! dit tout à coup Dubreuil, saisissant la main de Nathalie, qui se soutenait à peine.

— Vous ne sortirez pas avant de m'avoir entendu! reprit Lucien ; et il se plaça devant la porte de sortie.

— Je t'empêcherai bien aussi de sortir, dit Liénard imitant le mouvement de Lucien.

Dubreuil pâlit de colère, il lâcha la main de sa fille qui fut obligée de s'appuyer contre un meuble pour ne pas tomber ; puis tournant le dos à Lucien, il promena ses regards autour de lui, avec une expression sinistre, comme s'il cherchait une arme à l'aide de laquelle il pût se frayer un passage. Il y eut un moment de silence effrayant. Dubreuil s'était approché de la table, et machinalement, il avait pris un couteau : Nathalie et Liénard ne purent s'empêcher de frémir.

— Dubreuil ! s'écria ce dernier en courant à lui, s'exposant ainsi, avec un dévouement d'autant plus admirable, que le courage n'était pas dans les habitudes du petit homme.

Mais soit que la voix de son vieil ami l'eût rappelé à lui-même, soit qu'il reculât devant les suites de son emportement, le négociant s'assit, calme en apparence : seulement, comme il fallait que sa rage se passât sur quelque chose, il se mit à taillader, à déchi-

queter les bords de la table à grands coups de ce couteau, qui avait si fort épouvanté deux des acteurs de cette scène; quant à Lucien, il regardait Nathalie, et semblait puiser dans cette vue la force de braver l'orage qui se préparait.

— Cela va un peu mieux, n'est-ce pas? demanda Liénard d'une voix tremblante.

Dubreuil fixa sur lui un regard flamboyant qui lui fit faire deux pas en arrière; mais ce fut tout; le père se contint

— Puisque me voilà votre prisonnier, dit-il d'une voix étranglée, avec un sourire plein d'amertume; puisque je suis condamné à vous voir et à vous entendre, allons, parlez! que peut avoir à me dire M. de Roncy?

— Ce que je veux vous dire, répondit Lucien avec dignité, en s'avançant, c'est que si je fus égaré par une passion invincible, je n'ai point oublié mes devoirs, c'est que si je fus coupable, du moins, je suis honnête homme...

— Oh! monsieur!... s'écria Nathalie avec l'accent de la prière, et se cachant la tête dans ses mains.

— Rassurez-vous, reprit le jeune créole, je puis tout dire, maintenant; je suis veuf!

— Veuf! s'écria Dubreuil, cessant pour un instant de massacrer la table qu'il avait prise pour victime.

— Veuf! s'écria Nathalie, relevant la tête et interrogeant Lucien du regard comme si elle doutait encore.

— Oui, parbleu ! veuf, bien veuf! répéta Liénard en se frottant les mains d'un air de satisfaction indicible.

— Et je viens, poursuivit Lucien, fort de mon repentir et de mon amour, réclamer...

— Oh ! mon Dieu ! interrompit Nathalie avec un gémissement plaintif.

— Réclamer quoi? demanda le père se dressant de toute sa hauteur ; que réclamez-vous, monsieur ?

— Ma femme et mon enfant, répondit le jeune homme sans hésiter.

— Votre enfant !

— Mais sans doute, ton petit-fils, ajouta Liénard qui semblait s'être chargé de la partie des conclusions explicatives.

Dubreuil ne répondit pas ; il retomba sur sa chaise, et demeura un instant pensif. Puis, fut-ce la colère, ne fut-ce pas un remords plutôt qui lui fit balbutier ces paroles :

— Comment ! cet enfant, c'est le vôtre ! et sa mère, ce n'est donc pas... ?

— Sa mère, c'est ma femme !... Je puis l'appeler ainsi, monsieur, car maintenant, vous ne pouvez me refuser la main de Nathalie...

— Nathalie !

— Mon père ! s'écria-t-elle en tombant aux pieds de Dubreuil.

— Ah ! malheureuse fille ! c'est toi... toi !...

Sa main se leva, sa main armée du couteau qu'il tenait toujours ; mais avant que Lucien et Liénard se fussent élancés pour prévenir un crime, le couteau avait glissé de la main de Dubreuil, qui s'était ouverte d'elle-même, et lui, l'œil égaré, en proie à un souvenir poignant, il balbutiait encore :

— C'est toi... c'est toi ! et l'autre, que m'a-t-elle dit ?

Frappée un moment de stupeur, Nathalie essayait maintenant de s'expliquer l'étrange surprise de son père, et ces dernières paroles non moins étranges ; ses idées se pressaient, se perdaient ; enfin, la vérité se faisant jour dans son esprit :

— Oh ! ma mère, s'écria-t-elle, ma bonne mère ! voilà donc où votre amour pour moi vous a conduite ? Vous avez accepté la honte pour me sauver du juste châtiment que mon père me réservait !... Ah ! il n'y a que Dieu qui puisse récompenser d'un tel sacrifice.

— Admirable femme ! murmura Liénard en pressant la main du créole aussi ému que lui.

— Mais pourquoi?... pourquoi ce mensonge ? répétait Dubreuil étourdi, et comme hébété.

— Mais vous ne comprenez donc pas que c'était pour me sauver ? répliqua la fille d'Albertine, courageuse à présent qu'il s'agissait de défendre et de venger sa mère... vous ne comprenez donc pas qu'elle croyait que vous me tueriez en apprenant ma faute, et qu'elle a mieux aimé la mort ou le mépris pour elle-même que votre colère pour moi ?... Ah ! ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle s'est dévouée, la généreuse épouse , la mère sublime ! Oh ! il y a bien longtemps que j'avais cru la deviner... Et quand elle m'a parlé de vos injustes soupçons...

— Elle t'a dit... ?

— Oui, tout dit, mon père ! Oh ! n'était-ce pas juste ? continua Nathalie avec un redoublement d'énergie, n'était-ce pas juste, puisqu'elle n'avait que moi, sa fille, pour la consoler? Oui, elle m'a tout dit: votre haine, vos accusations outrageantes, et pourquoi? mon Dieu! A cause d'une lettre de change qu'il avait fallu racheter...

— Quelle... quelle lettre de change?... balbutia Dubreuil pâle à ce mot, abattu, les yeux fixes et avec deux grosses larmes qui scintillaient sous ses paupières; une lettre de change ! répéta-t-il en s'efforçant de sourire. Mais oui... J'en ai fait quelques-unes dans ma vie, mais moi... moi, Dubreuil le négociant, je les ai toutes acquittées, Dieu merci! ainsi, je ne comprends pas, je ne peux pas comprendre...

Et son regard inintelligent essayait d'interroger sa fille; tandis que Liénard et le créole se jetaient à la dérobée un coup d'œil pénible comme pour se demander : Qu'est-ce que cela veut dire?

— Mais je ne sais pas au juste, moi, mon père, répondit Nathalie effrayée et se repentant peut-être d'avoir été trop loin; seule-

ment, ma mère m'a parlé d'un M. Édouard Monville, et d'une lettre souscrite par vous...

— Édouard Monville ! s'écria le malheureux Dubreuil avec un accent de désespoir qui fit passer un frisson glacial dans l'âme de ceux qui l'écoutaient ; elle existe encore cette lettre de change ! elle existe donc encore ?

Et puis, se levant comme un fou furieux, il ajouta :

— Je la veux ! je la veux ! un million, toute ma fortune, tout mon sang à qui me la rapportera !

En ce moment, la porte d'un cabinet attenant à la salle à manger, s'ouvrit avec fracas.

— Rassure-toi, Charles, la voilà, la voilà !

— Ma mère !

— Ma femme !

Albertine tenait à la main le fatal billet, et la lettre d'Édouard Monville, qui contenait sa justification. A cette apparition inattendue Nathalie, après un cri de joie qu'elle ne put retenir, s'était jetée dans les bras de sa mère. Dubreuil, après un cri de surprise et de remords, sentit ses genoux fléchir ; il était anéanti, terrifié. Liénard s'essuyait les yeux en répétant : Admirable femme ! femme su-

blime ! et Lucien, presque assuré de son pardon et de son bonheur, contemplait avec ivresse la mère et la fille enlacées et pleurant en silence.

Albertine, généreuse jusqu'au bout, sentit que cette scène ne devait pas se prolonger, qu'il y avait là quelqu'un qui souffrait ; et ne voulant pas que la dignité du père fût compromise devant la fille, que la dignité de l'homme fût compromise même devant ses amis, elle s'approcha de Dubreuil, lui prit la main avec une douce gravité :

— Je suis venue, lui dit-elle, te demander un pardon que tu me dois, mon ami.

Et en même temps, elle lui montrait Nathalie et Lucien.

— Oui, tu me le dois, et tu ne me refuseras pas, car l'indulgence maternelle, qui a aussi quelques droits, leur a déjà pardonné, et, j'en suis sûre, ton indulgence suivra la mienne : un mari et une femme doivent se rencontrer dans la même pensée, quand cette pensée est le bonheur de leur enfant.

Dubreuil, qui avait parcouru le billet et jeté les yeux sur la lettre d'Édouard Monville, les serra dans sa poche, et s'il ne se préci-

pita pas au cou de sa femme, retenu qu'il était encore par une mauvaise honte, du moins il lui répondit, dans un transport de joie, sous lequel il s'efforça de voiler l'élan de son repentir qu'Albertine seule comprit bien :

— Tu as raison, il faut leur pardonner; ils ont assez souffert ! Puis, regardant Nathalie, il ajouta avec un accent vrai et profond :

— Un père aime bien, je le sais par moi-même, mais je vois bien qu'une mère aime encore mieux.

— A table ! s'écria Liénard, à table ! Il faut se sacrifier pour ses amis ; c'est vrai, mais ça ne doit pas empêcher de bien dîner...

— Eh bien ! continua-t-il, s'adressant à Dubreuil, quand tout le monde eut pris place, n'avais-je raison de te dire qu'il n'y avait pas trop de cinq couverts ?

Maintenant, que dirions-nous de plus ? ils sont heureux.

FIN D'ALBERTINE.

# MARY ATKINS,

OU

# LES DEUX COUPABLES.

Avec les délits contre la morale publique et les crimes de lèse-humanité, il y a aussi des vertus que le code pénal aurait dû prévoir.

## L'HOMME DU PEUPLE.

Ceci se passait à l'une des assises d'Old-Bailey, il y a environ une douzaine d'années. Bien qu'il y eût mort d'homme au fond du procès, c'était cependant ce que les habitués des assises appellent une pauvre affaire; aussi la curiosité publique était-elle médiocrement excitée. Il n'y avait pas, sur les bans réservés, de ces frêles et blanches ladys, qui cachent sous un voile vert les émotions pénibles, mais délicieuses, que les détails d'un

meurtre bien effrayant, bien original, font éprouver à leur sensibilité blasée : on ne devait pas parler de membres palpitants qui se débattent dans les angoisses d'une horrible mort; il ne devait pas être question d'un assassin qui étrangle froidement son père, de peur que le râle trop prolongé du vieillard n'éveille l'attention des voisins ; il ne s'agissait pas même d'un crime commun et rebattu comme l'infanticide ; enfin sur le bureau des juges, pas le plus petit instrument de meurtre, pas le moindre chiffon sanglant : c'était, je le répète, une pauvre affaire; partant, presque point d'avocats à la barre, et dans l'enceinte réservée aux curieux, rien que quelques fainéants qui ne savaient où mieux passer le temps; enfin, par-ci par-là, on voyait une vingtaine de voisins du misérable dont on allait prononcer la sentence.

Thomas Kible, l'accusé, promenait sur son auditoire, rare et clair-semé, un regard tranquille; il ne paraissait pas ému le moins du monde; on eût dit, à le voir ainsi calme et jouant avec le cordon de son tablier de travail, qu'il était moins intéressé au procès que le stupide Giblet, son témoin à charge.

Cependant les magistrats citoyens venaient de se retirer dans la salle des délibérations, et le chef du jury réunissait les voix qui, d'un mot, retranchent une créature pensante et animée du nombre des vivants. Ils jouaient, les bons jurés, à cette loterie de sang et de grâce, où l'opinion d'un ignorant, d'un imbécile ou d'un méchant, pèse tout le poids de la vie d'un homme. Mais il importait si peu à Thomas Kible de vivre ou d'être pendu! Sa femme était morte de misère depuis qu'on le tenait enfermé dans la prison de Newgate. Quant à Robert, son petit garçon, Thomas était sans inquiétude pour l'avenir de cet enfant; il le savait bien vêtu, bien nourri, à Foundling-Hospital, l'asile des enfants trouvés.

Comme il faudra toujours vous apprendre le crime de notre ami Kible, je me contenterai de rapporter fidèlement les paroles de l'accusé à ses juges; car il me serait impossible de raconter avec plus de franchise et de simplicité qu'il n'en mit lui-même dans son récit, les circonstances auxquelles il allait devoir sa condamnation. Quand le lord-maire, le roi de la cité, assis sur son siége

de président, eut interpellé l'accusé sur ses noms, profession et demeure, Thomas Kible, ouvrier vannier dans une espèce de cave de Bridge-Street, se leva respectueusement, salua la cour et les jurés; puis après avoir tourné son bonnet de laine dans ses mains, pour se donner un maintien et de l'assurance, il dit d'une voix ferme :

« Messeigneurs, voilà bientôt quatre ans que j'ai épousé en légitime mariage Élisabeth Valker, la fille de mon brave bourgeois d'apprentissage, et voilà dix-huit mois que l'ouvrage manque à la maison ; je n'ai pas besoin de vous dire que les ouvriers en chambre, comme nous sommes, n'ont pas des mille et des cent à manger dans la saison où la besogne va un peu; jugez de ce qui leur reste pour le temps où le travail ne donne plus du tout. D'ailleurs, ma femme n'avait pas de dot ; si le père Valker avait pu en donner une à sa fille, ce n'est pas moi qu'il aurait choisi pour gendre. Vous savez notre pauvreté à deux ; maintenant, il faut que je vous apprenne qu'Élisabeth avait donné le jour à un petit garçon qui va maintenant sur ses trois ans. Si tout cela, messeigneurs, ne fait pas

une misère bien complète, comptez qu'il n'y eut jamais de pauvres gens dans notre glorieuse Angleterre. Quand j'ai vu que la vannerie n'allait pas, j'ai voulu essayer d'autre chose ; mais, les corporations tiennent si bien la main à ce que les gens d'un métier ne viennent pas manger du pain dans un autre, qu'il m'a fallu rentrer chez moi, me croiser les bras, et voir pleurer la défunte à cause que le petit allait trop souvent se coucher sans souper. Pièce à pièce, le ménage a passé chez les marchands de guenilles ; si bien qu'un soir est venu où il a fallu faire le lit dans un coin du caveau, rien qu'avec des bottes de paille. Moi, j'y aurais dormi tout de même ; mais ça ne pouvait pas convenir à Élisabeth : elle a pris le chagrin à cœur, et c'est de cela qu'elle est morte, messeigneurs. Enfin, j'arrive au jour de ce que vous appelez mon crime ; et, foi d'homme, je crois que si c'était à refaire je ne balancerais pas. Ce jour-là, c'était justement l'anniversaire de notre mariage. Vous tous qui m'écoutez ici, si Dieu vous a fait la grâce de vous donner une bonne femme, bien soigneuse, bien prévenante, qui vous aime et que vous aimiez comme

nous nous aimions Élisabeth et moi, vous ne manquez jamais, je le présume, de célébrer en famille le retour de la journée où vous avez été si heureusement mariés. C'est une grande fête, n'est-ce pas, messeigneurs? On y appelle tous ses amis; on se réjouit comme le jour des noces, mieux encore que ce jour-là, car on sait qu'on ne sera pas trompé. Et puis, on a l'un et l'autre tant de remercîments à se faire pour le bonheur que l'on s'est donné! Il n'y a rien ni de trop beau ni de trop cher pour l'anniversaire d'un bon mariage; c'est fête superbe chez vous autres: chez nous, ce jour-là, il n'y avait pas de pain!

« Élisabeth pleurait plus fort que de coutume; j'en savais bien la raison: quand on n'a eu qu'un bonheur dans sa vie, il n'est pas difficile de se souvenir de la date. J'aurais dû mendier pour faire la fête: c'est vrai, messeigneurs; mais je ne le pouvais pas, mon cœur s'y refusait. J'ai volé!... j'ai volé le boulanger qui demeure dans notre rue; un voisin dur au pauvre monde, et dont je n'aurais rien obtenu si je lui avais demandé du pain à crédit. Je croyais ne pas avoir été

vu et j'emportais mon vol à la maison, quand je me sentis frappé d'un coup de bâton à la tête, je me retourne ; malheureusement j'ai la riposte vive et le poing dur ; d'un revers de main je frappe celui qui m'avait frappé : il tombe sur le pavé, et sa blessure l'a tenu six semaines au lit. C'est vol avec violence, dites-vous ; mais, Dieu du ciel ! est-il possible à de jeunes mariés comme nous de passer sans pain le jour anniversaire de leurs noces ! si j'ai quelque regret, c'est d'avoir fait autant de mal au boulanger ; mais que ne me donnait-il ses paniers de boulangerie à faire ? Entre hommes, on s'entend ; car ce n'est pas bien non plus de laisser ses voisins mourir de faim, quand ils ne demandent qu'à vivre en travaillant. »

Quand Thomas Kible eut fini, les jurés quittèrent leur banc pour aller délibérer sur les trois questions que le lord-maire avait posées, savoir :

« L'accusé est-il coupable d'avoir volé un pain chez le boulanger Richard ?

« A-t-il commis ce vol avec violence, et la blessure de Richard peut-elle être considérée comme causée par l'accusé ?

« Y a-t-il dans le vol commis par l'accusé des circonstances atténuantes? »

Les jurés étaient, pour la plupart, d'honnêtes marchands de la cité qui attendaient avec patience que leur voisin eût parlé, pour se faire une opinion sur le délit qu'ils étaient appelés à juger. Personne n'osait se prononcer d'abord ; mais comme il fallait bien que quelqu'un commençât, le premier à qui le chef du jury adressa la parole hésita un moment, regarda ses collègues ; mais ne pouvant deviner ce qui se passait dans leur âme, il soulagea sa conscience, en disant :

« Ma foi non ! ce pauvre diable aurait payé le pain plus tard; donc il n'est pas coupable. »

La réponse du premier juré en entraina deux, trois, plus encore. Enfin, l'opinion favorable allait gagner la moitié des voix, quand ce fut au tour de M. Stockwell à parler. Il ne chercha pas dans les yeux de ceux qui l'entouraient s'il devait ou non se prononcer pour le prévenu, et dit sans hésiter :

« Le prévenu vient d'avouer son crime; dans ma conscience comme dans la vôtre, messieurs, oui, Thomas Kiple est coupable. »

Ces sévères paroles, prononcées par M. Stock-

well, l'homme pur, l'homme intact ; par celui qui avait sacrifié un million de fortune pour réparer le seul tort qu'il eût commis dans sa vie ; et quel tort pourtant? une faiblesse d'amour ! ces paroles, dis-je, couvrirent de confusion les timides jurés ; ils comprirent toute l'importance de leur mission de justice ; aussi, ceux qui n'avaient encore rien dit s'empressèrent-ils de profiter de la leçon que venait de leur donner l'honnête homme par excellence.

Une réponse unanime résolut affirmativement la question de vol avec violence ; et toutes les voix dirent : « Non ! il n'y a pas de circonstances atténuantes. » Si bien que lorsque le jury vint reprendre sa place à l'audience, le lord-maire n'eut plus qu'à se couvrir pour prononcer ces terribles paroles : « Thomas Kible est condamné à être pendu jusqu'à ce qu'il soit mort ! mort ! mort ! »

— Oui, bien mort comme Élisabeth ! répondit le vannier. Allons ! ma pauvre femme, c'est là-haut que nous célébrerons le quatrième anniversaire de nos noces. Puissent, messeigneurs, vos fêtes être aussi belles et aussi exemptes de remords que la nôtre !

Il dit, salua l'assemblée, et on l'emmena.

Les bons jurés étaient émus.

— Nous avons eu bien peu d'indulgence, dit l'un d'eux.

— Nous avons fait ce que nous devions, répondit M. Stockwell.

La séance fut levée, et comme on reconduisait Thomas Kible en prison, les jurés retournèrent chez eux, emportant presque tous le regret de cette condamnation sévère.

Stockwell seul, satisfait de sa fermeté, alla noter sur son *memento* le souvenir de cette journée, où il avait encore une fois rempli strictement le devoir que la société lui imposait.

Il faut maintenant reculer de trente ans pour savoir ce qui avait mérité au négociant Stockwell cette haute réputation d'honneur dont il était si fier.

L'HOMME DU MONDE.

# I.

Stockwell allait épouser la fille du banquier Siddlers. Le jour était pris pour la cérémonie, et, bien qu'il ne fût pas le plus riche des vingt partis qui s'étaient offerts à miss Clotilde; comme la gravité de sa personne, l'excellence de ses mœurs, avaient fait impression sur M. Siddlers, et que son esprit heureusement cultivé, ses manières polies,

étaient fort du goût de la jeune miss, sa proposition de mariage fut acceptée sans peine d'un côté, avec plaisir de l'autre ; enfin, on touchait au moment marqué pour l'accomplissement de cette union, tant désirée par Stockwell.

Déjà plus de cent personnes, conviées aux fêtes du mariage, étaient réunies dans les magnifiques salons de M. Siddlers, et le pavé de la vaste cour s'ébranlait encore à chaque instant, sous la pression rapide des roues qui amenaient sans cesse de nouveaux équipages devant l'élégant péristyle, à tenture de coutil, d'où les vases de fleurs, les arbustes encaissés et le tapis aux couleurs éclatantes, montaient de marche en marche jusqu'à la porte principale des appartements du banquier.

Dans cette réunion qui commençait à faire foule, le costume sévère et uniforme des hommes faisait ressortir davantage les riches toilettes et les parures éblouissantes des femmes. Au milieu d'un cercle de soie, de blonde, de cachemires et de diamants, Clotilde Siddlers, belle de sa jeunesse, de ses grâces naturelles, de ses habits simples et frais, mais plus belle encore de ce mélange

d'impatience et de touchante inquiétude qui agite toujours une vierge de dix-huit ans au moment où elle va se donner à un époux de son choix, Clotilde Siddlers, comblée d'éloges, fatiguée de félicitations, répondait vaguement à toutes les marques d'intérêt dont elle était l'objet. Une seule pensée l'occupait, un seul point attirait son attention : c'était la porte d'entrée du salon, et elle ne s'ouvrait que pour laisser passer des parents, des amis, toutes personnes indifférentes un jour de mariage, tant que le futur mari n'est pas arrivé, tant qu'il n'a pas fait rougir sa promise, de plaisir et de pudeur, en lui disant qu'elle est jolie.

Des soupirs commençaient à gonfler la poitrine de la jeune mariée; elle se sentait oppressée; elle eût volontiers pleuré, car l'heure du départ pour l'église approchait, et l'on n'annonçait pas encore M. Henri Stockwell. Enfin, un domestique entra.

— Est-ce lui? demanda follement la jeune fille.

Le valet fit semblant de ne pas entendre sa jeune maîtresse, afin de s'épargner l'embarras d'une réponse; il se glissa entre les groupes,

ouvrit respectueusement le cercle de femmes, et s'approchant de M. Siddlers, qui plaisantait sa fille sur son impatience, le domestique lui dit quelques mots à l'oreille, et celui-ci répliqua :

— Comment ! dans mon cabinet ?

— Oui, monsieur, reprit le domestique ; il est monté par le petit escalier, car il ne veut voir personne avant de vous parler.

— Eh bien ! demanda Clotilde, est-ce que ce n'est pas encore M. Henri ?

— Non, mon enfant, mais il sera bientôt ici, répondit M. Siddlers ; puis il s'empressa d'entrer dans son cabinet de travail ; car il avait hâte de connaître le motif de la venue mystérieuse de son gendre dans un jour comme celui-ci.

Stockwell, debout, les coudes appuyés sur la tablette d'un pupitre de grand-livre, la tête penchée sur ses mains, ne quitta pas son attitude réfléchie lorsque M. Siddlers parut dans le cabinet : l'importante pensée qui le dominait absorbait tellement toutes ses facultés, qu'il n'entendit pas son futur beau-père, bien que celui-ci ne fût plus qu'à deux pas du réfléchisseur.

— Par ma foi, dit M. Siddlers, vous me faites un singulier accueil pour le jour des noces! Est-ce que vous seriez indisposé, mon ami? ce serait prendre fort mal votre temps; la partie est trop avancée pour qu'on puisse la remettre; il faut la jouer le plus gaiement possible. Voyons, dites-moi vite votre secret, et dépêchons-nous d'aller consoler ma pauvre fille, qui a la sottise de se chagriner de votre absence.

Le fiancé de Clotilde sortit de sa rêverie, releva la tête; il y avait réellement de l'altération dans ses traits, et le combat violent qui se livrait dans son âme se répétait avec énergie sur son visage pâle et mobile.

— Mais sans doute, reprit le banquier, vous n'êtes pas bien... Où diable allez-vous vous aviser de tomber malade dans un pareil moment!

— Mon mal, dit Stockwell, vient de la cruelle alternative où une erreur de ma jeunesse me place aujourd'hui. Pardon, je vais m'expliquer plus clairement; il faut, M. Siddlers, que vous connaissiez mon infortune : j'aime, j'adore Clotilde autant que je vous respecte.

— Je le crois bien, que vous l'aimez! une enfant si bonne, si jolie! ma fille, enfin, qui, par les biens de sa mère et la dot que je lui destine, va se trouver à la tête d'un demi-million de fortune, sans compter ce qui lui reviendra quand j'aurai vécu la part d'années que Dieu m'a faite. Mais si vous ne l'aimiez pas, si je ne vous savais pas un honnête homme, vous n'auriez pas Clotilde, sir Henri!

— Et cependant, M. Siddlers, tel est le malheur de ma situation, que si j'épouse votre fille, je perds cette réputation d'honnête homme qui m'a valu vos bontés.

— Comment, si vous épousez ma fille! mais nous ne sommes réunis ici que pour cela, et le roi George lui-même ne pourrait faire manquer un mariage aussi avancé que le vôtre; Dieu seulement aurait cette puissance; mais, grâce à sa bonté, il ne le voudra pas.

— Il y a encore une personne, M. Siddlers, qui peut s'opposer à notre alliance; elle ne me menace pas de le faire; mais lisez sa lettre; ensuite vous serez mon conseil, mon guide, dans cette grave circonstance.

Le banquier regarda Stockwell avec surprise, presque avec colère, car il était non

moins indigné que stupéfait de l'hésitation de son gendre futur.

— Monsieur, lui dit-il, après avoir commandé à l'émotion qui l'agitait, ce n'est pas aujourd'hui que vous pouvez vous demander s'il est ou non convenable d'épouser miss Siddlers; votre résolution ne peut pas, un seul moment, être mise en doute; renfermez dans votre portefeuille cette lettre que je ne lirai point, parce qu'elle ne me regarde pas, et rentrons au salon où la compagnie nous attend; on fait déjà, sans doute, des conjectures désobligeantes pour ma fille sur ce retard, que je ne saurais vraiment comment expliquer; rentrons, vous dis-je, si vous ne voulez pas que je considère vos lenteurs comme une offense impardonnable.

M. Siddlers fit quelques pas vers le salon; Stockwell l'arrêta par ces mots:

— Je vous le répète, monsieur, dans cette affaire je joue ma réputation d'honnête homme. Persistez à ne pas vouloir m'écouter, et je vous rends responsable devant Dieu de la mort d'une pauvre jeune fille qui se tuera si j'épouse aujourd'hui miss Clotilde... Cette fille, je vous le déclare, je l'ai aimée, je ne

l'aime plus ; mais enfin elle me rappelle une promesse que j'avais oubliée, et la signature d'un homme d'honneur, même donnée dans un moment d'ivresse, est quelque chose d'assez important, d'assez sacré, pour qu'il soit permis de regarder à deux fois avant de se croire libre, quand on se sait engagé par serment.

— Engagé ! répliqua Siddlers, et ne l'êtes-vous point avec moi, monsieur ? pensez-vous qu'il vous soit possible de reprendre la parole que vous m'aviez donnée ? Si vous avez eu quelque intrigue que l'on cherche à exploiter maintenant, payez, monsieur, pour retirer votre signature ; donnez votre argent, c'est bien ; mais votre personne, c'est autre chose : elle nous appartient ; vous n'en disposerez pas, je vous le défends.

— Payer ! et que payerais-je, M. Siddlers ? Je vous dis que la folle ne vivra plus demain, si je ne l'aide à sortir du précipice où je l'ai entraînée ! Mais, je vous en prie, avant de me foudroyer des yeux comme vous le faites et de me flétrir des noms de traître et d'intrigant, lisez cette lettre, et dites-moi ce que vous feriez à ma place.

Le banquier, avec un brusque mouvement de colère, arracha la lettre des mains de Stockwell et la parcourut rapidement. La fille délaissée écrivait au futur époux de la riche héritière :

« La plainte convient mal à qui fut seule coupable de son propre malheur : aussi ne lirez-vous point un seul mot de reproche dans ce billet, le dernier que je vous adresserai. Puis-je avoir à me plaindre de vous quand c'est moi qui me suis donnée? quand je me suis trouvée si heureuse de pouvoir me dire : Il ne m'a séduite que par ses bonnes qualités, et non par des promesses; ma faiblesse vient de mon amour, et non pas des artifices de son esprit pour me perdre! Vous vous mariez, Henri, je devais m'y attendre; je comptais si peu sur le souvenir de l'écrit que je vous avais fait faire en badinant, que bien des fois déjà je m'étais surprise au moment de vous le rendre. Mais non, me disais-je, il sera toujours assez temps de le lui donner, quand la nouvelle d'un prochain mariage m'aura ravi tout espoir de conserver mon Henri. Cette nouvelle m'est venue. Cela a été un coup terrible pour moi! Croyez-vous

bien que, folle que j'étais, je me suis trouvée sur le point de vous compromettre par mon désespoir? Oui, j'étais sortie hier soir de chez nous pour aller me jeter sous les pieds des chevaux de votre voiture à l'instant où je vous aurais vu sortir de chez *Elle;* comme s'il n'était pas bien plus raisonnable à moi de mourir dans mon coin, sans que quelqu'un, excepté ma mère, à qui j'ai tout avoué, puisse jamais savoir la cause de mon suicide! Voici, Henri, cette promesse de mariage que vous ne pouviez réaliser, je le sais bien. J'aurais voulu la garder avec moi jusqu'à mon dernier soupir; mais cela vous aurait donné de l'inquiétude peut-être; et puis on ne sait pas dans quelles mains elle pouvait tomber! Afin de vous épargner des tracasseries et de la peine, je vous la renvoie; brûlez-la, pour que votre femme... je ne peux pas écrire ce mot-là sans que ma main ne tremble... brûlez-la, vous dis-je, pour que *l'autre* ne la voie jamais: elle deviendrait jalouse, et alors vous seriez malheureux en ménage. Je n'ai pas trouvé maman trop sévère pour ma faute: au fait il n'y avait plus que des consolations à me donner! Si quelque chose pouvait me

consoler de votre perte, les tendres caresses de cette bonne mère auraient suffi pour adoucir l'amertume de mon chagrin. Oh! mais je ne connais qu'un moyen pour ne plus pleurer : c'est de mourir! Demain j'embrasserai bien maman, je lui demanderai pardon encore une fois, et puis je me rendrai à l'église où l'on doit bénir votre mariage. N'ayez pas peur, Henri, je me cacherai bien dans la foule... je ne dirai pas un mot qui puisse donner le moindre soupçon sur mon amour pour vous. Cherchez-moi des yeux, rien qu'un moment, rien qu'une seconde! je ferai en sorte d'être si bien cachée, que vos regards ne pourront m'apercevoir; mais j'aurai vu votre mouvement, je saurai que je ne suis pas tout à fait oubliée; cela me donnera plus de force pour le dernier sacrifice qui me reste à vous faire! Vous ne me trouvez pas trop exigeante, n'est-ce pas, Henri? Ce n'est pas vous demander beaucoup... rien qu'un regard!... je vous ai tant donné, moi!

« Comme je ne veux causer à maman ni le chagrin, ni l'embarras de ma mort, j'irai loin... je ne sais où, le plus loin que je pour-

rai; dans quelque village où je serai bien inconnue, et puis j'en finirai avec les peines de la vie... Elle a été belle cependant ma vie: vous m'aimiez! Vous disiez bien, mon ami : La mort seule pourra mettre un terme à notre amour. Vous pouvez disposer de vous, Henri: dès ce moment je n'appartiens plus à la terre que par votre souvenir, et dans deux jours je ne saurai plus, peut-être, si je vous ai jamais aimé!

« Mary Atkins. »

—Eh bien! monsieur, demanda Stockwell, croyez-vous qu'il suffise de lui offrir de l'argent?

— Non... je vois que cela serait inutile, répondit le banquier avec émotion; on aura beau faire, cette folle-là voudra toujours se tuer... Mais comment nous tirer de ce mauvais pas?... Encore, si on avait le temps de réfléchir; l'heure se passe, et le ministre vous attend pour le mariage.

— Vous ne me donnez aucun conseil, M. Siddlers? Cependant, vous le voyez, j'ai signé une promesse de mariage à Mary!

— Que diable aussi, vous ne pouvez pas faire honneur à toutes les deux!

— Non, mais laquelle est la plus sacrée à vos yeux?

— En justice et en conscience, celle de Mary aurait plus de valeur.

— Cela me suffit; votre fille que j'aime, son demi-million de dot, l'honneur de vous appartenir, je sacrifie tout à mon devoir.

— Vous êtes un fou à votre tour, Henri; mais un fou que je ne puis m'empêcher d'estimer, tout en vous maudissant du plus profond de mon cœur.

— Au moins, M. Siddlers, vous avouerez que je suis un honnête homme!

Le banquier, après avoir réfléchi un moment, reprit:

— Malgré tout ce qu'il y a de noble dans votre procédé, vous devez penser, monsieur, qu'il ne me sera plus possible de vous recevoir chez moi; votre probité causera de grands chagrins dans ma maison; je m'efforcerai de les calmer bientôt par un autre mariage pour ma Clotilde: veuillez donc regarder cette visite comme la dernière que je recevrai de vous. Allez consoler votre belle affligée; pour

moi, je vais essayer d'apprendre notre rupture à ceux qui vous attendent en vain, depuis assez longtemps.

Stockwell s'éloigna. M. Siddlers rejoignit la société, à laquelle il fit part, non pas sans s'embarrasser singulièrement dans ses phrases, de la scène qui venait de se passer dans son cabinet. La pauvre Clotilde se trouva mal de désespoir; par désespoir aussi, elle accepta, au bout de quinze jours, le premier soupirant que son père se choisit pour gendre; un moins plus tard elle l'épousa, et par bonheur le désespoir la jeta dans les bras d'un galant homme qui la rendit parfaitement heureuse.

# II.

A l'heure des mariages, la pauvre Mary s'était rendue au temple. Toute la journée, priant et regardant la grand'porte, elle attendit l'arrivée des jeunes époux, sans comprendre pourquoi ils tardaient tant à paraître. Enfin, le sacristain vint pour fermer les portes de l'église; Mary se retira avec une secrète joie dans le cœur; elle disait : « Ce n'est que pour demain! je reviendrai. » Mary avait fait mentalement ses derniers adieux à

sa mère, en la quittant le matin ; mais le soir elle reprit le chemin de la maison, car son sacrifice ne devait s'accomplir que lorsque le *oui* des époux aurait rompu le dernier anneau de la faible chaîne qui la retenait sur la terre. L'émotion de Mary fut grande en retrouvant son quartier, sa rue, et enfin la boutique de merceries tenue par mistress Atkins ; toutes choses qu'elle n'espérait plus revoir. Elle reprenait possession de la vie pour tout un jour ! Quelque malheureux que l'on se croie à dix-sept ans, c'est quelque chose de précieux qu'un jour de plus ; on comprend que ce n'était pas la peine de causer tant de douleurs à sa mère pour finir sitôt !

Dès que mistress Atkins aperçut sa fille, elle s'écria : « Te voilà donc enfin !... embrasse-moi bien, Mary, et ne pleure plus que de bonheur, car c'est de bonheur aussi que je pleure moi-même. Justice du Sauveur ! nous avons eu affaire au plus honnête homme qu'il y eut jamais sous la calotte des cieux... Tiens, lis, mon enfant... lis !... et tu verras que j'avais raison quand, ce matin encore, je cherchais à te consoler. »

En parlant ainsi, mistress Atkins déploya

un chiffon de papier, tout froissé de baisers, tout humide de larmes. Mary poussa un cri de joie; elle avait reconnu l'écriture de Henri Stockwell : « Lisez vous-même, maman, je n'aurai jamais la force d'aller jusqu'au bout de la première ligne. Vous me dites que c'est du bonheur, je vous crois; mais comment voulez-vous que je le voie, j'ai des larmes plein les yeux? Il ne s'est pas marié aujourd'hui, et il m'écrit ! Ah ! laissez-moi me remettre un peu, car je ne pourrais pas non plus vous entendre. »

Elle se jeta sur un siége, en regardant la lettre, en la couvrant de caresses, en la pressant sur son cœur; mais elle ne l'ouvrit pas. La pauvre enfant s'était si bien familiarisée avec l'idée d'une séparation éternelle, d'une rupture violente avec la vie, qu'une nouvelle espérance la trouvait sans force : le poids du bonheur était trop lourd pour elle. Cependant elle reprit un peu de calme. Alors mistress Atkins rouvrant, pour la vingtième fois peut-être, la lettre de Stockwell, s'assit auprès de sa fille, et, d'une voix que la joie rendait tremblante, elle lut ce qui suit :

« Henri Stockwell a l'honneur de saluer la

bonne mistress Atkins, et son aimable fille miss Mary; il n'a point oublié avec quelle bienveillance il fut reçu dans leur maison au temps de ses études à l'école de Westminster... Si les circonstances ont séparé depuis quelque temps Henri Stockwell et la bonne famille Atkins, lui, n'a rien de plus à cœur que d'ajouter un lien nouveau à leur ancienne intimité : c'est pourquoi il se hasarde à offrir son nom et sa main à miss Mary. Comptant à l'avance que cette proposition ne sera pas rejetée, il se dit, de mistress Atkins, le très-dévoué gendre,

« HENRI STOCKWELL. »

Un long évanouissement qui se termina par un torrent de larmes, suivit la lecture de cette lettre.

« Je vous l'avais bien dit, maman, reprit Mary aussitôt qu'elle eut recouvré la parole, ce bonheur-là était au-dessus de mes forces..: Ah! mon Dieu! mon Dieu! que j'ai donc bien fait de lui écrire tout ce que j'avais dans le cœur!

— Comment! tu lui as écrit! Mais c'est le Ciel qui t'inspira cette bonne pensée! Allons,

allons, remets-toi, pauvre Mary, je savais bien que son mariage avec la fille du banquier était un mensonge ; il ne pouvait pas t'abandonner comme cela... un aussi honnête homme ! mais j'aurais répondu de lui sur ma tête !

— Cependant, c'est bien vrai, maman, qu'il allait se marier... et aujourd'hui même ; mais il paraît que tout est rompu... et c'est ma lettre ! Mais aussi je lui disais si bien que j'allais mourir ; il y avait tant de franchise dans ce que j'écrivais, qu'il y aura cru tout de suite... C'est pourtant vrai, maman, que je serais morte !

— Toi, Mary ! Oh ! non, tu n'aurais pas voulu affliger ta mère et offenser Dieu à ce point-là ; et puis, à ton âge, on ne meurt pas de chagrin, mon enfant.

— Mais avec un peu de courage on meurt quand on le veut bien ! Oh ! mais pardonnez-moi, bonne mère, je vous oubliais ; j'oubliais Dieu même, pour ne penser qu'à lui !

— Tais-toi, enfant, répliqua mistress Atkins, en essuyant de grosses larmes ; tais-toi, si tu ne veux pas que je regrette de t'aimer si tendrement... Allons, ne parlons plus

de cela ; mets-toi plutôt à cette table , et écris-lui... Eh bien! pourquoi me regardes-tu avec surprise ?... sans doute , écris-lui ; ne faut-il pas répondre à sa bienheureuse lettre?

— Mais comment voulez-vous donc que j'écrive quelque chose de raisonnable dans le trouble où je suis ?... C'est à peine si je pourrai tenir la plume. Voyez comme ma main est agitée ! Et cependant vous avez raison , il faut lui répondre ; c'est dans mon empressement qu'il verra mon amour. Mais que dire ? ma pauvre tête n'y est plus.

— Il n'y a que deux lignes à mettre sur ce papier. C'est à moi que M. Henri s'adresse ; c'est de moi qu'il attend une réponse. Voyons , y es-tu enfin , Mary ?

Mary prit une plume qu'elle voulut tailler ; mais elle ne put jamais en venir à bout , et comme elle voyait que mistress Atkins commençait à s'impatienter, elle arrangea son papier et attendit sa mère , qui dicta :

« Mistress Atkins attendra demain sir Henri Stockwell à dîner. »

— C'est bien froid , cela , se dit à part elle la jeune fille ; et au bas du billet elle écrivit : « Ne manque pas , je t'en supplie! »

Henri fut exact au rendez-vous. Mary se tenait sur la porte du magasin pour le voir arriver. A son aspect, le cœur lui battit si fort qu'elle comprit comment on pouvait mourir de joie. Elle reçut son amant avec délire ; il répondit faiblement à ses caresses, en homme qui remplit avec courage un pénible devoir. On doit se rappeler que l'amour trop constant de Mary lui faisait perdre cinq cent mille francs de dot. Comme la folle enfant l'enlaçait tendrement de ses bras, il lui dit :
— N'est-ce pas, Mary, que si je n'étais pas revenu tu n'aurais pas voulu te donner la mort?

— Oh ! si fait, répondit-elle avec une telle effusion de cœur, qu'il ne put douter plus longtemps de la sincérité de sa lettre.

Une semaine suffit aux formalités de ce nouveau mariage. Enfin, le jour de la célébration arriva : les noces de Mary et de Stockwell furent loin d'être aussi brillantes que celles dont il avait vu les apprêts chez le banquier Siddlers ; mais que de bénédictions il reçut de la famille Atkins ! et de combien d'amour sa femme ne promit-elle pas de l'entourer dans son ménage! Il était bien, Henri ;

Mary était jolie : aussi partout sur leur passage on n'entendait répéter que ces mots : « Quel charmant couple ! comme il est bien assorti ! »

— Oui, disait maman Atkins avec un certain orgueil qui n'excluait pas la gaieté ; sans doute ma fille est gentille avec ses habits de mariée ; mais regardez-le donc, lui, comme il est beau garçon, et surtout, si vous saviez, oh ! quel parfait honnête homme !

## III.

A six ans de là, comme le jour ne paraissait pas encore, on vit une femme sortir furtivement de la maison du négociant Stockwell, elle resta quelques moments à pleurer amèrement devant la porte; et puis, comme elle crut entendre quelqu'un venir de l'intérieur, elle disparut par la rue voisine, et marcha si vite et si loin, qu'elle arriva bientôt, haletante de fatigue et de chaleur, à l'autre bout de la ville. Alors les ténèbres de la nuit com-

mençaient à se dissiper, et les marchands des campagnes environnantes qui se rendaient à Londres, auraient pu remarquer les traces profondes du chagrin qui avait creusé les traits de ce visage de vingt-trois ans ; ils auraient pu lire de l'égarement dans les yeux de cette jeune femme, si ces marchands n'avaient pas été trop fortement préoccupés par la supputation des bénéfices présumables de leur journée. Si quelqu'un des voisins de la défunte mercière, mistress Atkins, se fût trouvé là, il aurait bien passé et repassé dix fois devant la fugitive, sans se douter qu'il était si près de la gentille Mary, fraîche et joueuse avant d'aimer ; plus pâle, mais aussi plus intéressante quand elle était tourmentée d'amour ; enfin, belle de bonheur le jour de son mariage. Il ne l'aurait pas reconnue, le voisin de la mercière, et cependant c'était bien elle, la femme de Henri, qui s'en allait par les rues comme les pauvres créatures que Dieu regarde en pitié ; car il leur ôte l'usage de la raison pour leur aider à supporter l'excès du malheur. Heureuse encore si elle eût été folle! mais non : sa tête affaiblie se perdait bien quelquefois

dans de vagues pensées ; mais Mary se souvenait : car elle pleurait. Elle se rappela aussi que la demeure de M. Holborn était proche du quartier où elle se trouvait. Holborn avait été pendant plusieurs années l'associé de Stockwell, et à la rupture de leur alliance commerciale, Mary Atkins avait conservé des relations d'amitié avec la femme d'Holborn. Un refroidissement survenu entre les deux négociants avait interrompu les rapports des deux femmes; mais chacune d'elles, de son côté, conservait un agréable souvenir du temps de leur intimité. Mary pensa chercher un asile dans ce ménage qu'elle avait si bien connu et qui l'avait si tendrement aimée. Quelqu'un lui indiqua la demeure qu'elle cherchait, et bientôt Mary frappa à la porte qu'on venait de lui désigner : une femme en deuil vint lui ouvrir.

— Madame Stockwell à cette heure ! dit mistress Holborn.

— Vous dans ce costume ! s'écria Mary avec surprise et douleur.

— J'ai perdu mon mari ! reprit celle-ci.

— Le mien m'a chassée ! répondit celle-là.

Et les deux femmes se précipitèrent dans

les bras l'une de l'autre; puis se tenant étroitement embrassées, elles confondirent leurs larmes.

Après la première émotion qu'une reconnaissance aussi pénible devait exciter dans le cœur des deux amies, mistress Holborn demanda à Mary les motifs de sa fuite du domicile conjugal; car, dit-elle, malgré la dureté de son cœur, je ne puis croire que M. Stockwell ait osé vous renvoyer ainsi de chez vous.

— Non, répliqua Mary, il ne m'a pas dit : « Va-t'en! » mais jugez vous-même si ce qui se passait entre nous n'était pas plus cruel que s'il m'eût jetée à la porte de sa maison. Une faute qui me fut longtemps chère, et que je ne regrettai pas même après les premiers troubles de notre ménage, amena, comme vous l'avez su plus tard, mon mariage avec Henri; pour se donner à moi, il se vit forcé de renoncer à une alliance qui lui assurait un sort brillant dans le monde. Je ne l'obligeai point à me faire ce sacrifice, bien que je fusse résolue à ne pas survivre à notre séparation éternelle; j'acceptais le malheur qui me frappait, quitte à mourir quand la

mesure serait comblée. Le mariage de Henri avec une autre était le terme le plus reculé que mon courage pût atteindre. Je lui fis part de mon fatal projet dans une lettre d'adieux. Il revint à moi ; alors je me dis : « S'il veut absolument que je vive, c'est donc parce qu'il veut aussi me rendre la vie heureuse. » Je ne doutais pas de sa tendresse ; j'en avais tant pour lui ! et puis j'ignorais, moi, qu'il est plus généreux, plus digne d'un honnête homme d'épouser, pour l'accabler d'outrages, celle qui s'est donnée à vous sans réserve, que d'abandonner à son désespoir la pauvre fille perdue, qui savait bien comment finir ses peines.

Durant les premiers mois de notre union, Henri ne me reprocha pas ma faiblesse pour lui ; mais quand il vit le gendre du banquier Siddlers occuper dans le monde le rang que notre mariage lui avait fait perdre, ni mes soins assidus, ni son bonheur dans les spéculations commerciales ne purent vaincre ses regrets. Chaque jour il me parlait des nouvelles entreprises du mari de Clotilde ; à chacun des succès de celui-ci, c'était toujours un reproche indirect qu'il m'adressait,

comme si je lui avais dit : « Tu dois m'épouser ; » comme s'il n'avait pas su que je pouvais mourir sans regrets autrefois, puisqu'il m'avait dû des jours de bonheur ! Peu à peu ses plaintes devinrent plus amères, ses reproches plus poignants. A moi, qui ne lui avais rien demandé pour le sacrifice de ma réputation, il me disait : « Tu as désenchanté mon avenir... Si je n'occupe pas la première place parmi les négociants de Londres, c'est à ta faiblesse que je le dois... Pourquoi m'as-tu cédé?... tu ne le devais pas... C'est ta mère qui te l'a ordonné, n'est-ce pas, afin que je te fisse ensuite le sacrifice de ma fortune; ce n'était pas de l'amour : c'était un complot!... Vous me saviez honnête homme, et il te fallait un mari à toi, fille sans dot!... Tu as beau pleurer, Mary; tes larmes ne me rendront pas ce que ta faiblesse calculée m'a fait perdre... »

Ces horribles scènes se renouvelèrent tous les jours pendant six années ; jamais un mouvement de repentir, un mot de tendresse, n'en vinrent adoucir l'amertume. Notre fortune augmentait cependant ; mais cette prospérité, plus cruelle cent fois que la misère,

ajoutait de nouvelles humiliations à celles dont j'étais si longtemps abreuvée. « Rien de tout cela n'est à toi, me disait-il ; tu n'as aucun droit ici; je t'ai assez payé, je l'espère, ce que tu m'as donné autrefois. Un autre ne se serait pas laissé prendre à tes larmes ; mais moi, honnête homme, je ne pouvais pas t'abandonner, au risque de voir flétrir mon honneur par celle qui garda si mal le sien. Je t'ai épousée, qu'as-tu à me demander encore ?... des égards, peut-être ? Des égards, à toi ! tu n'y penses pas, Mary : en doit-on à celle qui ne se respecte pas?... De la confiance? et qui me dit que toi, qui fus si facile autrefois, tu ne m'as pas déjà trompé ? »

Ce dernier outrage était trop cruel pour que je pusse m'exposer à le voir se renouveler souvent. Déjà, depuis longtemps, la maison m'était devenue insupportable. Cependant je me disais : Ma patience vaincra sa dureté. Mais quand je vis qu'il me méprisait assez pour ne pas me croire même fidèle à mes devoirs d'épouse ; quand je fus bien certaine que sa haine pour moi ne pouvait plus augmenter, alors je formai le projet de m'éloigner pour toujours, après avoir tenté en vain,

dans une dernière explication, de le ramener pour moi à des sentiments plus doux. Hier, cette explication a eu lieu; elle fut affreuse, madame! Tout ce qui peut faire rougir de honte et d'indignation une pauvre créature, coupable seulement d'avoir trop aimé, il me l'a dit. « Je suis votre femme, cependant, me suis-je écriée dans mon désespoir.—Aux yeux du monde, me répondit-il, il faut bien que cela soit ainsi; aux miens, vous n'êtes que la cause de ma ruine... Lisez, madame! ajouta-t-il, lisez! le banquier Siddlers vient de mourir. Le mari de Clotilde est riche de plus d'un million... Et vous! vous! que m'avez-vous apporté? rien, qu'une folle passion qui me fatigue depuis longtemps; car je n'y ai jamais cru. »

A ces mots je tombai évanouie; M. Stockwell, insensible à la violence de ma chute, sortit sans même chercher à me faire reprendre mes sens... Il me croyait morte, sans doute... il le désirait peut-être!

Voilà, mistress, la scène qui provoqua ma fuite de la maison de mon mari. Je ne sais pas si une femme est coupable parce qu'elle n'a pas le courage d'attendre son arrêt de mort

de la bouche de l'homme qu'elle aima le plus au monde ; mais cet arrêt, Henri l'aurait prononcé bientôt , n'en doutez pas ; il m'aurait tuée ! mais comme un honnête homme tue sa femme , par le chagrin , par le mépris, sans la toucher , sans qu'il reste une trace des coups sous lesquels elle expira ; et puis on dit dans le monde : « Pauvre petite femme ! elle était bien heureuse en ménage !... Son mari était un si honnête homme ! » Et lui, il porte le deuil de sa victime. Oh ! c'est affreux à penser !... Mais pourquoi donc a-t-il refusé la fille du banquier Siddlers !

Mistress Holborn essaya de calmer l'agitation de Mary ; elle offrit de lui faire partager sa petite fortune. — Un jour viendra, dit l'excellente femme, où M. Stockwell reconnaîtra ses torts envers vous ; il faut attendre , ma bonne amie , l'heure du remords ; elle sonnera ; et quelle joie ne sera-ce pas pour votre cœur généreux de pardonner encore à l'homme qui vous a si cruellement outragée !

— Je n'accepterais pas vos offres de service et je n'écouterais que le conseil du désespoir, reprit Mary, si une terrible nécessité ne m'ordonnait de vivre.

— Oui, vivez, pauvre femme, pour être heureuse un jour! ajouta vivement mistress Holborn.

— Non pas pour moi, mais pour l'enfant que Dieu m'a refusé au premier temps de mon mariage, et qu'il m'accorde comme un gage de sa colère, maintenant que les injustes soupçons de M. Stockwell commencent à peser sur moi.

L'autre femme regarda un moment Mary avec défiance; celle-ci comprit la portée de ce coup d'œil, et répliqua avec énergie : « Sur mon âme! mistress, l'enfant que je porte appartient à Henri. »

Le ton qui accompagna ces paroles suffit pour convaincre mistress Holborn de l'innocence de la jeune femme.

Pendant quelques jours, la protectrice de Mary refusa de répondre aux questions que celle-ci lui adressait touchant la mort de l'ancien associé de M. Stockwell. Enfin, un soir, pressée de répondre, mistress Holborn prit la parole en ces termes :

« Mon mari, ma chère amie, est mort il y a six mois, assassiné par un honnête homme, par Stockwell, par votre époux! Au temps

de leur séparation, les associés laissèrent quelques comptes de leur liquidation en souffrance. M. Henri promit à Holborn de souscrire en sa faveur un billet de quatre cents livres sterling, mais il se réserva le droit de ne lui remettre son billet que cette année, à la fin du mois de mars. Moins heureux que Stockwell, mon mari ne réussit pas dans ses spéculations; de sorte que, vers la première quinzaine de février, il se vit au moment de déposer son bilan, tant nos affaires avaient été dérangées par les faillites successives que nous supportions depuis deux ans! Nos ressources étaient épuisées et notre imagination ne nous fournissait plus d'expédients honorables; cependant, il fallait satisfaire le plus avide et le plus influent de nos créanciers, si nous ne voulions pas le voir provoquer contre nous un jugement de saisie. Dans l'embarras où nous nous trouvions, je parlai à mon mari du billet de quatre cents livres que M. Stockwell devait lui souscrire. C'était peu, vu l'énormité de notre passif; c'était tout ce qu'il fallait pour nous sauver jusqu'à l'époque des rentrées. Notre principal créancier ne demandait plus que cet à-compte pour

décider ses coïntéressés à prendre patience. Holborn saisit avec empressement ce moyen de sortir d'embarras : il m'embrassa pour ce qu'il appelait ma bonne pensée, courut chez Stockwell, et depuis ce jour, je ne l'ai plus revu. Voici la lettre qu'il m'adressa en quittant votre mari :

« Adieu pour toujours, ma chère et infortunée Betzi. Je ne saurais survivre à la perte de mon honneur : Stockwell n'a pas voulu comprendre qu'il s'agissait, pour moi, de payer ou de mourir. Je l'ai supplié, à genoux, d'avancer de six semaines la remise de son billet ; il m'a répondu que le soin de son crédit ne permettait pas de le laisser mettre en circulation dans le commerce, avant l'époque qu'il avait désignée ; qu'enfin cela dérangerait ses combinaisons. Envoyez ici fin de mars, a-t-il ajouté, votre billet sera prêt. Tu vois bien, chère femme, qu'il faut que je meure ; car je n'aurai pas le douloureux courage de lire mon nom sur la liste des faillis, et de voir le mobilier de notre ménage vendu à la criée ; j'ai subi trop d'humiliations depuis que je demande du temps à mes créanciers, pour m'exposer à les voir

de nouveau repousser mes prières. Accueille celle que je t'adresse, de ne pas maudire ma mémoire. Ce n'est pas le suicide qui me tue ; je meurs assassiné de la main d'un ami... Tu pourras te présenter fin mars, chez Stockwell, il te remettra son billet ; tu n'auras pas de peine à négocier cet effet : c'est un honnête homme, il payera à l'échéance. »

Il paya, en effet, mistress ; mais ce fut à la veuve de l'ami qu'il avait précipité dans le tombeau. Nos créanciers eurent pour moi la pitié qu'ils refusaient à mon mari : ils attendirent les rentrées, qui vinrent plus considérables que nous ne l'espérions. Pauvre Holborn ! il est mort trop tôt ; car son nom ne fut pas flétri. »

Pour revenir avec un ordre à peu près méthodique, au point d'où nous sommes partis, il faudrait dresser une longue suite d'actes de décès ; et vraiment je suis aussi las d'enregistrer des morts, que vous pouvez être fatigué de les voir tomber sous mes coups de plume. C'est d'abord mistress Holborn qui s'en va doucement retrouver son époux ; ensuite vient notre pauvre Mary, mais bien plus tard, quelque dix-huit ans après la perte de son

amie. Ces dix-huit ans-là ont bien profité à la jolie Élisabeth, cet enfant que Mary portait dans son sein, quand elle vint frapper à la porte de l'excellente femme qui l'accueillit avec tant de bonté. La petite a grandi auprès d'une tendre mère et d'un père qui l'aimait de tout son cœur. Par ce nom de père, je n'entends pas parler de M. Stockwell ; car il renia si bien sa participation à l'enfant, lorsque Mary lui fit annoncer la naissance de sa fille, que la mère se vit obligée de renoncer à lui donner le nom de Stockwell. Voici la réponse que fit le négociant au voisin de mistress Holborn, le vannier John Walker, quand il eut pris connaissance d'une lettre dans laquelle Mary lui faisait part de la naissance de sa fille.

« Dites à celle qui vous envoie, qu'un honnête homme peut bien, pour le repos de sa conscience, donner un nom respectable à une fille qui n'a pas su se respecter assez ; mais que cet honnête homme, s'il n'a pas perdu le sens, ne s'avise jamais de reconnaître pour ses héritiers les bâtards de la femme qui s'est échappée du domicile de son mari pour suivre quelque vaurien, dont,

sans doute, aujourd'hui, elle pleure l'abandon. Que la mère n'essaye donc plus de me représenter cet enfant qui ne m'appartient pas, si elle veut éviter que nos rapports ensemble ne finissent par un bon procès criminel. »

John Walker rapporta fidèlement les paroles du négociant à Mary; mais ce qu'il ne lui dit pas, à la mère, c'est que sa petite fille venait d'être enregistrée à la paroisse, sous les noms paternels et maternels de Mary Atkins et de John Walker non mariés. John avait payé à boire à deux témoins qui signèrent avec lui. C'était mal, sans doute, de mentir à la loi; mais que voulez-vous? Mary était encore jolie, le vannier était libre et amoureux, et puis il ne pouvait se familiariser avec l'idée que cette gentille enfant ne répondrait à aucun nom de famille dans le monde; enfin il espérait que la mère ne se fâcherait pas trop de sa bonne action. Quant à lui, en signant sur les registres de la paroisse, il prenait l'engagement de n'avoir jamais d'autres enfants que les frères ou sœurs que Mary voudrait bien lui permettre de donner à sa petite Élisabeth.

Ce n'est que bien des années après cet événement, que Mary connut la ruse employée par John Walker, pour gratifier sa fille d'un nom paternel. Alors mistress Stockwell était privée des secours de son amie ; elle habitait la même maison que le vannier ; elle travaillait dans son atelier ; elle mangeait à la même table que lui, et, dans le quartier, on l'appelait la femme Walker. L'était-elle en effet ? Je voudrais bien vous prouver le contraire ; mais vous ririez de ma crédulité. Dans le monde, on accepte sans contrôle la réputation d'un honnête homme comme M. Stockwell ; mais on ne croit pas facilement à l'humanité desintéressée d'un vannier, à la sagesse d'une Mary. Qu'importe, elle vécut heureuse, et surtout assez longtemps pour assister aux noces de sa fille et de Thomas Kible, un bon sujet, comme vous savez, que nous n'avons vu aux assises d'Old-Bailey, que parce qu'on ne peut pas laisser passer l'anniversaire d'un heureux mariage, sans le fêter au moins avec un bon morceau de pain blanc.

John Walker suivit de près Mary au cimetière de la paroisse. Quant à leur Élisa-

beth elle est avec eux, la pauvre jeune femme, tandis que son mari attend, au fond de son cachot, l'heure où il doit aller les rejoindre.

Ainsi, Henri Stockwell, l'honnête homme, chassa sa femme, força son ami à se brûler la cervelle, renia sa fille, et condamna son gendre à être pendu, parce que celui-ci ne voulait pas que la mère de son enfant mourût de faim dans un jour de fête.

Dieu fasse paix à l'âme de cet honnête homme, s'il en a une !

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

